

- PALLI

· BIBLIOTECA ·
· LVCCHESI · PALLI ·



Gr: Sala 0.3. A VIII-36



III 4. VII 36

LA DUCHESSE DE LAUZUN.

75719

COMTESSE D'ASH.

**LA DUCHESSE
DE LAUZUN**

2



PARIS
ALEXANDRE CADOT, ÉDITEUR,
37, RUE SERPENTE, 37.



1870

1871

1872

Le roi envoya tout un cortège au-devant de la reine d'Angleterre. Madame et Mademoiselle allèrent la recevoir à dix lieues de Saint-Germain, que Louis XIV lui destinait pour résidence. Lui-même, ainsi que la famille royale et la cour entière, l'attendirent dans la grande plaine, en avant de Saint-Germain,

et dès qu'il aperçut son carrosse, il quitta le sien pour marcher à sa rencontre.

Elle avait été prévenue, ils se joignirent à moitié chemin. Elle fit le geste de se prosterner, le roi la soutint et lui dit en riant : — Qu'il allait donc faire plus encore, et se précipiter à ses genoux.

La reine lui témoigna plus sa reconnaissance par ses larmes et par ses regards que par ses paroles, tant elle était émue. Se retournant ensuite, elle appela Lauzun, qui se tenait à quelque distance en arrière. Il vint très lentement, la tête basse, en pleurant, et se jeta aux pieds du roi, qui l'y laissa l'espace d'une minute, et le releva ensuite, en lui disant :

— Tout est oublié, monsieur de Lauzun ; reprenez votre place à ma cour, reprenez vos grandes entrées comme autrefois. Vous aurez bientôt vos appartements à Versailles, et je vous en promets un d'avance à Fontainebleau, à Marly. A tous les voyages, vous ne me quitterez plus.

— Ah ! sire, que de bontés ! je ne puis trouver une parole...

Il suffoquait réellement. L'ambition a des impressions bien vives, à ce qu'il paraît.

— Remettez-vous, Lauzun, je suis content de votre conduite ; mais ce n'est pas moi qu'il faut remercier, c'est le roi et la reine d'Angleterre.

Chacun remonta en carrosse, la reine dans celui du roi de France, et bientôt ils arrivèrent au château de Saint-Germain, où Lauzun eut aussi un appartement, la reine ne s'en voulant point séparer.

A dater de ce jour, la fortune sourit de nouveau à son ancien favori. Le comte devint l'intermédiaire obligé entre les deux cours. Jacques II, parvenu à s'échapper aussi, avait rejoint sa famille, mais sans perdre l'espérance de retrouver sa couronne. L'alliance de Louis XIV, invincible jusque-là, lui mettait en tête des visions que les événements ne justifiaient pas.

Il obtint une armée auxiliaire, avec Lauzun pour général de cette armée. On le nomma, en outre, généralissime de celle du roi d'Angleterre : il tint donc tout entre ses mains dans cette campagne, et il la dirigea sous les

ordres de Jacques II, l'homme le plus entêté de son royaume, il est vrai, et il faut ajouter le moins capable de sortir d'une position difficile.

Avant son départ pour cette guerre inutile, le roi de France permit que le roi d'Angleterre donnât publiquement, dans l'église de Notre-Dame, à Paris, l'ordre de la Jarretière à M. de Lauzun. Toute la cour y assista : Mademoiselle rayonnait. Malgré ses sujets de mécontentement contre cet ingrat, elle n'était pas brouillée avec lui ; il n'avait pas mis le comble à ses mauvais procédés ; elle l'aimait encore, et s'en parait aux yeux de tous ceux qui savaient cet amour, c'est-à-dire de toute l'Europe : c'était pour elle un héros.

Ils partirent avec cette armée, débarquèrent dans la fidèle Irlande, où toutes les grandes familles tenaient encore pour les Stuarts. Ainsi, à son arrivée, le roi se vit entouré de tous les O'Connor, les O'Flaberty, les O'Donnell, les O'Heguerty, et je ne sais encore lesquels. Ce serait une litanie que M. de Lauzun possédait beaucoup mieux que moi. Ils se battirent comme des lions, ce qui

ne les empêcha pas de succomber. Ils n'étaient ni les plus riches ni les plus forts. La désunion se mit entre eux, les ambitions se froissèrent. La dignité conférée à Lauzun, un étranger, lui fit des ennemis qui devinrent ceux de son maître.

Il était l'homme du monde le moins fait pour la conciliation : il brisait les vitres, et son orgueil ne cédait jamais. Il acheva de brouiller les cartes ; ils donnèrent et perdirent la bataille de la Boyne, après laquelle il fallut se rembarquer, ce qui fut encore une entreprise difficile ; on revint en France assez penauds. Toute cette noblesse se trouva ruinée par ce qu'on appelait sa rébellion. Elle émigra et suivit le roi Jacques. Ce fut une charge pour Louis XIV : il l'accepta et fit les choses grandement. Il les logea tous, les nourrit, les entretint, donna au roi et à la reine d'Angleterre les sommes nécessaires, non-seulement à une existence suffisante, mais au luxe de leur rang. En un mot, son hospitalité fut royale et digne de lui.

Le comte profita de tout : il fut choyé et porté haut par les deux cours, qui se rencon-

traient fréquemment. Le roi d'Angleterre lui obtint des lettres de duc, qui furent vérifiées au parlement en mai 1692.

Il devait donc se trouver heureux d'une si prodigieuse fortune, après de tels revers, mais point ! Sa désolation était la perte de sa charge de capitaine des gardes, dont on l'avait forcé à se défaire lorsqu'il allait sortir de Pignerol. Il eût donné tout le reste pour la reprendre, et le roi n'entendait pas de ce côté. La faveur de madame de Montespan faisait la place à celle de madame de Maintenon, et celle-ci, sans lui être ennemie, comme sa rivale, lui nuisait davantage. Elle éloignait le roi de lui, en écartant tout intérêt personnel, seulement par la connaissance de son caractère et par ses antécédents.

La reine d'Angleterre, avec qui elle était au mieux cependant, ne put jamais la gagner complètement sous ce rapport. Tout ce qu'elle obtint, ce fut une sorte de neutralité, tant qu'il ne s'agirait pas de rapprocher le nouveau duc de la personne du roi. Ainsi la compagnie des gardes ne pouvait passer à la

réalité, et resta à l'état de chimère, bien caressée, il est vrai.

Lauzun n'était plus jeune. Il avait encore une grande séduction, et il plaisait fort. La préférence de la reine d'Angleterre pour lui, tout en restant chaste et pure, existait toujours, en dépit de Mademoiselle, qui en écumait. Encore, était-ce peu de choses, en comparaison des infidélités réelles qui la mettaient dans une rage que rien ne peut rendre, et qui certainement avançait ses jours.

Le roi rendit à Lauzun ses privances, son esprit et son cœur lui étaient fermés. Il ne put jamais être de rien que de ce qui était public ; la défiance existait, il ne put la vaincre, malgré ses soins, ses attentions et ses efforts. Il lui revenait des demi-mots échappés aux ministres, aux maîtresses, et qui prouvaient son peu d'importance. Tout était apparent, rien de solide, il le savait, le sentait et ne s'en consolait point.

Il avait dès-lors un train de grand seigneur, une des meilleures tables, des mieux fréquentées, une maison sur un pied magni-

fique. Il tenait tout cela de Mademoiselle et l'en récompensait par une ingratitude blessante, il la tourmentait et l'humiliait sur tous les points, nul ne comprenait comment cette fière princesse l'endurait si longtemps, le roi s'en expliqua plusieurs fois. M. de Lauzun et elle ne s'en trouvèrent pas mieux. Un jour il dit à M. Colbert :

— En vérité, je rougis pour ma cousine de la façon dont cet homme la traite.

C'étaient des choses désagréables sur son âge, quelquefois directes, quelquefois mitigées. Ainsi un soir, en sortant de chez la reine, il lui dit brusquement :

— J'ai été étonné de voir la reine toute pleine de rubans de couleurs à sa tête.

— Vous trouvez donc mauvais que j'en aie, moi qui suis plus vieille ?

Il fit une moue.

— La qualité dont nous sommes, nous en fait porter plus longtemps que les autres.

— La qualité ne vous ôte pas des années et ne vous rend pas plus belles, n'allez pas le croire au moins.

Il lui faisait des mensonges de toutes sor-

tes qu'elle découvrait et qui amenaient des scènes terribles. Ainsi, pour se débarrasser de rester avec elle, il se disait malade, il la quittait parce qu'il ne pouvait plus se tenir, et, le lendemain, une des dames lui racontait un souper, fait la veille ; ici, M. de Lauzun avait été charmant, ou il avait courtoisé celle-ci ou celle-là. C'étaient alors des furies.

On sait quelles querelles il avait eues à Pignerol avec le surintendant et comment ils s'étaient quittés et brouillés pour des vétilles. Lauzun, le plus léger des hommes, rencontrant mademoiselle Fouquet à Bourbon d'abord, à Paris ensuite, se mit à lui faire des compliments et des galanteries, au point qu'on parla de les marier. Mademoiselle lui avait donné l'arriéré du prix de ses charges et de ses expéditions, neuf cent quatre-vingt mille livres, sans compter ce qu'elle lui avait remis elle-même, et, pour prix de ces bontés, il laissait penser qu'il lui donnerait une rivale, et avec quels procédés encore !

Mademoiselle avait acheté Choisy et y faisait bâtir. Il est très vrai que la position n'est pas belle, la vue nulle et aucun agrément.

Le seul voisinage de la rivière fait tout supporter, mais elle aurait mieux fait de bâtir ailleurs. M. de Lauzun se mit en furie de cette dépense, et le voilà un jour, chez la princesse, où se trouvaient ses gens d'affaires, leur chantant pouille sur ce qu'ils ne l'avaient pas arrêtée dans ce projet.

— J'aurais trouvé cet argent à mon retour et j'aurais bien su me le faire donner.

— Monsieur, lui répondirent-ils, Mademoiselle est la maîtresse et nous sommes ses serviteurs, faits pour lui obéir, et vous aussi.

— Oh ! moi !... Mademoiselle, reprit-il en se tournant de son côté, n'aviez-vous pas une belle chaîne de perles autrefois ? Qu'en avez-vous fait ? Je ne l'ai pas vue, quand vous m'avez montré vos pierreries.

— Je l'ai vendue.

— Combien ?

— Quarante mille écus, et j'ai bâti Choisy avec cette somme, cela vaut bien un tour de perles inutile, apparemment.

— Pas du tout. Il ne fallait qu'une petite maison pour manger une fricassée de poulets

et non pour y coucher. Tous ces bâtimens coûtent gros, et pourquoi faire ?

— Cela n'est pas trop beau pour Mademoiselle, dit la comtesse de Fiesque.

— Parbleu ! il est aisé à ceux à qui cela ne coûte rien d'en parler.

— Je n'ai rien fait que par les avis de M. Colbert.

— Vous le paiera-t-il ? Pour moi, j'ai sujet de le trouver à dire. Vous auriez mieux employé cet argent si vous me l'aviez donné.

— Je vous en ai assez donné, je crois, et assez fait donner pour que vous soyez content. Sans compter tout ce que vous m'avez coûté pour racheter votre mauvaise conduite.

— N'étiez-vous pas là pour cela ?

Je me souviens qu'il m'a conté une chose extraordinaire que je ne veux pas oublier et que je raconterai ici, car peu de gens la connaissent.

Il était chez Mademoiselle, où se trouvait Madame, à l'époque où le roi se cassa le bras et où la reine mourut. Il ne voulait point

qu'on parlât de la mort de la reine, disant que c'était lui manquer de respect.

— Une si grande princesse n'est pas sujette aux nécessités humaines.

— Nous y sommes toutes sujettes, monsieur, et quant à moi j'ai de plus que les autres celle des songes, qui fait mon supplice. Ainsi j'ai songé l'autre jour qu'étant à la chasse avec le roi, il était tombé et m'avait fait une grande frayeur. Cela est arrivé, vous le voyez. C'est bien pis, j'ai songé la mort de la reine.

— Comment cela ?

— Oui, cinq ou six jours avant qu'elle ne tombât malade, j'avais fait un songe terrible, je le contai à elle et à madame la Dauphine. J'avais vu une église que je ne connaissais point, toute tendue de noir. On avait ouvert une cave, à côté de l'autel, on y est descendu. Puis les gens sont remontés, en disant :

« — Il n'y a point de place. »

— Ils se mirent à ranger les livres. On trouva le caveau plus long qu'on ne croyait,

et on ajouta qu'on y avait mis le corps de Madame.

La reine me répliqua :

« — C'est pour moi assurément, ce songe ;
» c'est l'église de Saint-Denis ; le caveau est
» situé de cette même manière, et j'ai remar-
» qué tout ce que vous dites du service de la
» reine d'Angleterre. »

Cela était vrai, et cela arriva de point en point ; il fallut, en effet, faire une place pour la reine Marie-Thérèse, et l'on recula le corps de Madame, mère de mademoiselle de Montpensier.

Depuis ce temps, cette princesse et M. de Lauzun priaient toujours madame la palatine de ne jamais songer ni de l'un ni de l'autre.

Une autre fois, il se mit en tête d'aller servir pendant la campagne avec le roi, et celui-ci ne le voulut pas. Lauzun, furieux, accuse Mademoiselle de l'avoir empêché, et s'en va la trouver à Paris, où elle avait beaucoup de monde. Madame de Montespan était présente.

— Eh bien ! dit Mademoiselle, allez-vous-en à Saint-Fargeau ou à Lauzun, pendant

la campagne. On dirait que vous restez pour moi, ce serait ridicule.

— Je m'en vais, et je ne vous reverrai de ma vie. Je vous dis adieu.

— Ma vie, à moi, eût été heureuse, si je ne vous avais pas connu. Il vaut mieux tard que jamais ; séparons-nous.

— Vous avez ruiné ma fortune, vous m'avez coupé la gorge, vous m'avez fait passer dix ans en prison, et vous me tenez en disgrâce, je le sais.

Il s'emporta de propos avec une telle insolence, que Mademoiselle reprit en se contenant :

— Tenez votre parole, monsieur, allez vous-en.

Il sortit enragé, et s'en alla trouver Monsieur, auquel il dit :

— C'en est fait, Mademoiselle m'a chassé comme un coquin.

Il revint pourtant cette fois encore, mais il fallait qu'une pareille existence eût un terme, et voici ce qui l'amena :

Mademoiselle s'en alla au château d'Eu ; elle avait fait promettre à Lauzun qu'il viendrait l'y rejoindre, elle prenait les eaux de Forges, ainsi qu'elle avait accoutumé de le

faire presque chaque année. Il lui écrivit d'abord qu'il lui laisserait prendre les eaux tranquille, et qu'il viendrait après. Madame de Fiesque et madame de Fontenelle étaient avec la princesse et travaillaient à calmer son impatience. Elle ne voulait rien entendre et l'accusait toujours.

— Il me doit mieux que cela, disait-elle ; Il ne se conduirait pas de cette façon avec une fille de gentilhomme qui porterait son nom. Il oublie toujours qui je suis, qui il est et ce que j'ai fait pour lui.

Enfin il arriva, et, dès le lendemain, il s'en alla à la ville, sous prétexte de recevoir des courriers de M. le prince ou d'autres personnages, dont il se faisait fête, pour prouver à mademoiselle de Montpensier qu'il avait bien autre chose dans l'esprit que de vivre avec elle en ménage, comme des tourtereaux.

Au lieu de recevoir des courriers, il se mit à courir les filles. Parmi celles qui lui plaisaient, s'en trouvait une très jeune et fort jolie, à laquelle il promit monts et merveilles ; mais il lui prenait souvent des accès

d'avarice, et, lorsqu'il en eut tout obtenu, il ne lui donna rien.

La fille, fort attrapée, et qui s'était fait des projets magnifiques, ne put garder ce mécontentement pour elle et en parla à une amie. L'amie, indiscrete, et bien aise peut-être du malheur de sa camarade choisie de préférence à elle, s'en alla tout droit à la mère de la trompée et lui dégoisa l'histoire. Sur quoi celle-ci, sachant sa fille déshonorée, et gratis encore, s'en vint au château, rouge comme un pavot, les yeux hors de la tête, demander M. de Lauzun. Il était sorti; il cherchait ailleurs apparemment.

Cette femme fit un train épouvantable. On ne pouvait la faire taire. Mademoiselle revint de la promenade, elle en entendit quelque chose, et le nom de M. de Lauzun mêlé à tout cela la frappa. Elle demanda ce que c'était. En la voyant, la mère se jeta à ses genoux, en larmes, implora sa justice et sa bonté, en ajoutant, pour que rien n'y manquât :

— Oh ! Mademoiselle, oh ! notre chère maîtresse, si secourable et si parfaite pour

vos vassaux, délivrez-nous de ce seigneur ; il n'y a plus de sûreté pour nos filles, il les débauche toutes, et nous n'avons plus qu'à les jeter à la mer, si vous n'avez pitié de nous.

— Soyez tranquille, ma bonne femme, je saurai bien vous faire la justice que vous méritez. Laissez-moi, votre fille aura une dot, à condition qu'elle quittera le pays et que je ne la verrai jamais.

Pour comble de fortune (il en est ainsi dans la vie), Mademoiselle était encore dans toute la force de sa colère, lorsqu'elle vit entrer un courrier dans la cour ; et comme elle s'informa de ce qu'il voulait, on lui répondit qu'il portait un message pour M. de Lauzun.

— De quelle part ?

— Il vient de bien loin, madame ; c'est de Savoie.

Elle ordonna qu'on le conduisît devant elle, et se mit à l'interroger. Il apportait à Lauzun une lettre de la part d'une mourante, et cette mourante, qui le suppliait de venir près d'elle s'il le pouvait, était la pauvre Étiennette. Elle voulait lui remettre elle-même leur fils, afin d'être sûre qu'il en pren-

drait soin. C'était beaucoup exiger de lui, peut-être, mais elle espérait qu'il se souviendrait des années de sa prison et de la tendresse qui les unissait. Le courrier, qui était un des parents de la pauvre fille, avait ordre de le chercher et de lui remettre cette lettre n'importe où il fût.

Mademoiselle, en vraie cousine de Louis XIV, exerçait chez elle une autorité despotique. Elle étendait cette autorité sur M. de Lauzun comme sur ses domestiques. Elle ne fit donc aucune difficulté de décacheter la lettre et de la lire. On peut juger de sa furie, c'était le jour des découvertes. Elle rendit elle-même la réponse à cet homme, ordonna qu'on le reçut et lui fit remettre un salaire.

— M. de Lauzun n'est pas ici, ajouta-t-elle; tu peux le dire à celle qui t'envoie. Je lui donnerai ce papier, et il ira peut-être; en attendant, repose-toi et pars.

Mademoiselle rentra chez elle et se mit à se plaindre avec une amertume qui ne lui était pas ordinaire. Elle commençait à se lasser, c'était visible.

— Madame, dit-elle à madame de Fiesque,

vous le verrez pour moi, vous lui direz que je lui interdis ma présence et que je lui donne l'ordre de retourner à Paris. Tout est fini, ma patience a été assez longue, qu'on ne m'en parle plus.

Madame de Fontenelle et madame de Fiesque essayèrent de la calmer, elle n'écoula rien.

— Non, mesdames, répliqua-t-elle, non, j'ai trop souffert, je me suis trop humiliée, j'ai trop méconnu mon rang et le nom que je porte, pour un homme indigne de moi. Je l'ai fait riche, je ne lui ôterai rien de ce que je lui ai donné. A cause de lui, j'ai déshérité ma famille pour un bâtard. Le bien de mes pères ira à M. du Maine et à cet indigne, tandis que mes cousins ne recevront rien de moi. Au moins ce qui me reste prendra sa destination véritable.

M. de Lauzun revint le soir, et fut salué de ces nouvelles en arrivant, par sa bonne amie madame de Fiesque.

— Il faut vous en aller, monsieur, et au plus vite, Mademoiselle ne veut plus entendre parler de vous. Elle se voit trahie dans

le passé, dans le présent, dans l'avenir ; elle en est fatiguée, et le fait est que vous y avez pris la peine, vous avez tous les torts.

— Mademoiselle ne veut pas me voir ! Eh bien ! je la verrai et tout de suite. Quand on épouse un homme plus jeune que soi et qu'on devient vieille, on n'a pas le droit de se plaindre, s'il est infidèle ; je le lui dirai une bonne fois, afin qu'elle me laisse tranquille et vous aussi.

Madame de Fiesque fit tout au monde pour l'arrêter, il n'en tint compte et entra chez la princesse. Elle était seule dans sa chambre et lisait quelques papiers. Madame de Fiesque n'osa suivre le comte, elle ne se souciait pas de se mêler en ces choses-là. En apercevant Lauzun, Mademoiselle se leva furieuse :

— Sortez ! sortez ! s'écria-t-elle en lui montrant la porte. Vous êtes bien hardi de vous présenter devant moi, après ma défense.

— Mademoiselle, je viens...

— Vous excuser, peut-être ? Est-ce que cela est possible ? Tenez, voici la lettre de votre maîtresse de Pignerol, dont vous avez un en-

fant. J'ai entendu les plaintes de la pauvre mère, dont vous avez séduit la fille. Je sais tout, je n'ai rien à écouter, je ne vous reverrai jamais, vous me feriez mourir.

— Ne me chassez pas sans me laisser expliquer : je suis coupable, je suis bien coupable, puisque je vous ai offensée...

Mademoiselle prit un tel accès de colère, qu'elle se jeta sur lui, l'égratigna et le battit. Elle le poussa dehors, presque à coups de poings et ferma la porte au verrou derrière lui. Puis elle se trouva mal et passa toute la nuit dans des attaques et des convulsions, dont on eut beaucoup de peine à la faire revenir.

Lauzun ne se tint pas pour chassé ; il resta dans l'antichambre de Mademoiselle tant qu'elle souffrit, et ne rentra chez lui qu'après avoir appris qu'elle dormait. Il supplia les dames de lui parler pour lui et de les raccommoder. Madame de Fiesque s'y employa de tout son pouvoir ; sa longue habitude avec Mademoiselle lui en donnait la facilité. Elle était à elle depuis le temps de la Fronde ; elles s'étaient brouillées, remises

plusieurs fois, et maintenant elles se faisaient fort bien. On ne rompt pas tout à fait avec les gens qu'on a connus dans son enfance, on a du plaisir à parler du passé. Madame de Fontenelle ne s'en mêla pas.

Mademoiselle se fit beaucoup prier, elle était désespérée, mais elle voulait tenir sa dignité, et d'ailleurs, elle comprenait bien que cela serait toujours ainsi, et qu'un peu plus tôt ou un peu plus tard, il faudrait en venir là. Madame de Fiesque passait pour très faible. Madame Cornuel disait d'elle qu'elle se conservait bien parce qu'elle était salée dans sa folie. Toute folle qu'elle fût, elle était adroite et elle savait son monde; elle amena Mademoiselle à promettre qu'elle le recevrait à merci cette fois encore, mais que ce serait la dernière, qu'elle ne lui pardonnerait jamais plus, et que madame de Fiesque répondrait pour lui.

Ah ! le bon billet qu'a La Châtre ! Madame de Fiesque répondant pour monsieur de Lauzun, c'était une curiosité.

Mademoiselle s'installa dans sa galerie, et la comtesse amena son protégé. Dès qu'il

aperçut la princesse il se mit à genoux, et alla ainsi sans se relever jusqu'à elle. Elle le laissa à ses pieds, et l'y contempla quelques instants.

— Vous voilà donc là, monsieur, vous voilà donc à vous humilier devant *la vieille*, à implorer son indulgence. Il faut que je vous pardonne, je l'ai promis à madame de Fiesque, mais c'est pour la dernière fois. Je le jure par la mémoire de mon aïeul, Henri-le-Grand, et, vous me connaissez assez pour savoir que je ne manquerai pas à ce serment. Je me suis trop oubliée pour vous, j'ai foulé aux pieds la fierté de mon rang et de mon sexe, c'est trop, je ne le ferai plus. Relevez-vous, et souvenez-vous bien de mes paroles, car moi je m'en souviendrai.

Pendant quelques jours le comte fut plein d'attentions, de soins, et d'une soumission aveugle. Il n'osait pour ainsi dire pas lever les yeux devant la princesse, il se montra tendre, empressé, charmant. Elle eut la faiblesse de s'y laisser reprendre, et de se mettre à l'aimer comme dans sa jeunesse. Elle se sentit heureuse, ravie. Si M. de Lauzun avait

eu un peu d'adresse, il eut tout obtenu d'elle en ce moment, il se fut fait donner le reste de ses biens. Il n'y songea pas, comptant bien sur l'avenir, avec lequel pourtant il ne faut point compter, il ne nous appartient pas.

Un mois se passa à ce château d'Eu, il n'osait pas sortir d'abord, puis il se relâcha de ses gardes, et commença à revoir quelques-unes de ses maîtresses, il leur donnait des rendez-vous dans les bois, il leur envoyait des émissaires qu'il payait fort cher, mais dont il ne pouvait être sûr néanmoins. Mademoiselle avait repris confiance, elle ne le faisait point surveiller, elle alla même jusqu'à l'engager à sortir plus souvent et à ne point se renfermer sans distractions, ni plaisirs.

— J'ai celui d'être avec vous, Mademoiselle, n'est-ce pas le plus grand bonheur pour moi ?

Cette réponse produisit l'effet désiré, la princesse la commenta et la répéta toute la soirée à qui voulut l'entendre, M. de Lauzun en profita pour s'échapper et s'en aller faire ripaille avec une jolie fille à la ville d'Eu. Il

s'oublia et ne rentra pas de la nuit. Mademoiselle eut justement la fantaisie de le demander avant de se coucher, il était trois heures du matin, elle se couchait fort tard. Il fallut avouer qu'il n'était point revenu. Elle était si bien confiante, que son premier mouvement fut l'inquiétude, elle envoya un laquais à cheval pour s'informer de lui, et la comtesse de Fiesque tremblait de ce qu'on allait apprendre, elle qui avait répondu de cet éternel coureur.

Le laquais ne le trouva nulle part, il alla dans tous les coins, chez tous les gens considérables, il n'y avait pas paru. Il dénicha ses gens dans un cabaret borgne, et il apprit par eux que M. de Lauzun les avait laissés là avec la permission de se divertir, tout autant qu'il leur conviendrait jusqu'à ce qu'il vint les reprendre.

Il rentra donc au château muni de cette réponse. Mademoiselle regarda la comtesse de Fiesque, qui baissait les yeux.

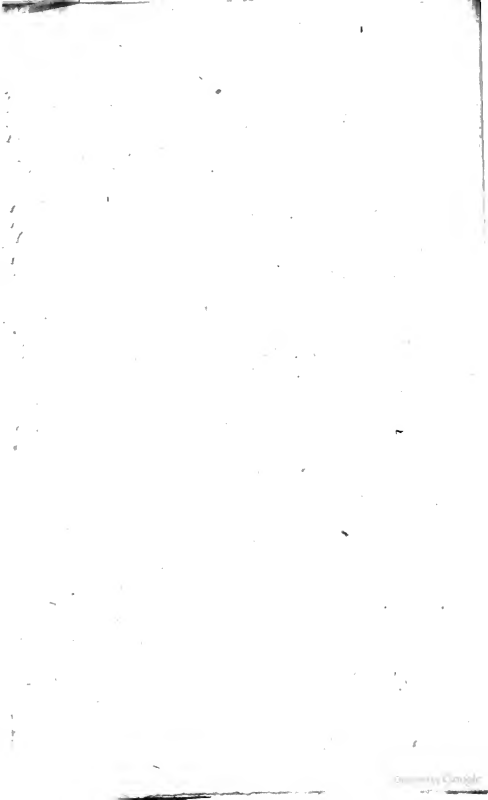
— Vous le voyez, madame, il est incorrigible. Vous ne me parlerez plus pour lui, je l'espère, il ne couchera plus ici demain. Qu'on

fasse préparer ses équipages, je ne lui ferai pas grâce, et tout est fini.

M. de Lauzun s'était oublié tout à fait, il comprit qu'il n'y avait rien à prétendre, et, qu'un peu plus ou un peu moins ne changerait pas la chose. Il revint tranquillement, sans se cacher, entra dans la cour, ses livrées étalées, et descendit comme s'il était sûr de son fait. Mademoiselle le vit en cette attitude, ce qui la mit dans une telle furie, qu'elle voulut se donner la satisfaction de la passer sur celui qui l'avait causée; elle lui fit dire d'entrer chez elle, il n'en espérait pas tant.

Il entra dans le cabinet où Mademoiselle l'attendait impatiemment, il avait déjà bâti une histoire, et se préparait à la débiter, elle ne lui en laissa pas le temps.

— Monsieur, lui dit-elle, je vous ai chassé une fois, je vous ai pardonné comme une lâche que je suis, mais je ne vous pardonnerai plus.



III

M. de Lauzun vit dans les yeux de la princesse un parti pris, mais il lui connaissait également une telle faiblesse à son endroit, qu'il ne perdit pas courage. Il se jeta à ses pieds et se mit à sangloter, sans rien dire, comme un homme que la douleur étouffe et auquel il est impossible de prononcer un mot.

Elle ne le regarda même pas et continua de l'accabler, le traitant de la bonne façon, lui rejetant au visage ses bienfaits et la manière dont il les avait reconnus. Il lui laissa épuiser son éloquence, et pour toute réponse, il essaya de baiser le bas de sa robe.

— Laissez-moi, monsieur, vous me faites horreur. Oh ! je conçois maintenant et j'excuse la reine de Suède d'avoir fait tuer cet ingrat Monaldeschi qui l'avait trompée. Si j'étais reine, je vous le jure, vous ne sortiriez pas vivant de ce château.

— Heureusement, vous ne l'êtes pas, répliqua l'autre, que la colère gagnait aussi. Vous seriez digne de porter la couronne du caprice et de l'orgueilleuse méchanceté.

— Quoi ! vous m'insultez encore ! Oh ! c'en est trop !

Et, sans autre forme de procès, elle se mit à le battre, mais à le battre de si bonne façon qu'il s'en lassa ; il n'était point patient, et dans ses moments de furie ne comptait plus rien ; il ne se souvint plus qu'elle était petite-fille de Henri IV et cousine de Louis XIV, il la battit bel et bien et de toutes ses forces,

pendant qu'elle se ruait sur lui et lui arrachait la peau du visage avec ses ongles. Ils en portèrent tous les deux la marque.

Madame de Fiesque accourut au bruit. Elle les sépara avec peine, ils étaient rouges et enragés comme des coqs de basse-cour.

— Mademoiselle ! M. de Lauzun ! y pensez-vous ? Votre Altesse Royale...

Elle les tira à quartier tant qu'elle pût, Mademoiselle, que sa présence rendait honteuse, céda la première, M. de Lauzun frappait toujours ; il ne se connaissait plus. J'ai essuyé de ces colères-là. Madame de Fiesque se plaça entre lui, et la princesse qui tomba presque mourante sur un fauteuil, et reçut les dernières éclaboussures.

— Monsieur, s'écria-t-elle, vous manquez de respect à Son Altesse Royale !

Cette phrase de la bonne Fiesque faisait pouffer M. de Lauzun toutes les fois qu'il la rappelait. Elle le fit revenir à lui sur-le-champ, et cela par une envie de rire, à laquelle il lui fut impossible de résister. L'idée du respect en présence d'une volée de coups

de poing lui semblait si bouffonne, qu'elle le calma sans transition.

Mademoiselle pâmaît, la comtesse, au lieu de la secourir, restait stupéfaite devant Lauzun, qui se tenait les côtes, avec les joues balafrées, les dentelles en pièce et les rubans dénoués. Lui seul au monde était capable de pareille impertinence, après une pareille énormité. Pour y mettre le comble, il s'en alla, riant toujours et ne s'occupant plus de Son Altesse Royale, bien qu'il lui eut manqué de cette façon inouïe.

La pauvre princesse crut qu'elle allait mourir, ce quart d'heure expia toutes ses folies. Madame de Fiesque ne voulut cependant appeler personne, ce spectacle n'était pas bon à montrer aux gens. Elle l'inonda d'eau de la reine de Hongrie, lui fit ouvrir les yeux, qu'elle promèna languissamment autour d'elle, et lorsqu'elle se vit avec son amie, elle éclata en cris, en larmes à fendre le cœur.

— Battue ! battue ! par cet infâme ! moi !
Oh ! je n'y survivrai pas.

On la coucha, on lui mit des compresses,

elle finit par s'assoupir, à force de pleurer; madame de Fiesque alors chercha Lauzun, elle était inquiète de ses rodomontades et prévoyait quelque coup de sa tête. Il n'était pas chez lui; ses gens ne l'avaient point vu, il n'était pas sorti du château cependant, elle courut chez madame de Fontenelle et fut témoin d'une de ces scènes que l'on n'oublie point.

Le comte y était installé sur un canapé, le visage enveloppé de bandelettes et pérorant.

— Mademoiselle m'a battu, mesdames, et elle pensait que je ne le lui rendrais pas. J'en ai voulu finir une bonne fois, je me suis souvenu que je suis son mari, et bon gentilhomme, palsambleu ! Je me suis défendu bravement : Sa Majesté Louis XIV, à laquelle j'ai dit son fait, a jeté sa canne par la fenêtre pour ne me point frapper, sa cousine n'y prend pas tant de façon, je ne le souffrirai pas plus de l'une que de l'autre.

— Monsieur de Lauzun, vous êtes fou.

— Je ne suis point fou, je parle vrai. J'ai ri tout à l'heure, à votre grand scandale, madame de Fiesque, et rien n'était plus risible en effet. Vous eussiez voulu que j'en pleu-

rasse. Assez de comédie comme cela ! Vous lui direz à cette vieille folle que je ne prétends plus vivre en esclave. Elle croit m'avoir acheté avec les deux millions qu'elle m'a donnés, n'est-ce pas ? Je vau^x mieux, et elle aussi. Compte-t-elle pour rien la disgrâce et le cachot où j'ai souffert dix ans ? Compte-t-elle pour rien la perte de l'amitié du roi ? Compte-t-elle pour rien mes sacrifices à ses jalousies et à ses exigences ? Enfin, compte-t-elle pour rien les quarante-sept ans marqués qu'elle avait lorsque j'ai été appelé à l'insigne bonheur de lui prouver ma flamme... que je ne sentais point ?

— Mais, monsieur...

— Non, madame, vous lui direz tout cela. Les deux millions ne suffisent point pour solder ce compte. Elle m'a dépouillé pour enrichir un bâtard, et cela parce qu'elle a voulu m'avoir près d'elle, non pas pour me rendre à la liberté, elle m'a condamné à une autre prison, mais pour me tourmenter, pour me mettre à des gênes plus cruelles que les voûtes de Pignerol. Je la connais bien, allez ! elle ne pense qu'à elle. Je ne veux plus

porter ces chaînes-là. Vous le lui signifierez de ma part...

— Quoi ! monsieur !...

— Oui ; qu'elle me donne le reste de ses biens, et alors je demeurerai près d'elle. Alors je consentirai à diriger sa maison ; je l'empêcherai de se ruiner avec ses folies et ses bâtisses, comme à Choisy ; je lui apprendrai à tenir un état magnifique et je ne lui épargnerai pas les corrections salutaires, pour corriger sa fierté déplacée, sa tyrannie. Avant un an elle sera souple comme un gant d'Espagne.

Madame de Fiesque essaya encore de l'interrompre, il lui imposa silence par un geste impérieux.

— Je n'ai pas fini. Qu'elle accepte donc ou qu'elle refuse ces conditions que je propose, et cela tout de suite. Je ne saurais attendre davantage. Si elle ne me donne pas plus que je n'ai, qu'elle ne compte plus sur moi, je pars ce soir pour ne plus revenir, vous m'entendez bien ?

— Comment, monsieur ! c'est vous qui la

congédiez, après ce qui s'est passé? On ne vit jamais une chose pareille.

— Eh bien ! madame, on la verra. Si elle refuse, je ferai encore un bon marché, je redeviendrai libre.

Cet homme-là avait une de ces effronteries qui ne s'étonnent de rien, il n'y eut point son pareil de notre temps, ni avant, que je sache.

— Allez donc, madame de Fiesque, ne voyez-vous pas que j'attends ?

— Ah ! ma foi jurée, monsieur, vous me prenez pour Mademoiselle, on ne me traite point ainsi. La princesse dort, je ne la réveillerai pas. D'ailleurs, je refuse votre ambassade ; dites tout cela vous-même, si vous voulez.

— Au fait, vous ne le répéteriez pas exactement, je vais lui écrire.

Il le fit comme il le venait d'annoncer, et, le beau, c'est qu'il attendit la réponse. Mademoiselle reçut la lettre et faillit étouffer de colère. Elle fit appeler Rolinde, son intendant, fort des amis de M. de Lauzun pour tant.

— Allez trouver ce drôle, lui jeta-t-elle, entre deux oraisons funèbres de son amour, et dites-lui bien que, si dans une heure il est encore ici, je le ferai chasser par mes valets.

— Comme elle voudra ! répliqua le comte, à qui la commission fut faite. Qu'on prépare mon carrosse, je m'en vais.

Il partit en triomphateur, donnant l'argent à pleines mains à tous les domestiques et serviteurs, agissant en maître et leur offrant sa maison, s'ils se lassaient de leur vieille altesse. Chacun en restait confondu.

Mademoiselle demeura au lit plus de huit jours. Elle envoya un courrier au roi pour le prévenir qu'elle avait chassé M. de Lauzun, qu'elle ne pouvait tenir à son insolence, et qu'elle ne voulait plus en entendre parler. Sa Majesté répondit qu'elle aurait dû s'y décider beaucoup plus tôt, mais que, du reste, elle ne se mêlerait pas de cela.

M. de Lauzun, de retour à Paris, dégrisé de sa colère, commença à comprendre qu'il avait eu tort de tuer la poule aux œufs de diamants. Il essaya de revenir, il fit des sou-

missions, il écrivit des lettres, Mademoiselle resta inflexible. Elle ne voulut entendre à rien, son parti était bien pris pour cette fois. L'affront fait à sa qualité n'admettait plus d'excuses. Elle prit un caractère acariâtre et ne se consola jamais.

Elle fit défendre à M. de Lauzun de se trouver dans aucun des lieux où elle allait, et lui donna l'ordre de se retirer aussitôt qu'elle arriverait, n'importe où ce fût. Force lui fut de s'y conformer.

Elle ne vécut que quelques années après cette séparation ; il est très vrai que le chagrin concentré avança ses jours. Trop fière pour se plaindre, elle ne prononça jamais le nom de M. de Lauzun et ne souffrit pas qu'on le prononçât devant elle.

Même à son lit de mort, elle ne voulut pas le voir ; elle lui fit dire qu'elle lui pardonnait et qu'elle désirait son bonheur.

On embauma le corps de la princesse, et il arriva une de ces choses fort naturelles et qui font crier au miracle. Il y a de ces coïncidences qu'on tenterait en vain d'expliquer.

Le corps était dans une chapelle ardente et on allait lui jeter de l'eau bénite, suivant l'étiquette. M. de Lauzun s'y rendit en mante et en pleureuses, ce qui fit crier tout le monde, et ce dont il fut sincèrement tancé par le roi, qui lui défendit de prendre le deuil. Il éluda cet ordre par une livrée presque noire, à galons d'argent. Ils les changea en blanc, égayé d'un peu de bleu, lorsqu'on fit ôter l'or et l'argent des livrées.

Ce jour donc de la mort de Mademoiselle, il s'en alla en grand équipage, lui rendre ses devoirs. Il se rougissait les yeux à force d'essuyer des larmes qu'il ne répandait pas. Au moment où il entrait dans la cour, un bruit épouvantable se fit entendre auprès du corps, comme d'un coup de pistolet tiré à bout portant; quelques cierges tombèrent et s'éteignirent. Aussitôt madame la duchesse de Bourbon, madame la princesse de Conti, les duchesses, les évêques, les prêtres de garde auprès du lit de parade, les femmes, les assistants, tous furent saisis d'une frayeur panique. Ils se précipitèrent par toutes les portes, et cette foule empêcha M. de Lauzun de rentrer.

— Monsieur, s'écria une vieille femme de Mademoiselle, confidente de leurs amours dans tous les temps, la princesse ne veut pas vous voir, elle ressuscite pour vous bannir encore, sortez d'ici. Je suis sûre qu'on la trouvera debout, gardant l'entrée et vous interdisant ce sacrilège.

Le comte n'était pas homme à s'effrayer d'une apparition, il laissa parler les commères et il poursuivit son chemin. Il avoua pourtant que le cœur lui battait un peu, car il avait entendu le bruit comme les autres.

Le cadavre était à la même place, seulement l'urne qui contenait le cœur avait éclaté. De là le bruit et le désordre. On l'avait mal embaumé, il avait fermenté et causé ce sabbat inexplicable. Que cela arrivât, c'est tout simple, mais pourquoi au moment même où cet homme qu'elle avait tant aimé, par qui elle tant souffert, entraît chez elle?

Le comte s'en frappa beaucoup. Il se prit à la regretter, à lui rendre toutes sortes de respects. Il remplit sa maison de ses portraits, qui occupaient partout les places d'honneur. Il avait même dans sa chambre.

à coucher, derrière son lit, une manière d'oratoire, où ce portrait se voyait entouré d'images de saints. Un cadre d'ébène magnifiquement sculptée, avec les armes de Mademoiselle, arrangé et formé comme un reliquaire, contenait ses cheveux. Il a toujours gardé cet oratoire à la même place, même après notre mariage, non sans m'en avoir demandé la permission. Il le faisait ajuster dans toutes ses maisons, prétendant que cela lui portait bonheur et que la princesse lui apparaissait souvent en songe.

Je ne saurais dire précisément si M. de Lauzun aima véritablement Mademoiselle ou si l'ambition seule le décida à accepter ce mariage, dont il se plaignait quelquefois avec amertume, surtout quand les regrets de sa charge le tourmentaient trop.

C'était un homme si singulier, si bizarre, si en dehors de tous les autres ! J'écrirai vingt fois, cent fois ceci, sans le dire assez. Je lui ai pardonné ce qu'il m'a fait souffrir, à cause de cette bizarrerie, je crois qu'il n'en avait pas conscience, on le verra encore mieux par la suite. J'ai voulu finir tout d'un

trait cette histoire de Mademoiselle, afin de n'en plus parler et de raconter ce que j'ai vu, ce qui me regarde, sans me préoccuper du passé.

Nous allons donc revenir maintenant au commencement de mon mariage et aux dernières années du règne du feu roi.

IV

M. le maréchal de Lorge était allé commander l'armée du Rhin, et M. de Saint-Simon l'avait suivi. Ma sœur et ma mère étaient donc fort malheureuses. Quant à moi, tout en m'inquiétant de mon père, je ne refusais point les divertissements de mon âge, que M. de Lauzun n'osait pas me défendre en ce

temps-là, à condition qu'il les partagerait, bien entendu, car sa jalousie ne me quittait pas du regard.

Il était ulcéré jusqu'au fond du cœur de n'avoir pu être de rien dans l'armée de mon père; il ne m'avait épousée, j'en suis sûre, que pour rentrer par cette porte en la faveur du roi. On a vu comment Sa Majesté, qui le connaissait, avait prévenu la demande, et comment il fut obligé de se contenter de moi seule, sans obtenir la plus petite entrée dans les grandes questions qu'il ambitionnait.

Notre entrevue avec M. le duc de Chartres, dans le parc de Saint-Cloud, m'avait laissé un souvenir que je ne chassais point, je ne trouvais pas à la cour un seigneur si aimable et si bien fait, et, dans ma parfaite ignorance, je ne pus m'empêcher de le dire quelquefois. M. de Lauzun m'en reprit sévèrement et m'en fit reprendre par ma mère. Avec elle j'étais plus à mon aise, et je profitai de l'occasion pour me faire expliquer ce que je ne comprenais pas.

— On ne parle point de M. le duc de Chartres, ma fille, me dit la maréchale.

— Mais pourquoi, ma mère ? M. le duc de Chartres est le fils de Monsieur, le neveu du roi, c'est un prince comme tous les autres princes, mieux que tous les autres princes. On peut parler des autres et non de lui, pourquoi cela ?

— M. le duc de Chartres n'est pas un prince comme les autres, madame.

Cependant il fait merveilles à l'armée de Flandres; on le disait encore hier chez vous, on ne peut lui rien reprocher.

— On lui reproche tout, au contraire. Il est dans la disgrâce du roi, il va peu à Versailles, il s'entoure à Paris de gens qu'on ne peut avouer, il ne mène point une bonne conduite, et M. de Lauzun a sagement agi en déclinant l'honneur de sa visite lorsqu'il s'est fait annoncer chez vous l'autre jour.

— Ah ! il est venu !

Et j'en étais toute suffoquée. Quoi ! on l'avait renvoyé et sans m'en prévenir encore ! C'était me traiter en petite fille, ce qui me sembla souverainement impertinent, bien que je n'osasse rien en laisser deviner à ma mère.

— Oui, ma fille, il est venu. C'est une triste chose que les filles du maréchal de Lorge ne puissent pas recevoir chez elles un petit-fils de France sans craindre d'être blâmées de la cour et de la ville. Voilà pourtant où la conduite de M. le duc de Chartres nous a tous conduits.

Je ne me contentai pas de cette explication et je devinai une injustice. Le charmant prince que j'avais vu ne pouvait mériter ces blâmes, la renommée ne parlait d'un autre côté que de ses prouesses à la guerre, comment un homme aussi brave pouvait-il être en même temps de ceux qu'on rougit de recevoir, même lorsqu'ils sont neveux de Louis XIV ?

Ces discours me donnèrent une occupation continuelle de M. de Chartres, auquel je n'aurais peut-être pas pensé si on m'eut laissée en repos à cet égard. Je crois qu'il est dangereux de répéter à une jeune femme qu'elle doit éviter des périls, lorsqu'elle n'y songe point.

Sur ces entrefaites nous fûmes d'un voyage de Marly où arriva ce fameux événement, qui fit tant de bruit, tout petit qu'il fut. M. le

duc de Chartres, sans s'en douter, n'y fut peut-être pas étranger.

Une chose terrible s'était passée en Flandres. Le duc du Maine, qui commandait la droite, refusa de marcher, malgré les ordres du maréchal de Villeroi, malgré les supplications de ceux qui l'entouraient et les cris du soldat, qui ne s'en gêne guère. Il laissa passer M. de Vaudemont, et força ainsi le maréchal de Boufflers à rendre Namur. Il eut peur, il *fouina*, ainsi que disent les polissons, qui ne ménagent pas les termes et en ont souvent de fort énergiques. Ce fut d'autant plus marqué, que M. le duc de Chartres, le prince de Conti, tous les autres se montraient de vrais héros. Le roi, dont l'adoration pour ses bâtards, et pour celui-là en particulier, n'avait point de bornes, ne fut pas instruit de cette belle aventure, le maréchal Villeroi n'osa en rendre compte, madame de Maintenon se serait gardée d'accuser son élève chéri; la *Gazette* de Hollande seulement qu'il se faisait lire, lui donna quelque atteinte, en annonçant un combat magnifique, la valeur du duc du Maine invincible, et ce

duc emporté du champ de bataille, couvert de blessures, dans un état à faire pitié.

La *Gazette* suivante démentit tout cela, en adressant des excuses au lecteur. Elle avait été trompée, disait-elle, par la vraisemblance des faits, et ne supposait pas la possibilité que M. de Vaudemont eut échappé à une occasion si favorable pour la France, à moins que M. du Maine ne fut emporté par un boulet de canon.

On était enragé en France de cette lâcheté et de cette défaite, aussi bien le même peuple que la cour. Le roi voyait la consternation sur les visages, il comprit qu'on lui cachait quelque chose et voulut le savoir.

Pour cela il s'adressa à La Vienne, son valet de chambre, son ancien baigneur au temps de sa jeunesse. Il connaissait sa sincérité, son dévouement, et savait à n'en pas douter qu'il ne le tromperait point.

A ce voyage de Marly donc, un matin à sa toilette, il s'arrangea pour être seul avec La Vienne, et se tournant brusquement vers lui, il lui demanda s'il pouvait compter sur son attachement, et s'il lui en donnerait bien une

de ces preuves que peu de courtisans lui offriraient. L'autre à cent mille lieues de la chose lui répond qu'il est son très humble serviteur en quoi que ce soit.

— S'il en est ainsi, reprit le roi, dis-moi la vérité sur le duc du Maine.

La Vienne perdit la parole de saisissement, il se mit à balbutier, et à trembler en baissant les yeux.

— Enfin, qu'y a-t-il ? répéta le roi, rouge de colère ; je veux le savoir, et toi seul peux me le dire.

— Sire... sire...

— Parle, ou je te chasse.

Le pauvre La Vienne, pris dans ce traquenard, se fit arracher les mots un à un, et lorsque le roi l'eut entendu, il resta comme si on lui eût donné un coup sur la tête, ou plutôt dans le cœur : rien ne pouvait lui être plus sensible. Il s'en alla néanmoins à table, où toutes les dames l'attendaient, car aucune douleur ne pouvait lui faire oublier une obligation.

Pendant le dîner, il parla fort peu, bien qu'il fit des efforts visibles pour sembler tran-

quille. Il aperçut un valet du service qui, en desservant le fruit, mit un biscuit dans sa poche. Il ne lui fallait qu'une occasion pour éclater, et ce pauvre valet paya pour tous. On venait de lui rendre son chapeau et sa canne, il se jeta sur le voleur, leva sa canne sur lui et le frappa si bien qu'il la cassa. Ce fut une stupéfaction générale; on ne l'avait jamais vu ainsi, et l'on devina bien un motif inconnu à cette sortie.

Il rencontra le père de la Chaise, et lui dit tout haut :

— Mon père, j'ai cassé ma canne sur le dos d'un coquin, mais Dieu ne m'en voudra pas, il l'avait mérité.

On ne parla d'autre chose tout le voyage, et ce fut pis lorsqu'on apprit le mot de M. d'Elbeuf au duc du Maine, qui vint achever d'assommer celui-ci.

On parlait de retourner à Paris, et chacun se demandait où il servirait la campagne suivante.

— Quant à moi, je vais le savoir, dit-il, et suite, se tournant vers M. le duc du Maine :

— Où servez-vous , monsieur ? N'importe où vous alliez , je jure de vous suivre.

— Vraiment ? reprit M. du Maine avec l'air tout agréable ; je ne vous savais pas si fort de mes amis. Et pourquoi voulez-vous me suivre ?

— Ma foi ! monsieur , je n'ai pas envie de mourir encore , et avec vous l'on est assuré de sa vie.

Cette épigramme se répéta dans toute l'Europe ; on croit bien que Louis XIV ne l'ignora pas ; il ne le fit cependant pas paraître.

Mon père fut très malade à l'armée , et pensa mourir. M. de Lauzun ne voulut pas me permettre d'aller près de lui avec ma mère , il ne pouvait m'accompagner , et il n'eût jamais souffert que j'y allasse sans lui. Nous restâmes à la cour avec de grandes inquiétudes qui se dissipèrent heureusement pour cette fois , mais le maréchal ne put plus commander les armées. Malgré son désir de le faire , le roi le pria avec toutes sortes d'égards de demeurer chez lui , il y fallut consentir.

Cependant tout le monde était revenu de la

campagne, les princes avant les autres. M. de Chartres avait si bien fait que Madame en était toute fière; elle le fit venir à Versailles, et l'y garda quelques jours à faire sa cour au roi, dont il était fort mal venu. La jalousie le talonnait, il ne pouvait souffrir la gloire de son neveu, en voyant son fils si humble.

M. de Saint-Simon était le meilleur, peut-être le seul ami du prince, en ce temps-là. Ils se voyaient souvent. Il faut rendre à mon beau-frère la justice de dire qu'il lui resta fidèle avec un rare courage, même alors que chacun le fuyait comme un pestiféré; il nous en parlait dans les meilleurs termes, le défendait contre toutes les attaques, sans exiger néanmoins que ma sœur le reçût plus qu'elle ne le désirait.

Un jour M. de Lauzun était à Paris. Madame de Saint-Simon donnait une collation. Elle obtint, à force de prières, que j'y viendrais, malgré son absence, et ce fut une véritable joie pour moi. Bien qu'il n'y eût pas beaucoup de monde, ou peut-être à cause de cela, on fut d'une extrême gaieté. M. le duc de Chartres n'était point prié, il arriva. On le

reçut comme vous pouvez le penser, malgré les mines pincées qui se firent à la ronde. Moi, je devins rouge en le voyant.

Il vint à moi après avoir causé quelques instants avec la maréchale et avec ma sœur. J'étais un peu à l'écart, à regarder des estampes venant justement du cabinet de Monsieur. Il en prit son entrée en matière et m'en parla quelques instants. Je lui répondis je ne sais quoi ; j'étais embarrassée, et je craignais les observations de ma mère, en même temps que je tremblais de le regarder.

— Il ne m'a pas été permis de vous voir, madame, reprit-il en changeant de conversation tout brusquement, il faut que le hasard me rapproche de vous.

— Monsieur, je ne reçois pas.

— Je sais que l'on entre difficilement dans les châteaux enchantés. Cependant on en laisse tomber quelquefois la clé, même dans les contes les plus rigides ; vous, madame, vous n'êtes pas une fée si pitoyable.

— M. de Lauzun désire que...

— M. de Lauzun désire vous garder pour

lui seul, et cela se conçoit. Il a une terrible expérience, et il sait combien il est facile de perdre un trésor que tout le monde envie. Notre rencontre à Saint-Cloud n'est pas sortie de ma mémoire. Je n'ose espérer que vous vous en souveniez comme moi. Cette journée est au nombre des plus belles de ma vie.

Pour le coup je ne savais plus que dire. Je ne trouvais d'autre réponse qu'une révérence très profonde, et puis je m'en allai, ce qui n'était pas fort honnête, j'en conviens, mais ce qui me sembla le seul parti à prendre en ce moment. Les yeux du prince me suivirent avec un reproche si doux, que je sentis longtemps ce regard sur mon cœur.

Plusieurs fois, M. de Chartres essaya de me parler, je le fuyais. Non pas que je n'eusse grande envie de l'écouter, mais j'avais si grand'peur ! Madame de Saint-Simon me pria de rester ; si M. de Lauzun avait su la vérité, j'aurais passé de cruels instants. Ma sœur se regardait comme chargée de moi, elle me le dit du moins assez sèchement, et il me fallut bien me résigner.

Le lendemain, à l'appartement, j'étais à côté de madame de Luynes, elle me quitta. La reine d'Angleterre avait mis M. de Lauzun de son jeu, il avait été obligé de me laisser loin de lui ; je suis sûre qu'il aurait mangé les cartes et les fiches, tant il était en colère, sans qu'il y parut.

A peine madame de Luynes s'était-elle levée, que M. le duc de Chartres prit sa place et commença une conversation qu'il soutint presque seul. Je n'étais pas timide néanmoins, je mettais même souvent de la malice à tourmenter le duc en m'égayant avec des jeunes seigneurs, qu'il avait ensuite en abomination invincible. Avec celui-là, je ne trouvais pas une réponse, je sentais mon cœur battre, j'étouffais, je ne pouvais lever mes yeux sur lui, car son regard me brûlait comme une flamme. J'étais en même temps joyeuse et inquiète ; j'aurais voulu le retenir et je craignais de le voir rester. A l'âge que j'avais alors, on ne comprend point ces émotions si diverses. En lisant depuis *l'École des Femmes*, de Molière, j'ai senti combien ce génie connaissait le cœur humain. J'ai justement

éprouvé les mêmes choses qu'*Agnès*, et mon *Horace* n'est pas difficile à connaître.

M. de Lauzun n'avait aucun penchant pour le rôle d'*Arnolfe*. Il était surtout jaloux d'amour-propre, et la pensée qu'on se moquait de lui, lui eut fait tourner la tête. Il ne nous voyait point de cette table où il perdait de rage : aucuns de ceux qui nous voyaient n'étaient de calibre à lui rapporter ma conduite. Ma mère et ma sœur n'étaient pas venues ; je me remis peu à peu, j'écoutai, je répondis, non pas des paroles coupables, ils n'en fut pas prononcé une seule, mais sa voix était si douce, il semblait si heureux de m'entendre ! Ses regards lisaient dans les miens, que je ne détournais plus. Ce fut une de ces heures que l'on ne saurait oublier.

Un flot qui vint de notre côté nous sépara ; mais nous nous connaissions maintenant, et fussions-nous condamnés à ne plus nous revoir, nous avions un de ces souvenirs qui ne s'effacent pas. M. de Lauzun revint me chercher dès qu'il fut libre et m'emmena.

— Madaine, me dit-il avec un de ses airs

innocents, dont je connaissais la perfidie, vous avez joué, sans doute ?

— Non, monsieur.

— J'aurais cru que vous vous fussiez intéressée au jeu que je tenais, et que vous fussiez venue près de la reine, qui vous a demandée.

— La princesse Amati, la belle milady, était là, sans doute ?

— Certainement. Elle n'a pas quitté la reine, elle vous a attendue. Pourquoi être restée si loin ?

— Monsieur, j'avais madame de Luynes.

— Mais madame de Luynes a joué.

— J'avais madame de Noailles.

— Elle a joué aussi.

— J'avais mille personnes qui m'ont attaquée, je ne saurais en faire le compte.

— Quelques muguets apparemment ?

— Oui, repris-je avec malice, l'abbé de Fénelon, le gouverneur de M. le duc de Bourgogne, l'archevêque nommé de Cambrai. Est-ce là un muguet, monsieur ?

— Et de quoi vous a-t-il parlé ?

— De la grâce divine et de la façon dont

Dieu la donne à ceux qui la demandent. Il viendra me voir.

— Quant à celui-là, je vous le permets.

Ce fut tout ce que je voulus lui dire ; il lui fallut bien s'en contenter. C'était le prélude des grands évènements, et l'avenir devait me faire payer bien cher ces instants volés à mon maître.

V

J'ai bien réfléchi et je crois qu'il faut m'exécuter de bonne grâce au sujet de mon cœur. Je voudrais en vain le cacher, si je ne mens pas à chaque page, mon amour pour M. le duc de Chartres éclatera malgré moi. C'est le seul que j'aie eu en ma vie. Les circonstances en sont bizarres et assez incon-

nues pour m'avoir fait écrire ces mémoires. C'est un coin de la vie de M. le Régent, dont *personne* n'eut jamais le moindre soupçon, pas même mon beau-frère, si grand ami de ce prince et si fort dans ses privances, tandis qu'il ne bougeait de chez moi. Il fallut donc une attention perpétuelle pour se cacher d'un homme aussi fin, aussi observateur, auquel rien n'échappait d'ordinaire. S'il s'en était douté ? nous serions probablement couchés dans ses mémoires. Il les a écrits d'une façon supérieure, j'en connais plusieurs chapitres, où il me traite fort bien et où il dit la vérité, lorsque ses antipathies ne l'emportent pas. Pour lui, hors des ducs et pairs ; pas de salut. Et s'il savait comment les autres de cette dignité le traitent lui et ses prétentions de noblesse d'avant le déluge !

Pour un homme d'autant d'esprit, il a grand tort de croire en imposer au monde. Ne sait-on pas jusque dans les antichambres que la fortune de sa maison date de son père et de sa faveur près de Louis XIII. Il ne vaut guère mieux que les Luynes, après qui il a tant crié. Ils eurent de belles alliances,

ces Saint-Simon, et c'est ce qui les sauve ; pourtant, il ne faudrait pas être si fiers. Je l'ai souvent répété à ma sœur, que son mari a ensorcelée et qui croit à ses origines fabuleuses.

M. de Lauzun avait un joli mot sur la morgue des parvenus, et qu'il lâchait à madame de Saint-Simon à bout portant, de l'air d'un homme qui présente un bouquet. Il s'adressait à moi toujours, mais je savais bien de quoi il s'agissait.

—Soyez simple, madame, me disait-il, pas de boursoufflure. Si vous êtes une grande dame, on vous saura gré de ne pas en faire la roue, et les autres s'en souviendront davantage. Si vous n'êtes pas bien sûre de votre fait, évitez qu'on y regarde de trop près. Vous forceriez les gens à vous signer vos lettres de pairie ailleurs qu'au Parlement de Paris.

Ceci allait droit à l'adresse de mon beau-frère, dont une manière de fou, assez supporté à la cour, disait, lorsqu'il n'était pas là, bien entendu :

— Quand M. de Saint-Simon crie le nez si

haut et ne regarde pas ceux qui passent, j'ai toujours envie de lui donner un coup de pied au c... afin de le pousser plus vite.

M. de Lauzun n'avait pas de plus grand bonheur que d'égratigner jusqu'à l'os, et d'empêcher surtout que les morceaux ne se rapprochassent en entretenant la plaie.

J'avais donc, dès ce temps, et presque à mon insu, un sentiment involontaire pour M. le duc de Chartres, que celui-ci partageait te provoquait de toutes ses forces.

Marié malgré lui à mademoiselle de Blois, fille du roi et de madame de Montespan, il ne put jamais supporter sa femme et il rougissait de l'alliance. Madame la duchesse de Chartres n'eut que deux sentiments, sa tendresse pour ses frères et son amour pour le repos. Hors de là, rien pour elle. Ni ses enfants, ni son mari, ni son rang inespéré. M. le duc de Chartres fut aussi peu marié que possible, et cela dès les premiers jours de leur union.

Quant à lui, il ne se considérait point comme lié. Il mena sa vie de débauches et de plaisirs, entraîné par ceux qui l'entouraient,

et aussi par le besoin de se distraire. Si les circonstances ne s'étaient pas placées entre nous, j'en ai la conscience, la France eut compté un grand prince de plus. Il avait tous les instincts de la gloire, de la générosité, de l'héroïsme : on l'a gâté.

Le roi et madame de Maintenon, par leur injustice.

Monsieur et Madame par leur indulgence aveugle.

Ses précepteurs par leur incurie.

Dubois et consors par leur méchanceté.

Moi, par... La suite du récit le fera comprendre. Ce dont je suis certaine, c'est que, si je l'ai uniquement aimé, il m'a aimée uniquement aussi, et pendant toute sa vie. C'est là un dessous de cartes bien extraordinaire et qui a besoin d'être prouvé, il le sera.

M. de Lauzun, malgré son esprit, sa finesse et sa jalousie, avait quelquefois de singulières façons d'agir. Il se défiait de tous ceux qui m'approchaient, presque toujours à tort, et il me jeta lui-même entre les bras d'une femme, la plus dangereuse de toutes,

celle dont l'exemple et les principes étaient les plus propres à m'égarer.

La cour et la société étaient alors dans une étrange situation. Le commerce du roi et de madame de Maintenon, affichant une dévotion austère, les mœurs à la surface, à la cour du moins, devinrent d'un rigorisme qui alla en augmentant jusqu'à la mort de Louis XIV. On n'en devint pas meilleur pour cela, au contraire, on fut hypocrite; on se cacha, à Versailles surtout, pour s'en dédommager en secret à Paris.

Il y eut dès-lors deux catégories : celle qui s'intitula des honnêtes gens, et qui fit de la dévotion une couverture et une enseigne.

Celle de M. le duc de Chartres, forçant les vices, afin de mieux fronder; affichant ce qu'il ne faisait point quelquefois, et parfaitement défini par un mot de Louis XIV sur le jeune prince :

— Mon neveu est un fanfaron de vices.

On verra par la suite de ces Mémoires ce qui se passait à cette cour si régulière, on appréciera cette époque qui, dans l'histoire, ne ressemble à aucune autre, je n'en doute

pas. J'ai tout vu de bien près, tout observé, malgré ma jeunesse ; on n'est jamais jeune tout à fait, lorsqu'on est placé d'une certaine façon.

Revenons à mon *mauvais ange* et à ce temps déjà si éloigné qu'il me semble un rêve.

Il faut conter d'abord qu'il se fit deux mariages auxquels nous nous intéressions par des motifs différents.

Madame de Monaco, la belle et volage maîtresse de M. de Lauzun, avait laissé une fille dont on attribuait la paternité à celui-ci. Il s'en défendait à outrance. Elle était fort laide, et ne trouva personne de convenable pour l'épouser, quoiqu'elle fût riche, avant l'âge de trente-quatre ans. Elle se montra de la dernière difficulté, refusant celui-ci ou celui-là, tantôt pour une raison, tantôt pour une autre, et rarement bonne.

M. de Lauzun riait toujours. Un soir, il dit chez la duchesse de Duras, où l'on parlait du duc d'Uzès, qui avait dix-huit ans :

— Voilà un excellent parti pour mademoiselle de Monaco.

Quelqu'un s'avisa de le répéter, l'idée en poussa aux deux familles, et mademoiselle de Monaco accepta en soupirant. Elle prit un air de poule effarouchée, et dit à la duchesse du Lude, veuve du comte de Guiche, si fameux par ses amours avec la première Madame, et bien d'autres encore :

— Puisque M. de Lauzun a choisi ce parti-là pour moi, je ne saurais mieux faire que de l'accepter.

Le mot courut, il revint à M. de Lauzun, qui voulait lui envoyer sous enveloppe le commandement de Dieu : « Père et mère honoreras... etc... »

Nous allâmes à la noce chez madame du Lude, qui, malgré ses secondes noces, était toujours restée très amie avec les Grammont; et là se paracheva ce second mariage qui m'a ouvert une voie si singulière.

M. de Duras avait marié sa fille aînée au duc de la Meilleraye, fils du duc de Mazarin. C'était beaucoup pour les biens, fort peu pour la naissance. Il dénicha pour la cadette le premier parti de France, de toutes les façons, c'est-à-dire ce charmant duc de Lesdi-

guières, si riche, si noble, si beau, si parfait. Il devint mon cousin, et je ne pus m'empêcher de penser que si on n'avait pas été si pressé de me faire duchesse, il aurait pu devenir mon mari, et je l'aurais été également.

La duchesse douairière de Lesdiguières, mère du jeune duc, était mademoiselle de Gondi. M. de Lauzun l'avait fort connue dans sa jeunesse, et n'avait pas cessé de la voir, bien qu'elle ne reçût absolument personne, dans la plus belle maison, la plus princière, celle où l'on menait le plus grand train de toute la noblesse de France.

Madame de Lesdiguières, belle, instruite, d'un grand esprit, avait formé un commerce de tous les instants avec M. de Harlay, archevêque de Paris. On trouva du mal à cette intimité : on assura que le dernier des Lesdiguières n'était qu'un héritier greffé sur la vieille souche par un péché sacerdotal. De ceci je n'ai que dire, sinon que cela se pourrait bien.

Tant que dura la vie de l'archevêque, madame de Lesdiguières le vit tous les jours, et

toujours seuls, et elle ne voyait que lui, à peine sa plus intime famille. Ou il venait chez elle à Paris, ou elle allait le trouver à Conflans, dont il avait fait un petit paradis. Il le soignait de telle sorte que, quand ils se promenaient, un jardinier les suivait à distance pour effacer leurs pas avec un râteau.

M. de Harlay mourut subitement à Conflans, sans personne que ses domestiques; ils le trouvèrent tout froid dans son cabinet, en allant lui annoncer le dîner. Depuis lors, madame de Lesdiguières ne sortit plus du tout et ne reçut plus. Son adoration se reporta sur son fils, qui la méritait si bien; elle ne s'occupa que de son bonheur.

Mademoiselle de Duras était digne de lui, de toutes les façons; madame de Lesdiguières entendit aux propositions qui lui furent adressées, et dont M. de Lauzun se mêla.

— Vous vous êtes si bien marié vous-même, monsieur ! On peut accepter de confiance une femme de votre main.

Elle demanda à me voir, et M. de Lauzun m'y conduisit, il ne songea pas à la refuser. Elle me prit en affection, elle m'ouvrit les

portes de son palais enchanté, dont elle était la fée solitaire, et mon mari, très sûr que je n'y rencontrerais personne, m'y laissa des journées entières, pendant qu'il faisait ses visites, et allait régenter le genre humain par ses épigrammes.



VI

Madame de Lesdiguières avait une manière de conter qui enchantait; ses gestes, sa voix, son regard, tout était si bien d'accord ensemble, si harmonieux, qu'on ne pouvait se défendre de cette séduction. Elle commença par me parler de moi, dans nos entretiens infinis, par me plaindre, par me définir le

duc, qu'elle connaissait à merveille, et par déclarer mes parents insensés de m'avoir donnée à lui.

— Il vous a épousée non parce que vous êtes jeune et belle, mais par un motif d'ambition, croyez-le. Cela se découvrira bientôt, vous verrez. Lauzun ne pense qu'à lui, qu'à sa fortune. Si M. le maréchal de Lorge ne le remet point dans la faveur intime du roi, il ne lui pardonnera point et c'est vous qui vous en ressentirez.

Après les plaintes sur mon sort, elle arriva au sien. On l'avait aussi mariée sans la consulter, pour unir deux grands noms et de grands biens, elle n'avait jamais pu supporter M. de Lesdiguières, elle s'était d'abord reléguée en larmes dans son oratoire. Le besoin de consolations l'avait rapprochée de l'archevêque, elle en avait fait un ami, dont la tendresse lui avait fait tout supporter facilement.

Elle en resta là de cette première confiance, et je ne la provoquai pas. Cependant je songeai toute la nuit à la joie d'avoir comme elle *un ami* qui me consolât, et l'image de

M. le duc de Chartres ne me sortit pas de devant les yeux.

Le lendemain, dès l'aube, je courus chez elle, je la fis éveiller, je la priai de venir avec moi dans son jardin, lequel était le plus beau qu'on pouvait voir. Il avoisinait l'arsenal. Madame du Maine en fut fort jalouse, elle ne put jamais obtenir de le visiter et l'entrevit seulement par les fenêtres.

La duchesse ne me refusa point, elle était fort douce lorsqu'elle aimait, et aussi fort triste, elle ne se consolait pas de sa perte. Je la remis sur le chapitre de la veille, elle me fit des récits et des peintures pleins de charmes de ses entretiens avec M. de Harlay, elle le montra ce qu'il était réellement, un des hommes les plus aimables, les plus savants, de la meilleure compagnie qu'il y eût.

Elle me détailla ses soins, ses attentions de tous les instants, me lut ses lettres, me conduisit devant son portrait, placé au fond d'un cabinet, dont elle avait la clé dans sa poche, où elle entrait seule. Elle le balayait et le nettoyait *elle-même*, afin de ne pas souiller ce sanctuaire par ses domestiques,

même les plus confidants et les plus fidèles. Elle ne pouvait accorder une plus grande faveur que celle-là.

M. de Lauzun m'envoya quérir pour le dîner, je fis retourner le carrosse avec mes excuses, et je demandai à rester près de la duchesse. Elle me garda jusqu'au soir, où M. de Lauzun vint me reprendre.

— Monsieur, lui dit-elle, vous avez une femme comme on en voit peu, ne la tourmentez pas, et qu'elle soit heureuse.

— S'est-elle donc plainte de moi, madame !

— Non, elle est trop bien élevée pour cela, c'est seulement un avis de vieille bonne femme que je vous donne.

M. de Lauzun méditait dès-lors un projet qu'il exécuta peu de jours après, et qui eut une grande influence sur l'avenir. Madame de Lesdiguières le connaissait bien.

J'avais vécu jusques-là avec lui chez mes parents. La grande tendresse de ma mère pour moi, que je sentais comme elle, me rendait l'hôtel de Lorge un séjour de prédilection, et chaque fois qu'une allusion

même éloignée sur une séparation échappait à M. de Lauzun. j'en tremblais et j'en pleurais comme une petite fille.

On a vu combien mon mari fut blessé de n'avoir pu entrer par le maréchal dans les affaires et les secrets du roi ; il avait voulu faire de notre alliance un marché, puis, et quand il vit qu'elle ne l'élevait point, il en conçut une horreur dont je devais payer les éclaboussures.

Il venait un monde infini chez nos parents, et du meilleur. Bien que je ne quitasse pas les côtés de la maréchale, la jalousie de M. de Lauzun ne s'en accommodait pas. La familiarité de toute la vie que nous avions avec nos voisins, et à laquelle M. de Lesdiguières se mêla bientôt, lui fit pousser des cris de rage. Il voulait m'interdire ces réunions, aussi innocentes qu'entre frères et sœurs. Ma mère le prit sur un haut ton, lui demanda s'il voulait prêter à rire, et assura qu'elle n'y consentirait pas.

Il se tut, mais le prétexte lui sembla des meilleurs pour exécuter son projet. Mon père ne commandait plus d'armée ; M. de

Lauzun se voyait confiné désormais dans ses souvenirs, sans espérer être de rien par son entremise. Dès-lors, il ne garda plus, de ménagements.

Nous eûmes des scènes à tout propos et sans motifs, des lettres de doléance, des supplications à M. de Lorge de réformer le train de sa maison, dont personne ne s'occupa, comme vous le pensez. J'eus des explications et des cris, des défenses de sortir, de venir chez ma mère, dont je me consolai près de ma bonne amie. Ah ! que faisait-il, le pauvre homme, et quel aveuglement était le sien.

Un matin, il sortit comme de coutume, ne me dit pas un mot de plus et n'entra pas chez la maréchale, qui l'avait fait demander. Il vint du monde à l'accoutumé, on fut très gai, on dansa quelques menuets, et M. de Lesdiguières amena un poète qui nous dit de très beaux vers.

Mon père avait le bâton à Marly, à la place du maréchal de Duras, empêché ailleurs. Les deux frères se rendaient souvent de ces services. C'était un moment bien choisi pour un coup d'État.

En sortant de table, on m'annonça un message de lui ; c'était son écuyer, chargé de ces paroles :

— Monsieur le duc fait prévenir madame la duchesse qu'un carrosse viendra la chercher à six heures pour la conduire à sa maison, où elle habitera désormais.

— Que dites-vous, là, Debay ? Vous vous trompez, ce n'est pas possible.

— Je ne me trompe pas, madame, je porte les ordres de monseigneur.

— Et où est située cette maison ? demanda M. de Saint-Simon, qui était présent et qui ne perdait jamais la tête.

— C'est auprès de l'Assomption, monsieur, la maison que vous connaissez, et que M. le duc de Lauzun a gardée.

Je m'étais jetée dans les bras de ma mère et je sanglotais.

— Je ne m'en irai pas, je ne puis vous quitter, je ne le puis pas, je mourrai de chagrin.

— Ma fille, il faut vous soumettre à votre mari ; si nous ne demeurons pas ensemble,

nous nous verrons tous les jours, il ne nous en empêchera pas, je suppose.

— C'est une tyrannie, je ne m'y soumettrai pas ; vous avez beau dire, madame.

— Ce n'est pas là ce que je vous ai enseigné et ce que vous ferez, mon enfant ; c'est une grande douleur, mais jamais vous ne recevrez de moi le conseil de vous révolter contre votre devoir.

Nous passâmes le reste de la journée à pleurer ensemble ; madame de Saint-Simon ne m'en sembla pas au fond très fâchée, elle était fort jalouse de moi. Ma mère, malgré son courage et sa morale, ne s'en consola jamais, et de ce qui s'en suivit encore plus. Elle ne me montrait pas toute sa douleur.

A six heures, le carrosse arriva ; j'eus grand'peine à m'arracher des bras de la maréchale, il fallut presque m'emporter. Il n'y avait dans ce carrosse que Debay pour me donner la main. Les yeux ne me séchèrent pas tout le chemin ; en descendant, je trouvai M. de Lauzun et les duchesses du Lude et de Foix, ses amies et ses parentes.

— Madame, me dit mon mari, voici désormais vos guides et vos protectrices.

— Et ma mère ! m'écriai-je.

— Quant à madame votre mère, nous nous en abstiendrons, si vous le voulez bien, ainsi que de monsieur votre père, de messieurs vos cousins et de toute votre famille, sauf madame de Saint-Simon, et encore ne la reverrez-vous pas souvent.

— Comment, monsieur, vous me séparez de mes parents ? comment, mesdames, vous de pieuses et saintes personnes, vous le soutenez dans cette cruauté ! Ma mère ! m'enlever ma mère ! Je n'y survivrai pas !

— Madame votre mère a des compagnies qui ne me conviennent pas, qui ne sont pas les miennes et que vous ne devez pas fréquenter. Ce n'est pas tout encore, et je veux vous prévenir de suite sur l'existence qui vous attend. Tous vos gens sont changés, je vous en ai donné de ma main. Je vais vous présenter deux femmes dont je connais l'inattaquable vertu ; elles étaient dès longtemps à madame de Guise ; elles ne doivent pas vous quitter d'un instant.

— Mais, monsieur, serai-je gardée à vue? répliquai-je avec une fierté justement blessée.

— Non, madame, c'est pour vous faire honneur, on ne vous en rendait pas assez à l'hôtel de Lorge.

Je laisse à penser quels pleurs et quels cris je poussais. Les amies de mon mari, madame du Lude surtout, qui était fort bonne, essayèrent de me consoler. Je n'entendis à rien, on me laissa dans ma chambre avec mes deux cerbères, dont je ne voulus recevoir aucun service. Je me mis au lit toute seule, je fermai ma porte au verrou. M. de Lauzun vint y gratter le soir, je fis semblant de dormir, je ne lui ouvris pas.

Je ne fermais pas les yeux, ruminant dans ma tête ce que j'allais faire pour me soustraire à cette tyrannie. Ma pensée se porta tout d'abord sur madame de Lesdiguières, je n'espérais qu'en elle et dès que je fus levée j'y courus, accompagnée de mes duègnes, j'avais mon projet.

J'entrai avec mon cortège. La duchesse m'embrassa et tout de suite voulut m'em-

mener dans son oratoire. Les ombres marchèrent derrière nous. Elle se retourna, avec son regard superbe :

— Qu'est-ce ? Que demandez-vous ?

— Madame, nous sommes à madame la duchesse de Lauzun.

— Eh bien, ma reine, vous n'en avez pas besoin, je suppose, renvoyez-les.

— Cela ne se peut pas, madame.

— Pourquoi ?

— M. de Lauzun a ordonné qu'elles ne me perdraient pas de vue, madame, ce sont d'honnêtes espions.

— Et vous souffrez cela ?

— Hélas ! que voulez-vous que j'y fasse !

— Si vous le souffrez, je ne le souffre pas, moi, et je suis la maîtresse ici, je suppose. Mes filles, allez-vous-en trouver mes femmes et faites-vous servir ce qu'il vous plaira. Je n'entends pas qu'on me serveille.

— Mais, madame...

— Obéissez ! je me charge de tout avec votre maître.

VII

M. de Lauzun avait pris, on le voit, des précautions de toutes sortes et des plus minutieuses. Dieu sait qu'il croyait n'avoir rien oublié, et vous verrez ce qui lui arriva de sa prévoyance.

Ma douleur d'être éloignée de ma mère, de ne pouvoir lui parler qu'à la dérobée

même, si je le rencontrais, me mettait dans un véritable état de furie, je ne me connaissais pas un fiel aussi amer, il fallait bien qu'il crevât.

J'allai avec mon mari et mes deux maraines à la cour et dans les compagnies, toujours suivie, surveillée comme une fille au couvent; j'allais aussi, presque chaque jour, chez madame de Lesdiguières, et là, on ne me surveillait pas. Elle s'était moquée, avec son grand air et son esprit, de M. de Lauzun et de ses cavaliers de la maréchaussée en jupons. Il n'osa plus les renvoyer avec moi. Elle m'avait fait toute sa confession; je savais ses fautes, ses douleurs, et, selon moi, les unes compensaient grandement les autres. J'aurais volontiers choisi cette façon de vivre, puisque mon bonheur m'était enlevé, et j'en aurais composé un autre à son imitation, aussi, je dus le payer aussi cher qu'elle.

Elle m'arracha le secret de mon penchant pour le prince, ce qui s'était passé entre nous, ce qu'il m'avait dit, ce que j'avais répondu, et, sans m'encourager dans cette voie

dangereuse, elle me la marqua par son exemple et ne me détourna pas d'y marcher.

Je ne voyais pas M. le duc de Chartres, il ne venait plus à Versailles, et à Paris il ne fréquentait pas les mêmes compagnies que moi. J'entendais parler de lui par tout le monde on le blâmait fort de la vic qu'il menait. Madame de Lesdiguières l'excusait seule.

— Ce jeune prince s'étourdit, me] disait-elle, eu est injuste envers lui, on l'acable, on l'a marié à une statue de marbre, que le feu de la bâtardise anime seul un peu. On l'empêche de faire connaître ses talents, il vous aime et vous le repoussez ; il cherche à se distraire, et c'est naturel, sans quoi il en mourrait de honte et de chagrin.

Ces raisonnements me persuadèrent de reste. J'avais cependant un grief contre M. le duc de Chartres et je me gardais d'en convenir. Il semblait m'avoir oubliée, c'était là un tort sans excuse. Je sus bientôt, et singulièrement, qu'il n'était même pas coupable de celui-là.

Un jour on avait parlé devant mes duè-

gnes de M. le duc de Chartres et de ses aventures; elles n'avait rien dit, bien entendu. L'une d'elles, la Soret, priait Dieu du matin au soir et devait jouer son rôle un peu plus tard. L'autre, la Roussel, était assez gaie, assez accorte; elle ne me déplaisait pas, et je riais quelquefois avec elle, pendant que la Soret disait ses patenôtres.

Ce soir-là nous étions seules à ma toilette; je commençais à me faire à ma nouvelle vie. Lorsqu'on est aussi jeune que je l'étais, on se console de tout, en s'amusant de bagatelles. Je souffrais à Roussel quelques familiarités avec moi, je m'en voulais faire une amie, d'après le conseil de madame de Lesdiguières.

— Ne trouvez-vous pas, madame, que l'on maltraite bien vivement monseigneur le duc de Chartres, et que c'est une vraie cruauté.

— M. le duc de Chartres est le neveu du roi, ne fut-ce que pour cela, on devrait l'épargner davantage, repris-je d'un air que je voulais rendre indifférent.

— C'est que tout cela est bien exagéré, madame.

— D'où le savez-vous, Roussel ?

— Je vais souvent au Palais-Royal, madame, j'y ai eu des habitudes avec madame de Guise. Monsieur et Madame la voyaient beaucoup, une des mies de M. le duc de Chartres était ma sœur, c'est par elle que je suis entrée chez madame de Guise.

— Ah ! lui dis-je, vraiment ?

— Oui, madame, M. le duc de Chartres me fait l'honneur de m'aimer beaucoup.

— Vous le voyez ?

— Quand je sors, je vais chez ma sœur ; ma sœur est encore au Palais-Royal, où elle a sa retraite et où elle voit les enfants de Monsieur, qu'elle a élevés, tant qu'elle veut. Ils vont presque chaque jour chez elle à sa petite chambre.

Je ne pus m'empêcher de rougir, mais je ne dis rien.

— M. le duc de Chartres a appris que j'étais à madame la duchesse, et il m'en a parlé.

— Ah ! repris-je, en semblant fort occupée après un crochet qui tournait mal, je le connais bien peu.

— Il connaît madame la duchesse cependant, lui.

Je n'osai pas aller plus loin, cette fille ne m'était pas assez connue, ce pouvait être un piège et j'avais peur. Elle ne me parla plus ; ma toilette se finit, mais depuis ce moment, je la traitai mieux involontairement.

M. de Lauzun et moi nous partîmes pour Marly. Je n'y conduisais qu'une duègne, ce fut Roussel, non que je la choisisse, mais elle s'arrangea pour que cela fût ainsi. L'autre resta à dire son chapelet, et à se sophistiquer dans les mystères de la grâce.

Ce Marly fut remarquable entre tous les autres, par ce qui s'y passa dans le plus particulier et aussi pour moi, par suite, comme on va le voir. M. de Lauzun fut pris d'une goutte enragée, et force lui fut bien de me laisser aller sans lui, il n'y avait pas moyen de faire autrement. Un malade, c'était déjà trop pour le roi, avec qui il fallait toujours se bien porter, deux personnes absentes à cause de cette maladie, il ne l'eut pas supporté.

Le roi et monseigneur tenaient chacun

une table, les dames se mettaient à leur fantaisie, soit à l'une soit à l'autre. Seule, madame la princesse de Conti était toujours de celle de monseigneur, et ses deux sœurs, madame la duchesse de Chartres et madame la duchesse de Bourbon de celle du roi. Madame de Maintenon dinait quelquefois en face de Sa Majesté, mais elle soupait toujours seule chez elle, et le roi allait la voir en sortant.

On appelait les trois bâtardes du roi généralement les princesses. Elles étaient jalouses l'une de l'autre et ne pouvaient se souffrir. Elles se querellaient souvent, au point de se dire des injures. Le mariage de madame de Chartres mettait les autres au désespoir. Elles avaient cherché à s'égaliser, en appelant madame la duchesse de Chartres : ma sœur; Monsieur s'était plaint au roi, et celui-ci avait réglé que les princesses traiteraient Son Altesse Royale de Madame, et que celle-ci les appellerait ma sœur. Elles en crièrent à s'égosiller.

Madame la duchesse trouva le moyen de tourner la difficulté, elle nomma sa sœur mi-

gnonne. Comme enfant de la même mère, elle voulait, disait-elle, une distinction. Cela passa ainsi, jusqu'à ce que Madame s'en aperçût, se plaignit de nouveau, et l'ordre de supprimer la mignonne fut donné.

Pendant ce Marly, où M. le duc de Chartres avait été invité par extraordinaire, monseigneur alla souvent à la chasse. Un soir qu'il y était, madame la princesse de Conti tint sa table, et le roi ordinairement si sérieux, se mit à jouer aux olives à la sienne, avec madame la duchesse de Bourbon. Il en résulta quelques coups de bus par celle-ci, qui ne rebutait pas sur le vin, et même par le roi, qu'elle parvint à faire rire.

Madame la princesse de Conti en fut jalouse et fit une moue de deux pieds de long, le roi, en passant devant elle, s'en aperçut, et lui dit fort sèchement :

— Votre gravité, madame, ne s'accommode pas de notre ivrognerie.

Puis il passa.

La princesse, horriblement choquée, s'adressa à madame de Chatillon, placée à

côté d'elle. Chacun se lavait la bouche, on était debout.

— Il vaut mieux être grave que sac à vin, ne le trouvez-vous pas, madame?

On avait beaucoup parlé de certains soupers, où madame la duchesse et madame la duchesse de Chartres avaient bu plus qu'il ne convenait. Celle-ci entendit le propos, et n'était pas femme à le laisser tomber. Elle s'adressa aussi à madame de Chatillon, qui n'en pouvait mais et qui n'avait garde de répondre.

— Ne trouvez-vous pas, madame, qu'il vaut mieux être sac à vin que sac à guenilles!

— Le mot était sanglant. C'était après les histoires de madame de Conti avec M. de Clermont-Chatte, et je ne sais combien d'officiers aux gardes, qu'on lui prêtait à tort ou à raison. Elle n'était pas de force en esprit et en malice avec les deux autres, dignes héritières des Mortemart. Madame la duchesse surtout, en avait autant qu'un singe. Elle faisait des chansons salées, elle en fit sur ces deux réparties, où le beau rôle n'était pas

pour le sac à guenilles, bien entendu. C'était une clameur dans Marly, le roi, monseigneur, tout le monde s'en mêla, dans le but de les raccommoder. On vint à bout d'un replâtrage qui ne dura pas longtemps.

M. de Chartres, lui seul, ne prit aucune part à ces tripots ; comme on lui en faisait l'observation :

— Les querelles des filles du roi ne me regardent point, répliqua-t-il.

Il ne songeait qu'à une chose, à me voir et à me parler, sans attirer l'attention de personne, et ce n'était pas un petit travail ; dans une cour où chacun s'observe. Il se présenta une occasion, qu'il fit naître habilement, et de laquelle il profita ; je n'ose pas ajouter que j'en fus ravie. Hélas ! si je pouvais faire comprendre combien j'étais malheureuse, combien M. de Lauzun me tourmentait, on m'excuserait peut-être.

V

Tout le monde a vu Marly ; tout le monde connaît ce séjour, si délicieux et si bizarre en même temps. Ce château, petit pavillon carré où le roi logeait seul avec mesdames ses filles, et ces autres pavillons, plus petits, situés de chaque côté du bassin et du tapis vert, qui sont destinés aux princes et princesses, et aux

courtisans assez favorisés pour obtenir cette grâce, tout cet ensemble ne ressemble à rien de connu.

Les jardins font l'agrément de ce lieu, aussi mal choisi que Versailles, aussi dénués de vue, du moins pour la plupart. Pourquoi donc dépenser tant d'argent dans ces cloaques, tandis que le roi avait à Saint-Germain un endroit à souhait? Le roi voulait tout créer; il était jaloux même de Dieu.

Après le souper du roi, où souvent elles ne mangeaient guère, madame la duchesse de Chartres et madame la duchesse emmenèrent quelques dames dans l'appartement de la première, et l'on se mit à jouer, à rire, à boire même. J'en étais! M. le duc de Chartres nous avait suivies. Il poussa beaucoup à la gaité, et fut lui-même très boute-en-train. On s'attendait de le voir ainsi, lui qui d'ordinaire s'effaçait toujours. Monseigneur jouait au reversis dans le salon, le roi était chez sa vieille sultane, personne n'avait donc à nous reprendre.

Il faisait beau temps, les fenêtres étaient

ouvertes, et quelques-uns regardaient ce qui se passait en bas. La nuit était tombée.

— Mon Dieu ! ma sœur, dit madame la duchesse de Chartres, qu'est-ce donc que cette lumière qui se promène là-bas parmi les arbres ?

— C'est un ver luisant.

— Non pas, il est trop haut.

— Qu'est-ce donc alors ?

M. le duc de Chartres se mit à rire.

— Par ma foi, madame, si vous ne le sentez pas, vous êtes bien ladre, pardonnez-moi l'expression.

— En effet, je sens... cela sent très bon, en vérité... Je ne connais pas...

— Vous ne savez donc pas où vous êtes et quel bâtiment est devant vous ?

— C'est... c'est le corps-de-garde des Suisses.

— Et c'est une pipe qui se promène, dont le parfum vous arrive. Il faut que ce soir quelque nouveau venu, ignorant l'aversion du roi pour ces senteurs et pour les autres. Qu'il y prenne garde ! il sera sévèrement puni.

— Monsieur, n'avez-vous pas fumé à l'armée ?

— Quelquefois, madame.

— Ce doit être fort amusant.

— Mais... cela dépend des goûts.

— Je voudrais essayer.

— Et moi aussi !

— Et moi aussi ! répêtàmes-nous toutes.

— Rien de plus facile, et vous pouvez vous donner ce plaisir. Seulement, fermez les fenêtres, car si le roi s'en apercevait !

— Nous n'avons ni tabac, ni pipes.

— Croyez-vous les Suisses capables de vous refuser les leurs ? Envoyez-les chercher. Ils vous donneront même des conseils et vous enseigneront à vous en servir : ils sont passés maîtres.

— Et vous, monsieur ?

— Moi, je ne me mêle point de cela, et vous trouverez bon que je me retire. Si le roi découvrirait votre escapade, il ne manquerait pas de me l'attribuer, et vous savez si j'en suis innocent.

L'avis fut suivi de point en point. On dépêcha plusieurs courtisans aux Suisses, pour

leur apprendre le désir des princesses, et, malgré leur étonnement bien naturel, ils se hâtèrent d'apporter les engins nécessaires : c'était une véritable infection.

Après, la leçon commença, elle fut du dernier bouffon. J'avoue l'avoir prise comme les autres, M. le duc de Chartres me la donna. Nous étions dans un cabinet, où l'on nous laissait seuls, pour s'empressez auprès des princesses à assister à leurs débuts dans un art qu'elles ne devaient probablement pas continuer. Tout le monde fuma, jusqu'aux abbés qui se trouvaient là; c'étaient des abbés peu réguliers, j'en conviens, et M. de La Trappe n'en eût pas fait autant.

Il y eut bientôt autour de nous un nuage, on ne se voyait plus, on ne s'entendait plus. Madame la duchesse riait aux larmes madame sa sœur gardait le sérieux qu'elle mettait en tout. Pour moi, je trouvais l'odeur incommode et la plaisanterie fort mauvaise. Je me sentis presque défaillir, j'étais pâle, je ne me soutenais guère.

— De l'air ! il vous faut de l'air, madame, on a tout fermé ici ; selon l'observation que

j'ai faite, les Suisses eux-mêmes n'y tiendraient pas. Descendons par le petit degré, et dans un quart d'heure il n'y paraîtra plus.

Je sentais le danger de la proposition, ce danger surtout de faire parler le monde, et d'éveiller son attention. Le prince me devina, il alla au-devant de mes frayeurs.

— Le petit degré conduit au labyrinthe et de là au théâtre. Or, vous le savez, les jours où on ne joue pas, rien n'est plus désert que cette partie du parc. Les laquais même ne la fréquentent pas.

Je me sentais tout à fait malade, je suffoquais, j'allais tomber, il m'entraîna. La porte ouvrait justement dans ce cabinet, il n'y avait là personne, on ne songeait point à nous, on ne nous vit pas disparaître.

Le prince me soutenait et sa main tremblait en touchant la mienne. Nous fûmes bientôt à l'air, tout était sombre de ce côté, le bruit se portait à la grande entrée, nous trouvâmes une allée assez large, et tout de suite nous entrâmes dans le labyrinthe. Je souffrais alors d'un autre mal, j'étais seule

avec lui, je l'écoutais, j'étais heureuse et tremblante comme lui.

Il me parla de son amour, mais il me parla aussi de son respect. Il était jeune, et, bien que poussé au mal par ses affreux compagnons, il conservait dans son cœur l'image du bien. Il n'osait pas penser à me perdre, à me détourner des devoirs pénibles qui m'accablaient, il voulait être aimé seulement, il voulait être mon ami, mon consolateur ; il avait pour moi une de ces passions qui brisent tous les obstacles lorsqu'elles sont encouragées, et qui s'arrêtent devant la volonté d'un enfant.

Nous nous promenâmes ainsi plus d'une heure : ce fut une imprudence folle. J'étais hors d'état de le lui rappeler, hors d'état de me défendre contre ce sentiment, qui me semblait au contraire si beau, si enchanteur, si inconnu.

— Madame, me disait-il, laissez-moi vous voir quelque fois ainsi : je n'en demande pas davantage. Si vous y consentez, vous serez ma bonne fée, vous me retirerez de l'abîme

où je me laisse tomber, faute d'une main amie qui me retienne.

— Monsieur, je ne veux... je ne puis...

— Ne me refusez pas ! ne me parlez pas de votre mari, de cet homme à qui tous les bonheurs ont été réservés et qui n'en a pas su jouir. Ne me dites pas que vous devez l'aimer, car vous ne l'aimez pas, il n'est pas possible que vous l'aimiez.

Je ne sais ce qu'il me dit encore, je ne sais ce que je dis moi-même, mais comme nous approchions du château, nous fûmes ramenés à penser aux autres. Les Suisses appelés près des princesses, sortaient en tumulte par le même degré que nous. Ils baragouinaient dans leur langage et nous semblèrent fort effrayés.

— Ah ! m'écriai-je, réveillée de mon songe, il me faut aller près de M. de Lauzun. S'il apprend quelque chose de tout ceci, il ne croira pas à mon innocence.

Le prince ne me retint pas ; il comprenait le danger, et il m'aimait trop pour m'y exposer. Il me suivit des yeux et me vit passer le long des charmilles. Afin de ne pas être aper-

cue, je me glissai dans le pavillon que nous habitions avec ma sœur et mon beau-frère ; tous les deux étaient en quelque cercle, et j'eus le bonheur de gagner ma chambre sans que personne me rencontrât. J'eus le bonheur encore que M. de Lauzun dormit jusqu'à ce moment et m'envoya chercher un quart d'heure après. Je lui dis avec assez de sûreté dans la voix que j'étais rentrée depuis fort longtemps, les princesses s'étant mises à fumer, ce qui me déplaisait mortellement. Il me loua de ma retenue, et tout se passa au mieux.

Il n'en fut pas de même au château : monseigneur, en remontant de son jeu, entra chez ses sœurs et fut suffoqué.

— Mon Dieu ! s'écria-t-il, qu'est-ce que cela ? Avez-vous perdu la tête ? Si le roi se doutait de chose semblable, quelle ne serait pas sa furie ! Hâtez-vous de renvoyer les Suisses et les pipes, il est déjà peut-être trop tard.

Le bon prince en tremblait, rien qu'en y pensant. Il était trop tard, en effet. Madame la princesse de Conti avait ses amis au camp

de ses rivales, elle fut prévenue sur-le-champ, et elle ne le garda pas beaucoup. Le roi tenait un petit lansquenet, en rentrant de chez madame de Maintenon, avec quelques dames familières et des habitués du grand jeu, tels que Dangeau et Langlée. La princesse y courut et se mit à raconter tout bas son anecdote. Elle avait eu soin de laisser la porte ouverte assez longtemps en parlant à une dame, ce qui empêcha les laquais de la fermer. L'odeur entra. Le roi se retourna brusquement.

— Qu'est-ce cela ? demanda-t-il. On a permis aux Suisses de fumer, ils prennent le château pour leur corps-de-garde ; qu'on les chasse !

Un chuchottement fit le tour de la salle, et personne ne bougea.

— Comment donc ! on ne m'obéit point ? Monsieur de Duras, qu'est-ce à dire ?

— Sire, reprit mon oncle, fort embarrassé, ce ne sont pas les Suisses.

— Et qui donc, s'il vous plaît, se permet d'infecter le château de pareille façon ?

Nul ne dit mot. Madame la princesse de Conti affecta de rire.

— Vous, madame, qui riez, vous le savez apparemment ?

— Oui, sire ; mais je ne puis..... je ne sais...

— Parlez, madame, je le veux.

— Vous l'ordonnez, sire, il faut bien... C'est madame la duchesse de Chartres et madame la comtesse...

— Qui fument ?

— Oui, sire.

— Et où, et avec qui ?

— Chez elles, avec les Suisses.

— Avec les Suisses !

Le sourcil olympien se fronça.

— Monsieur de Duras, voyez ce qui se passe. Qu'on jette les Suisses à la porte ; et quant aux princesses, cela me regarde.

Un silence général succéda à la sortie de mon oncle, qui avait le bâton en ce moment-là, et qui s'en alla remplir sa commission, déjà faite heureusement par monseigneur.

Lorsqu'on le vit paraître, on comprit bien qui l'envoyait.

— Le roi sait donc... dit madame la duchesse.

— Oui, madame.

— Et qui nous a trahies ?

— L'odeur, madame.

Le mot était bien d'un courtisan, il ne compromettait personne.

— Il est bien en colère ?

— Oui, madame.

— Et la princesse de Conti est là ?

— Elle y était du moins tout à l'heure.

— Elle triomphe, sans doute ; c'est peut-être elle qui a tout dit.

M. de Duras s'inclina pour sortir. Il donna pour dernier conseil d'ouvrir les fenêtres.

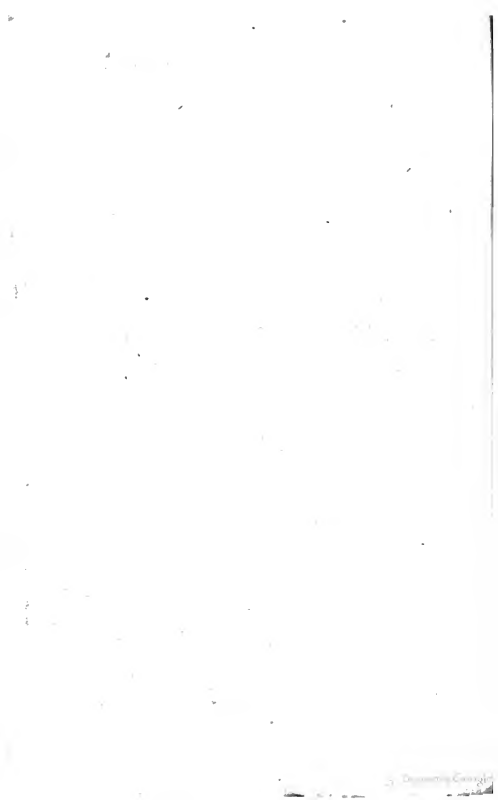
Le lendemain, après l'ordre, il rentra chez lui, et les princesses l'y suivirent en tremblant.

— Mesdames, dit-il, vous abusez de mes bontés pour vous. Il s'est passé hier une chose que je ne sais comment qualifier, et que les dernières bourgeoises ne se seraient pas permise dans la maison de leur père. Vous m'avez manqué de respect, que cela ne

vous arrive plus ; autrement vous pourriez vous en souvenir.

Personne ne répondit. L'œil de madame de Conti étincelait de joie, elle eut bientôt son tour.

— Vos perpétuelles dissensions, le scandale que vous donnez à ma cour par vos querelles indécentes, vos rivalités ridicules et votre conduite indigne de femmes de bien, tout cela doit cesser, je le veux, et je vous le déclare ici pour la dernière fois. S'il me revient un mot sur votre compte, si vous ne vivez pas en bonne intelligence, si vous ne réformez pas vos désordres, vous avez toutes des châteaux, je vous y enverrai et je vous y tiendrai assez longtemps pour que vous ayez le loisir de faire pénitence. Ne l'oubliez pas.



XI

Ce lendemain-là fut aussi pour moi un jour important, mais d'une autre sorte. A ma toilette, Roussel tournait autour de moi comme une personne affairée d'un secret qu'elle voudrait dire et qu'elle n'ose avouer. Je n'y fis guère attention, je pensais. La veille, j'avais béni Dieu de ne pas la trouver dans ma

chambre, ou aux alentours du pavillon. Si M. de Lauzun l'avait su, il ne lui eût pas pardonné.

Elle sortit, sous un prétexte quelconque, après avoir renvoyé mes autres femmes, sans que j'y prisse garde ; et comme je chiffonnais avec distraction, j'aperçus une lettre posée sous ma boîte à rouge ; elle portait mon nom et elle était cachetée. Je n'en connaissais pas l'écriture. Je l'ouvris, fort curieuse de savoir ce qu'elle contenait, et mon cœur battit bien fort à la signature. Hélas ! je n'aurais pas dû aller plus loin, mais le moyen de m'en empêcher ! Je dévorai ce poison si doux, je recueillis chacun des mots dans mon cœur, et il m'eût été impossible de l'oublier, quand même je l'aurais voulu.

Roussel me laissa le temps de me remettre ; lorsqu'elle rentra, la lettre avait disparu. Ses yeux la cherchèrent, ils m'interrogeaient avec un intérêt véritable. Il n'était pas donné à une femme de seize ans de conserver sa défiance contre une personne si dévouée ; je lui laissai voir qu'elle pouvait tout dire.

. — Ah ! madame, s'écria-t-elle en se jetant

à mes pieds, ne craignez rien de moi, je suis tout à votre service.

Je la relevai fortement, sans lui rien dire encore ; j'étais honteuse devant elle, je me reprochai ma faiblesse ; il me semblait qu'elle allait me la reprocher aussi.

— Si vous saviez comme *il* vous aime et comme *il* est heureux !

Voyez la familiarité, et comme la possession d'un secret dangereux égalise les conditions !

Je me troublai, je détournai les yeux.

— Madame, il faudrait un cœur de pierre pour repousser un tel sentiment, pour ne pas dévouer sa vie à une personne telle que vous, si malheureuse et si peu faite pour l'être. Feu madame la duchesse de Guise me connaissait bien ; elle a répondu de moi à M. de Lauzun, et certes je n'aurais jamais manqué à mon devoir dans une situation ordinaire... mais...

La pauvre fille cherchait à s'excuser, elle voulait allier ensemble les promesses qu'elle avait faites et les complaisances qu'elle avait

pour moi. Elle sentit que c'était impossible et se mit à pleurer amèrement.

— Si monseigneur apprend ce que je fais, il me chassera sans miséricorde, je serai dés-honorée ; mais que m'importe ! Je ne me repens pas. Je n'ai pu résister aux prières de ce jeune prince que j'ai vu naître, à votre malheur, madame ; il en résultera ce qu'il pourra, je suis tout à vous. A Paris seulement, défions-nous de la Soret.

Je le comprenais comme elle : sans une extrême prudence, cette dévote nous devinerait, et nous serions bien vite livrées. En attendant, ce voyage de Marly fut de quinze jours, et j'y fus bien heureuse. Je voyais le prince chez le roi, chez les princesses, il ne me disait presque rien, mais chaque soir, chaque matin, j'avais une lettre de lui, la plus passionnée du monde. Je n'y répondais que de vive voix, par Roussel et par mes regards. Je n'écrivais pas, quelque prière que l'on m'en fît, non par défiance, mais par timidité ; ma main n'osait confirmer ce que je laissais comprendre avec tant de bonheur.

Je refusais les entrevues, bien que j'en fusse extrêmement pressée, et il arriva une aventure qui me la fit refuser plus résolument. Cette aventure me fournit le sujet de raconter des choses curieuses et intéressantes, tellement singulières avec le train de la cour devant et depuis, qu'on ne peut s'empêcher de s'en étonner beaucoup.

M. de Cavoie, un des brillants seigneurs de la première Régence et de la jeunesse du roi, était grand maréchal-des-logis de la maison de Sa Majesté, ce qui lui donnait une autorité fort étendue sur les domestiques et le mettait à même de surveiller et de savoir ce qui se passait de plus secret et de plus particulier. Il n'en soufflait mot; les dames lui faisaient la cour par des chatteries, et beaucoup d'entr'elles, prétendait-on, ne pouvaient le regarder sans rougir.

Il avait connu et bien connu M. de Lauzun dans leur jeunesse. Souvent rivaux, ennemis au fond, amis en apparence, ils'en savaient long l'un sur l'autre. Si Cavoie fût venu à la cour avec la naissance et la parenté de Lauzun, il l'eût effacé sans nul

doute; il était beau, élégant, spirituel, il était bon, il avait la finesse du courtisan le plus délié, il était brave jusqu'à l'exagération, sans avoir aucun des mauvais penchans dont la vie de Lauzun fut entravée, et certes il y avait là de grandes chances de plus.

Cavoie fut obligé de tout créer. Le hasard le servit, il arriva à la fortune par des voies qui ne sont point ordinaires, et cela vaut la peine d'être raconté.

C'était un très petit gentilhomme du nom d'Oger, encore lui disputait-on son origine; il arriva sous les auspices de sa mère, femme d'intrigue et d'esprit, connue de la reine-mère, à laquelle elle avait rendu des services du temps de ses disgrâces. Elle n'en voulait d'autre récompense que d'admettre son fils à la cour. On ne le lui refusa point, la carrière lui fut ouverte, il n'avait qu'à la parcourir.

On était alors au temps des édits contre les duels; Cavoie, que presque toutes les dames s'arrachaient, eut presque autant de coups d'épée à donner que de rendez-vous à

cueillir. Il s'y comporta si bien que, d'un commun accord, on le surnomma le brave Cavoie.

C'était une furie de toutes les dames pour lui, elles se le disputaient, elles couraient après lui d'une façon qui les affichait, et cela malgré lui, car il ne fut jamais avantageux. Il se laissait aimer, il se rendait de tout son cœur, ne se piquant pas d'être fidèle, sous prétexte qu'il n'en avait pas le loisir, et l'on n'avait jamais ouï dire qu'il eut laissé mourir personne de ses rigueurs, jusqu'au moment où son étoile lui envoya la fortune sous des traits qui ne le charmèrent point.

Parmi les filles de la reine Marie-Thérèse, se trouvait mademoiselle de Coëtlogon, fille de qualité de Bretagne. Elle était parfaitement laide, sèche, désagréable, quoique sage et la meilleure créature qu'on pût voir. De plus, elle n'avait pas un liard de dot.

Cavoie lui plût, sans y tâcher, elle en devint folle et ne le cacha pas. Ce fut la nouvelle du jour, les uns en rirent, d'autres en eurent pitié, mais elle était aimée et personne ne la blâma, ce qui ne s'est jamais vu. Ca-

voie, en brave gentilhomme, n'accepta pas les plaisanteries, mais en même temps il déclara que mademoiselle de Coëtlogon lui faisait beaucoup d'honneur, qu'il ne pouvait en aucune façon répondre à sa flamme, et qu'il n'en voulait pas entendre parler.

Coëtlogon était trop laide pour ne pas être tenace, elle persista. On s'intéressa à elle, car elle desséchait, et la pauvre malheureuse s'en allait mourant. Le roi et la reine en eurent pitié, ils firent dire à Cavoie de ne pas la rudoyer, ce dont il ne se privait guère, voyant qu'elle ne démordait pas de son amour.

Il fut donc forcé de la bien accueillir, elle en prit un encouragement et ne l'adora que de plus belle. Il en était si importuné, qu'il la fuyait jusqu'à se faire malade pour ne pas la voir.

Le moment vint de partir pour l'armée, il y alla, préférant le canon de l'ennemi à ces regards éveillés qui ne le quittaient point. Il n'était encore que dans les bas grades, mais il y fit fort bien et se distingua. Pendant son absence Coëtlogon pleura tout haut, elle

quitta toutes parures, disant fort résolument qu'elle ne les reprendrait qu'à son retour, ce qu'elle fit. Il ne lui en sut pas plus de gré pour cela.

Une belle dame trouva curieux de faire redoubler ses rigueurs, elle tourna ses faveurs de ce côté, et Cavoie pour cette fois, ne fut pas cruel. Il y avait des rivaux, il fut attaqué, on se battit, il en tua un, on le jeta à la Bastille.

Coëtlogon le prit de telle sorte, et son sentiment était si bien établi qu'on alla lui faire compliment. Ce fut bien pis que pour l'armée, elle cria à briser les échos, elle se vêtit de deuil et se rendit laide à faire trembler.

— Hélas ! disait madame de Montespan, avec son ton le plus naïf, combien il est heureux que M. de Cavoie ne voie point Coëtlogon en cet état, lui faire les doux yeux, il y aurait de quoi effrayer le brave des braves.

Coëtlogon ne s'en inquiétait pas. Elle s'en alla se mettre aux genoux du roi et lui demander la grâce de Cavoie. Il la releva, mais il ne lui accorda point sa demande, ce dont elle se mit d'une furie épouvantable, et des

supplications elle passa aux injures. Elle ne se gêna pas pour le traiter de Turc à More, lui disant que si elle était un homme, elle briserait son épée, et lui en jetterait les morceaux au visage.

Le roi en rit de tout son cœur, de quoi Coëtlogon, plus enragée encore, lui montra tout bonnement ses ongles, et lui dit qu'elle lui arracherait les yeux, s'il laissait à la Bastille un serviteur dévoué, parce qu'il avait rempli le devoir d'un gentilhomme, en vengeance par son épée l'insulte qu'il avait reçue.

Le roi la vit si enragée, qu'il lui quitta la place, en riant toujours.

Il mangeait en public avec la reine, madame de Richelieu et les filles seryaient à table, par conséquent Coëtlogon avec elles. A dater de ce jour elle refusa de servir le roi, même lorsqu'il lui demandait quelque chose, à quoi il se divertissait.

— Non, disait-elle, vous ne l'aurez point, vous qui n'accordez rien aux autres.

Et s'il insistait encore, ce qui lui arrivait par plaisanterie, elle lui tournait le dos sans

autre forme de procès. Ce fut le divertissement de la galerie.

Elle en tomba sérieusement malade: le désespoir et la jaunisse la prirent, elle était dans un état à faire pitié. Le roi et la reine s'y intéressaient véritablement, ils prièrent la duchesse de Richelieu de la conduire à la Bastille voir M. de Cavoie, qui la reçut fort honnêtement. Elle y retourna deux ou trois fois.

Enfin le roi s'apaisa et les portes s'ouvrirent. Coëtlogon faillit mourir de joie : elle sortit de ses coffres tout ce qu'elle avait de bijoux et de pompons, et se rendit plus laide encore. Le roi, la voyant si parée, la félicita.

Elle ne lui répondit guère.

— Vous m'en voulez encore, mademoiselle ? lui demanda-t-il.

— Oui, sire.

— Vous devez cependant être contente, j'ai fait ce que vous vouliez.

— Après me l'avoir fait attendre six mois, après que j'ai failli mourir de chagrin. Ce n'est point ainsi qu'un bon roi traite sa noblesse.

— Vous ne me pardonnerez pas ?

— Il me faudra longtemps, du moins.

— Je gage que non.

— Je gage que si !

— Donnez-moi seulement huit jours et vous verrez.

Coëtlogon lui accorda avec beaucoup de peine ; elle bouda néanmoins et ne servit qu'en rechignant, c'était une paix armée. Le roi envoya quérir Cavoie et le tâta. Cavoie, très respectueusement, mais très fermement, répondit qu'il était aux ordres de Sa Majesté, qu'il se ferait tuer pour elle mille fois, mais qu'il lui était impossible d'épouser, à son âge, une femme qui lui déplaisait à la mort.

Le soir, le roi dit aux dames :

— Je crains de perdre ma gageure avec Coëtlogon, gare à mes yeux !

La Providence voulait du bien à la pauvre amoureuse, elle fit mourir tout à point M. de Froulay, pour faire vaquer la charge de grand maréchal-de-logis. Le roi avait réellement pitié de cette fille, et il se résolut à une dernière tentative. Cavoie, se doutant qu'on le

tourmenterait encore, arriva avec un parti pris.

— Monsieur de Cavoie, vous ne me refuserez point, cette fois, je le veux. Votre fortune dépend de ce mariage; si vous l'acceptez, je vous promets d'en prendre soin. Si vous le refusez, vous ne serez de rien, tant que je vivrai. Mademoiselle de Coëtlogon est sans biens, cela est vrai, mais elle vous apporte de belles alliances qui vous manquent, un sentiment dévoué jusqu'à l'extravagance, une fortune assurée par ma parole, une vertu inattaquable...

— Et inattaquée, sire.

— Aimeriez-vous mieux qu'elle l'eût été, pour en faire la mère de vos enfants, monsieur ? Elle vous apporte encore la charge de grand maréchal-des-logis, dont je lui fais présent. C'est à vous de voir si vous le voulez, et de vous décider sur-le-champ.

Cavoie ne se montra point facile, il *renifla*, comme dit mon beau-frère, qui a souvent des expressions frappantes. Il fallut en passer par là. Le mariage se fit; madame de Cavoie adora son mari jusqu'à la fin de ses

jours ; elle fut le modèle des femmes, et lui se laissa adorer, non sans lui faire de temps en temps quelque fugue, qu'elle lui pardonnait toujours. Elle l'embrassait devant tout le monde, comme s'ils eussent été seuls, et ne s'en est jamais gênée. Il la laissait faire, mais elle ne lui plaisait pas.

Jamais cette vertu inattaquable et inattaquée ne le fut davantage. Son mari tint une espèce de tribunal de point d'honneur ; il fut estimé et honoré jusqu'à la fin de sa vie. Lorsqu'elle le perdit, madame de Cavoie suivit l'exemple de madame de Nogent et ne quitta jamais le deuil de veuve ; son cœur était encore plus triste que ses habits.

X

M. de Cavoie, à Marly surtout, avait la haute main sur l'intérieur du service, je l'ai déjà dit, je crois. Il était pour moi aux petites attentions ; il nous avait choisi le pavillon, que nous habitions avec ma sœur ; il veillait à ce que j'eusse toujours un apparte-

ment commode, même à Fontainebleau, où la cour était si mal logée.

Depuis quelques jours il me regardait davantage, il me parlait, il me suivait dans les promenades, il examinait M. de Lauzun, il semblait nous surveiller tous les deux.

Les lettres de M. le duc de Chartres continuaient : elles étaient de plus en plus pressantes, il voulait me voir, il m'en fournissait les moyens. Rien de plus facile, à l'entendre, Roussel étant dans la confidence. M. de Lauzun ne soupçonnait rien ; il n'entrait chez moi qu'à ses heures à peu près fixes, et depuis sa maladie il n'y entrait plus du tout. Quant à lui, il se déguiserait, il se rendrait méconnaissable, et nous passerions quelques heures ensemble sans le moindre danger.

Tout cela pouvait être vrai, mais j'avais peur, je tins bon. Roussel s'en mêla ; elle me peignit le désespoir du prince, et jura qu'elle ne me quitterait point, qu'elle répondait de tout ; je refusais toujours.

Une nuit, vers deux heures du matin, on était rentré plus tôt que de coutume, j'entendis un peu de bruit dans un quinconce, des

voix qui s'élevaient, des pas pressés ; c'était assez loin de chez nous ; je crois qu'il s'agissait d'un homme ivre ou de quelque ravisseur de poires, pris en flagrant délit, je ne m'en troublai point, et je repris mon sommeil où je l'avais laissé. Pendant ma toilette du matin, Roussel fit tout de travers, au lieu d'aider mes femmes, elle les empêchait, et je lui demandai plusieurs fois à quoi elle pensait ainsi.

— A rien, madame.

Je n'avais aucuns soupçons, je n'y songeai plus, et je m'en allai chez M. de Lauzun, où je trouvai M. de Saint-Simon et les médecins. Mon arrivée interrompit une conversation qui se reprit sur-le-champ, elle intéressait tout le monde.

— Quoi ! vraiment, on a arrêté un voleur ?

— Un voleur ou un amoureux, on ne sait, monsieur ; mais on a assurément arrêté quelqu'un, et dans de singulières circonstances encore.

— Ah ! voyons, qu'est-ce ? demanda le duc qui me regardait ; bien que je fusse innocente, je me sentis rougir.

— M. de Cavoie, depuis quelques jours, ou du moins quelques nuits, avait des soupçons apparemment, car il avait requis des patrouilles plus nombreuses et plus fréquentes. On devait veiller incessamment autour du château et des pavillons, n'arrêter personne, qu'à l'extrémité, mais laisser bien connaître les précautions prises.

— Voilà qui sent l'amour d'une lieue, interrompit M. de Saint Simon.

— Cette nuit, vers deux heures, un homme fort mal mis, une manière de laquais, a paru au bout de l'allée du labyrinthe; il essayait de se glisser dans l'ombre. L'officier a mené beaucoup de bruit pour le faire fuir, suivant les ordres qu'il avait reçus; l'autre, au lieu de s'échapper par les derrières, a continué sa route du côté du bassin; il est tombé juste au milieu des soldats qui se promenaient sans torches, et il faisait nuit en diable, une véritable nuit d'amoureux ou de voleur, n'est-ce pas, monsieur?

— Je préférerais le clair de lune. Je trouvais lâche de me cacher, répondit Lauzun, mes amours devaient s'accepter de bonne grâce,

en courant les chances de découverte, sans cela, je m'en allais ailleurs.

— Celui-ci pensait comme vous, monsieur, cependant il se cachait le visage, et pria qu'on le conduisit au grand-maréchal, ce qui fut exécuté fort honnêtement.

— Après ?

— On n'en sait pas davantage. M. de Cavoie n'a rien dit, même au roi, qu'il a désarmé par ces mots, assure-t-on, car on n'affirme rien :

« — Sire, c'est le secret d'une dame. »

Il est sûr qu'on n'a plus revu le prisonnier. Est-il sorti par quelque petit degré de chez M. de Cavoie ? L'a-t-on mis en prison, ou jeté à la porte ? C'est un mystère qu'on ne saura point sans doute.

J'écoutais en tremblant malgré moi. Le trouble de Roussel, les façons de M. de Cavoie, ce déguisement me semblaient autant de lumières pour éclaircir mes doutes. C'était M. le duc de Chartres, et il venait chez moi, j'en étais sûre. Mon secret ne m'appartenait plus peut-être, j'allais être compromise, per-

due ; avec un mari tel que le mien tout était à redouter.

Il fallait me contenir néanmoins , ne pas éveiller des soupçons endormis, j'en eus la force, et je ne conçois pas où je la trouvais. J'étais si jeune !

On discuta encore longtemps sur ce sujet, M. de Lauzun me dit :

— Apparemment, madame, on en parlera dans la journée, et vous ne manquerez pas de me répéter ce que vous en apprendrez, je l'espère, cela m'intéresse fort. Les vieux soldats aiment à savoir les prouesses de ceux qui les remplacent. Décidément, cet homme n'était point un voleur. Si je voyais Cavoie il serait peut-être plus bavard avec moi.

— Je ne le crois pas, monsieur, M. de Cavoie passe pour fort secret.

M. de Saint-Simon rabattait la bonne opinion que le duc avait de lui-même chaque fois qu'il en trouvait l'occasion ; on le sait, ils ne s'aimaient pas.

L'heure du dîner approchait, mon supplice allait finir. J'allai à ma toilette ; mes yeux interrogeaient Roussel, qui baissait les siens ;

elle ne me dit pas un mot de ce que je brûlais d'apprendre.

La première personne que je vis dans le salon de Flore, ce fut M. de Cavoie ; il se promenait comme un homme qui attend quelqu'un. Il me salua avec une gravité bienveillante, sans me parler. Je passai.

Un peu plus haut, madame de Saint-Simon causait avec madame de Chevreuse ; je m'approchai, j'entendis ma sœur dire :

— Il paraît que c'était M. le prince de la Roche-sur-Yon qui cherchait à entrer chez madame la duchesse.

— On nomme ainsi M. le duc de Chartres.

— Et où allait-il, bon Dieu !

— Il n'y a point ici de demoiselles de la rue, et l'on sait du reste que c'est là son gibier.

Ce propos de dévote me révolta ; je faillis y répondre, j'eus la force de me contenir.

Madame de Saint-Simon prit ce soin, par respect pour les amitiés de son mari ; je lui en sus un gré infini.

Le roi et les princesses furent à l'ordinaire,

tous les princes parurent sans aucun embarras ; cependant M. de Chartres ne m'approcha pas de la journée. Je n'interrogeai pas Rousset, je restai donc dans la même ignorance que les autres, jusqu'à ce qu'un véritable ami se chargeât de m'instruire pour mon bien.

La veille du départ de Marly, où le voyage avait été plus long que de coutume, je regardais par une fenêtre, fort distraite et fort occupée d'autre chose que de ce que je voyais. M. de Cavoie me demanda si je causerais volontiers un instant avec un vieux bonhomme, le plus dévoué de mes serviteurs, et tout de suite il continua :

— J'ai été jeune, madame ; je comprends et j'excuse la jeunesse, et je ne suis pas de ceux qui ne pardonnent point ce qu'ils ne peuvent plus faire. Excusez si je me suis mêlé de ce qui ne me regarde point ; mais je connais M. de Lauzun, je sais de quoi il est capable, je sais où vous aurait conduite une folie que vous ne partagiez pas, j'en suis sûr, et j'ai voulu vous sauver ; je crois avoir réussi.

— Quoi ! monsieur...

— Oui, madame, oui ; vous m'intéressez par votre vertu, votre beauté, votre jeunesse. Vous m'intéressez surtout par le malheur que vous avez eu de subir un pareil mariage. Je sais beaucoup de choses parmi celles qui se passent ici ; j'ai des espions partout et des rapports fidèles. J'ai compris ce qui devait arriver, j'en ai prévu les suites terribles pour tout le monde, j'ai pris mes mesures pour déranger celles du téméraire et pour ne compromettre personne néanmoins. Pardonnez-moi, madame, encore une fois, et en toute occasion comptez sur mes très humbles services. Je n'ai pas besoin de vous assurer que personne au monde ne se doutera de tout ceci. Je me serais fait un ennemi de tout autre héros que celui dont j'ai dérangé les plans ; mais il est aussi généreux que brave, il ne me garde pas rancune, il s'est rendu à mes raisons, et il sera prudent à l'avenir, je l'espère.

M. de Cavoie me fit une grande révérence et me quitta, fort ébahie de ce que je venais d'entendre.

C'est ainsi que cet honnête homme me

sauva d'une perte certaine, et cela, sans que personne le lui eût demandé; j'en serai reconnaissante toute ma vie.

Nous revînmes à Paris. M. de Lauzun se rétablit. Nous continuâmes à fréquenter les assemblées, et la correspondance continua également, en dépit de Soret : nous fîmes si bien qu'elle ne s'en aperçut pas. Je ne rencontrais point M. le duc de Chartres ; il menait sa vie ordinaire, et m'écrivait que, dans sa rage, il ferait du pis qu'il pourrait. J'en pleurais toute seule, sans pouvoir me décider à le laisser venir.

— Madame, il se perd ! me disait notre confidente.

— Hélas ! Roussel, si je le croyais, nous nous perdriions tous les deux.

Madame de Lesdiguières, dont les conseils et les exemples m'avaient ouvert cette voie, était alors fort malade, je la voyais peu et presque jamais seule, ses avis m'auraient mené loin.

M. de Lauzun devenait de plus en plus insupportable. Ses caprices augmentaient et changeaient de but ; sa malice lui faisait trou-

ver du plaisir à me tourmenter ; je restais éloignée des miens ; ma pauvre mère s'en mourait, et moi j'étais désespérée. On crut que je tomberais malade ; M. de Lauzun ne céda pas, et ma mère dut se contenter d'envoyer prendre de mes nouvelles à la porte. Elle m'écrivait en secret, comme un amoureux ; la bonne Roussel se chargeait encore de ces lettres-là.

Je me rétablis assez bien pour pouvoir retourner à la cour une ou deux fois, après quoi je retombai de nouveau. Le chagrin de ne pas voir ma mère, mon amour combattu me minaient. M. de Lauzun s'en allait sans moi à Saint-Germain, à Versailles, à Marly, confiant dans ses duègnes et dans ma mauvaise santé, qui m'interdisait de sortir, ni de recevoir personne.

C'était le moment du mariage de M. le duc de Bourgogne, on ne s'occupait que de cela et de choisir la maison de la princesse ; la cour offrait alors un singulier spectacle : les intrigues se croisaient en tous sens, c'était à qui obtiendrait la faveur de perdre sa liberté, et de se faire domestique dans la mai-

son royale. Les courtisans sont de singuliers animaux.

Roussel et moi nous tâchions par mille adresses d'écarter la Soret, et ce n'était pas facile. Sa susceptibilité dévote s'alarmait de tout, elle traitait sa compagne de mondaine et la blâmait d'aller sans cesse au Palais-Royal, dans ce lieu de perdition, où se trouvait cet antéchrist, le fléau de sa famille, qui attirerait les malédictions de Dieu sur la France. Cependant Soret n'était pas méchante, elle l'a prouvé depuis, mais elle avait l'esprit étroit, elle était minutieuse dans ses pratiques. Vieille fille en toute la force du mot, elle n'avait jamais aimé personne, si ce n'est ses maîtres et son confesseur. Elle amena sans le vouloir une des grandes douleurs de ma vie, et je lui ai dû bien des larmes, versées dans le silence et l'abandon, sous le coup d'une accusation injuste. Je lui ai pardonné, elle l'a expié elle-même par ses regrets et son dévouement, mais je ne puis y penser sans que mon cœur se soulève, et cependant le moment est venu de le raconter.

XI

Je vivais donc dans une espèce de réclusion. M. de Lauzun ne me pressait point d'en sortir. Quelquefois, en revenant de Saint-Germain, ou de Versailles, il me disait :

— Le roi vous a demandée.

Ou bien :

— Le roi et la reine d'Angleterre s'étonnent de ce que vous ne venez pas.

— Monsieur, répondais-je, quand vous me permettrez de voir ma mère, je verrai qui vous voudrez me faire voir; d'ici là il ne peut être question pour moi que de retraite.

— Eh bien, restez-y donc! On sait que vous êtes incommodée après tout.

Au fond il n'était pas fâché et il croyait que cela ne lui nuirait point, et qu'on accuserait ma santé, non sa rigueur. Il comptait pour cela sans la tendresse de la maréchale et sans la volonté de mon père, il est vrai qu'il connaissait le roi.

M. le duc de Lorge, ayant un jour le bâton, se trouvait près du roi, inoccupé en ce moment. Par distraction, par curiosité peut-être, Sa Majesté, lui demanda obligeamment de mes nouvelles.

— M. de Lauzun nous a séparés de ma fille, sire, nous n'en savons rien de plus que tout le monde.

— Cela est donc bien vrai?

— Oui, sire, et cela parce que j'ai refusé de le faire entrer dans rien à l'armée, ainsi que me l'a commandé Votre Majesté.

Mon père croyait avoir trouvé l'occasion

d'intéresser le roi à mon sort : pour un vieux courtisan, il faisait fausse route. Le roi reprit sur-le-champ :

— M. le maréchal, lorsque vous m'avez donné part de vos intentions au sujet de Lauzun et de mademoiselle de Quintin, je vous ai répondu que vos affaires privées ne me regardaient pas, et que je m'étais fait la loi de ne me mêler de celles de personne : j'ai ajouté que ce qui m'importait c'était les miennes, et que M. de Lauzun n'y entretrait jamais de rien. Je le connais trop pour ne pas avoir prévu ce qui arrive. Vous m'avez obéi, vous avez bien fait ; pour le reste, je vous répéterai ce que je vous ai dit alors : Cela ne me regarde pas.

Mon père comprit que sa tendresse pour moi l'avait entraîné à une école, il se tut et désespéra d'obtenir justice, il se repentait bien alors de m'avoir sacrifiée à l'ambition et aux grands biens de M. de Lauzun.

Ma mère m'apprit cette tentative infructueuse dans une de ses lettres, je compris que je n'avais plus d'espérance, je me désolai, et ma maladie en prit une nouvelle force.

Roussel me prêchait la consolation dans ce qu'elle appelait *l'amitié* de M. le duc de Chartres, cette amitié si dangereuse et qu'il exprimait en ses lettres d'une façon qui ne ressemblait guère à de l'amitié. Je la repoussais faiblement. Il demandait avec instance à me voir; comme je ne sortais pas, il fallait qu'il vînt chez moi. Une visite en présence de mon mari, avec les exigences et les étiquettes de cour, ne pouvait le satisfaire, il me suppliait de le recevoir dans mes cabinets, sous un déguisement, rien n'était plus facile, avec l'aide de Roussel. Sa chambre touchait à mon appartement. Il y venait souvent des gens chez elle, de ses parents et de ses amis, entre autres un des laquais de Monsieur, portant sa livrée, et qu'elle avait fait placer par ses intelligences dans la maison.

Il prendrait cette livrée le soir, personne ne le remarquerait dans l'hôtel, où elle était familière; ce moyen était infaillible et si je le refusais, c'était par pure cruauté. Je refusais cependant, non que je n'eusse grande envie d'accepter, mais je me sentais perdue si je m'exposais ainsi.

Pour l'intelligence de ce qui va suivre, il faut savoir que M. de Lauzun, entre autres inventions, pour se rapprocher du roi et rentrer dans sa faveur, avait pris celle de vouloir être nommé ambassadeur et traiter de la paix. Il fit à ce sujet un voyage à Aix-la-Chapelle, afin de se créer des connaissances et des intrigues, et de se rendre indispensable, ce qui n'y fit rien, par parenthèse.

Pendant son absence, il m'était défendu de sortir, toujours sous prétexte de ma santé, car il y faisait des façons, même avec moi, et n'avouait point sa tyrannie, en ce temps-là ; il ne la cacha plus. Roussel profita de ma solitude, des facilités qu'elle me donnait, pour m'engager à recevoir le prince ; elle m'assura qu'il ferait quelque extravagance, si je persistais à le refuser, et m'amena enfin au point de n'avoir rien à lui opposer que Soret et sa surveillance, car elle entraînait chez moi à toute heure et pouvait nous surprendre, ce qui nous mettrait au comble de l'horreur.

A cela, elle n'avait rien à riposter. Le diable, qui voulait me tourmenter et me jeter dans les difficultés de toutes sortes, se servit

d'une bonne pensée de mon autre suivante, de sa dévotion même pour écarter l'obstacle et me livrer sans défense à la tentation. Depuis quelques jours Soret prenait des airs confits et sucrés, que nous n'expliquions point; elle levait les yeux au ciel, nous récitait des prières, se mettait à genoux dans tous les coins; je me demandais d'où venait ce luxe de contrition, elle n'était plus d'âge, ni de figure à pécher. Roussel, lorsqu'elle l'interrogeait, n'en recevait que des réponses évasives et superbes; elle parlait par demi-mots et par fragments de l'Écriture.

Un matin, elle entra chez moi en singulier accoutrement, avec un voile noir épais, une cape noire, ressemblant au carapouf d'un moine; ses cheveux cachés sous un bandeau, enfin un équipage de dévotion qui nous donna à penser.

— Madame la duchesse, me dit-elle...

Elle s'arrêta là et je la regardai; elle n'avait pas coutume de me parler de cette façon un peu familière, me sembla-t-il; c'était apparemment une nuance, elle désirait me la

faire sentir, puis elle trouva que je la sentais trop, et se reprit :

— Madame, j'ai résolu de solliciter votre agrément pour faire une retraite de huit jours aux filles de Sainte-Marie.

— Mademoiselle Soret, répondis-je, M. le duc vous a laissée près de moi, et trouverait, je crois, fort mauvais que vous fussiez vous mettre en un couvent, pendant qu'il n'y est pas. D'où vous vient ce redoublement de ferveur et qu'avez-vous besoin d'une retraite en ce moment ?

Je faisais une belle défense, on le voit, et je n'avais pas envie de céder au démon, mais lui me tenait.

— Madame, il faut prier Dieu.

— Ne le priez-vous pas suffisamment ?

— Pas assez, madame. Ce que je fais en ce moment est pour le bien de votre maison ; il se passe céans des abominations qui attireront la foudre, si elles ne sont pas expiées, et c'est cette expiation que j'entreprends.

— Des abominations ! et lesquelles ?

Elle me recommença ses plaintes sur les rapports de Roussel avec le Palais-Royal, sur

ce que mes femmes allaient plus à la comédie qu'au sermon, sur ce qu'elle avait vu de la viande le vendredi dans ma cuisine, non pas qu'on l'eût mangée, mais les cuisiniers préparaient un coulis pour le dimanche, et cela était un scandale, que sais-je, moi ! mille folies.

Je ne pus m'empêcher d'en rire ; elle se fâcha plus fort et ajouta que ce n'était pas tout, que je la forcerais à sortir du respect qu'elle me voulait garder, qu'elle savait bien des choses plus blâmables sur moi et qu'elle me les dirait, si je l'y contraignais. J'avais grande envie d'en apprendre davantage. Mon cœur battit de crainte ; cependant je ne m'abaissai pas à la feinte et je la remis à sa place de la bonne façon.

Tout en me faisant des excuses, elle laissait percer des doutes qui m'inquiétaient. Pour la pousser à bout, je lui imposai silence ; elle ne se content plus et me jeta au nez le nom du fils de Chamillart, le ministre, comme celui d'un galant effréné, qu'il fallait chasser de chez moi, sous peine d'être damnée en l'autre monde et déshonorée en celui-

ci. La chose me parut bouffonne, j'avais à peine entendu nommer une fois ou deux cet enfant à M. de Saint-Simon, fort lié avec le père ; je ne l'avais pas assez vu pour le reconnaître et je ne croyais pas être connue de lui. J'éclatai de rire. Soret rumina et me demanda enfin la permission de cette retraite, à laquelle je ne pensais plus.

— Allez ! lui dis-je, et ne me rompez plus la tête, vous me donneriez envie de vous chasser, quand même M. de Lauzun m'en voudrait toute sa vie.

Elle ne se le fit pas répéter deux fois et s'en alla, non sans avoir passé plus de deux heures à chapitrer Roussel sur les prétendues abominations du logis, à quoi celle-ci riposta :

— Que ne restez-vous pour les empêcher, au lieu de vous en aller dans votre capuce courir je ne sais où ? Monseigneur sera content !

Ce que je lui dis, ses propres réflexions, ce mot de sa compagne, l'effrayèrent ; elle modifia ses projets, et ne resta aux Filles de

Sainte-Marie que pendant la journée ; elle rentra à sept heures, non pour souper, elle observait un jeûne austère, mais pour bâiller autour de moi et se coucher ensuite, sans avoir prononcé un mot.

Il en fut ainsi pendant deux semaines ; sa retraite devait être d'un mois. Nous ne savions où elle avait péché le petit Chamillart pour en faire un amoureux, et je m'en creusais la tête. Roussel découvrit qu'il venait presque tous les jours chez le Suisse demander de mes nouvelles, et si M. de Lauzun était de retour. Je ne regardais même pas la liste qu'on me présentait ; ceux qui s'y trouvaient ne m'intéressaient guère. Cependant ce manège me mit en intrigue, et je souhaitai en connaître le motif, sans savoir à qui le demander.

Un soir, j'avais été fort tourmentée par Roussel, au sujet du prince. J'étais dans mon dernier cabinet, seule, selon ma coutume. Je tenais un livre sans lire, et je regardais dans le jardin les oiseaux qui se becquetaient sur les branches. La cloche de l'Assomption son-

nait la prière des religieuses, il n'y avait plus de bruit autour de moi, ma tristesse était profonde. A mon âge, avec ce que j'étais, une pareille vie n'était pas soutenable. J'entendis ouvrir la porte, je n'y pris pas garde; je crus que c'était Roussel qui revenait de l'office, où je l'avais envoyée chercher un fruit. C'était elle, en effet, mais non pas seule. En retournant la tête, je vis devant moi M. le duc de Chartres, en costume de laquais, à sa livrée, pâle et tremblant, interdit, n'osant pas lever les yeux, attendant ma première parole, mon premier regard. Je me levai en pied, par un mouvement involontaire, et je me laissai retomber presque de suite en cachant ma tête dans mes mains et en m'écriant :

— Ah ! monsieur, que faites-vous ici ?

Il était déjà à mes genoux et m'adressait les excuses les plus humbles, les prières les plus ardentes. Il ne pouvait vivre sans moi, il fallait qu'il me vît, il fallait qu'il entendît de ma bouche un mot, un seul mot de souvenir, que sais-je ? Tout ce que la passion, le délire, les sentiments exaltés, peuvent inspi-

rer à un jeune homme de cet âge, de cette qualité, qui n'a jamais trouvé une contradiction, et dont les désirs sont des lois pour tous ceux qui l'approchent.

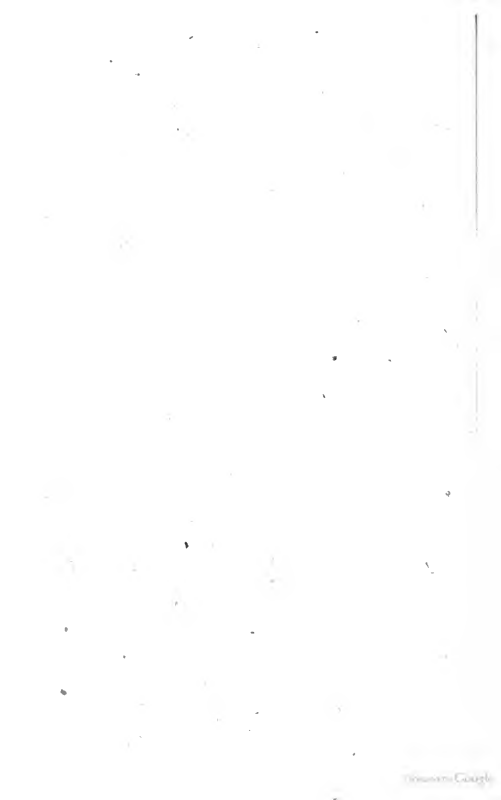
Je laissais mes yeux cachés, j'étais hors d'état de répondre, j'avais honte de le regarder, honte d'être regardée par lui; j'avais grand'peur, mais j'étais bien heureuse, cependant. Je l'écoutais, je l'écoutais encore lorsqu'il ne parlait plus, et, toujours cachée, je dis à Roussel :

— Emmène-le, emmène-le; si on le voyait! Monsieur, partez, je vous en conjure!

— Madame, ne me renvoyez pas. Ce moment si chèrement acheté par une si longue attente, ne me le ravissez point, si vous avez un cœur.

Roussel parlait ainsi pour lui, et mon cœur, qu'il invoquait, parlait plus haut encore. Je ne sais ce que j'allais dire, ce que j'allais promettre, lorsqu'un grand bruit se fit entendre dans la cour, et la porte de l'hôtel s'ouvrit avec fracas. Un carrosse et plusieurs cavaliers entrèrent en menant un ta-

page d'importance. La croisée de mon premier cabinet prenait jour de ce côté. Roussel s'y jeta pour voir qui arrivait ; en même temps , par l'issue qui conduisait chez mes femmes, je vis paraître la terrible Soret.



XII

Je perdis la tête. Je n'avais pas l'habitude des intrigues et des cachotteries. Roussel criait du haut de sa tête :

— Madame, c'est monseigneur !

Pendant que Soret criait bien d'une autre manière, et que le prince était debout devant moi, dans une attitude où je lisais sa volonté

de se défendre, de me défendre surtout, de façon à ne pas donner bon marché de tous les deux. Je connaissais M. de Lauzun, je compris que j'étais perdue; et pourtant j'ignorais l'étendue du danger.

Heureusement Roussel était une fille usagée, à qui la dévotion et une constante bonne conduite n'avaient pas ôté les ruses de son état; son dévouement pour moi lui prêta de l'esprit d'à-propos.

— Allons, dit-elle au prince, Labranche, c'est assez, rentrez chez moi. Madame est la bonté même, elle vous pardonnera; mais je ne voudrais pas pour dix années de ma vie que monseigneur vous trouvât ici.

Et, sans plus de façon, le prenant par la main, elle l'entraîna dans sa chambre, lui fit descendre le petit degré et, en trois sauts, le poussa dans la ruelle, derrière le couvent. Moi, j'étais comme morte, je n'avais plus de force, Soret s'approcha de moi, l'œil hagard, en me disant :

— Monseigneur l'a vu, madame, leurs carrosses se sont rencontrés, et moi je rentrais à ce moment-là, je suis accourue vous pré-

venir, et cette sotte fille était là avec ce valet de Satan. Que pouvaient-ils faire près de vous ?

J'entendais ce qu'elle disait sans me l'expliquer. Qui M. de Lauzun pouvait-il avoir vu ? Je ne le devinais pas. Ce n'était pas le prince, puisqu'il était encore là et qu'il n'était assurément pas venu en carrosse. Je n'y comprenais rien, j'attendais, ne respirant plus, l'œil fixé sur la porte de mon premier cabinet que j'apercevais de loin fermée, elle ne s'ouvrit point, et je vis cependant poindre M. de Lauzun tout droit en face de moi, sans me douter par où il était entré. Son visage était en feu, et, avant de me donner la moindre marque de politesse, il me demanda incontinent ce que j'avais et ce que venait faire faire chez moi, en son absence, un beau galant comme celui que j'avais choisi.

Je n'étais pas coupable, ou du moins je ne l'étais qu'en pensée et passivement. J'eus une frayeur épouvantable cependant. M. de Lauzun était, dans ses colères, capable de tout. Il était monté sans doute par le petit degré, le même où Roussel avait conduit M. le duc

de Chartres; il pouvait l'avoir rencontré, et l'ironie de ses paroles me le laissait croire. Il avait une si grande habitude de ce commerce pour son compte, qu'il avait laissé libre la grande entrée, très certain qu'en entendant le fracas de son arrivée, le galant, s'il y en avait un, ne s'échapperait pas par là.

Voyant que je me taisais, il répéta sa question, et il me le fit avec un tel éclat qu'il n'y avait pas moyen de persister.

— Quel galant, monsieur, je ne sais pas ce que vous voulez dire ?

— Le galant que j'ai vu, que j'ai rencontré, s'écria-t-il d'une voix tonnante, un beau galant, ma foi !

Roussel rentrait juste en ce moment ; quant à Soret, elle se cachait derrière mon fautueil, et faisait des signes de croix. Roussel entendit ce que disait son maître, et, sans perdre de temps, elle s'avance au milieu de la chambre, se jette à ses genoux et se mit à pleurer aux sanglots. M. de Lauzun se recula en lui demandant à qui elle en avait.

— Je fais mon devoir, monseigneur, je vous supplie de ne point commettre d'injus-

tice. Madame est innocente et je suis coupable, elle n'a point de galant, c'est moi qui en ai un.

— Toi ! à ton âge, avec ta figure ? Tu me la donnes belle, en vérité !

— Je vous dis ce qui est, monsieur, le laquais qui sort d'ici y vient pour me voir, il me croit riche et il veut m'épouser, et moi, je ne le refuse point.

— Qui te parle d'un laquais ? D'ailleurs, que faisait un laquais chez madame de Lauzun ? Il s'agit bien de laquais ! il s'agit du petit Chamillart, que j'ai rencontré et qui vient céans tous les jours. Pourquoi ? Répondez-moi toutes.

Je me sentis soulagée d'un grand poids, il m'était bien facile de me justifier. Ce pauvre enfant n'avait pas mis le pied chez moi, je ne me rappelais pas l'avoir jamais vu, je m'empressai de répondre et de dire ce qui en était. M. de Lauzun m'interrompit et interrogea Soret, dont la mine attrapée était des plus étranges, et qui m'eût bien fait rire en un autre moment.

— Laisse tes patenôtres et ne me cache rien. As-tu vu le petit Chamillart ?

— Jamais chez madame, tous les jours à la porte.

— Il n'est pas entré ?

— Non, monseigneur. Il l'a demandé deux fois, et, comme on l'a refusé, il n'en a plus été question ; mais il n'a cessé de venir chaque matin s'informer des nouvelles de madame et de celles de monseigneur.

Quant à toi, insolente, avec tes galants et tes laquais, je ne te demande rien, je ne te croirais pas. Qui me dit que ce n'est pas une ruse, que tu ne prends pas pour toi ce qui ne te regarde point, pour te sauver de ma colère ? Je ne sais qui me tient de te faire rentrer ton mensonge dans la gorge et de te donner cent coups. Ce laquais était à Chamillart, peut-être ?

— Non, monseigneur, s'écria Soret, emportée par la vérité ; c'est un laquais du Palais-Royal, je le connais bien, il vient souvent voir Roussel.

— Et tu ne m'en as pas averti ! Je vous chasse toutes deux. Ah ! vous avez bien

trompé la sainte madame de Guise, qui m'avait tant répondu de vous.

— Monseigneur, ne me chassez pas. Demandez à madame, demandez à Roussel, si je ne les ai pas averties, si je n'ai pas déploré le train qu'on menait ici, et si je ne suis pas en retraite aux Filles de Sainte-Marie pour l'expier.

Et tout de suite elle raconta ses remontrances, elle raconta le petit Chamillart, le laquais, tout ce qu'elle avait rêvé de folies. M. de Lauzun la crut. La pauvre Roussel restait à genoux et sanglotait, priant, répétant des mots qui n'avaient pas de suite. Elle s'attendait à être renvoyée, mais elle voulait au moins que ce sacrifice détournât sur elle toute la colère du duc; la stupidité de Soret menaçait de rendre inutile son dévouement. Lorsqu'elle en vint à raconter qu'elle avait trouvé ce laquais dans sa chambre, presque à mes genoux, la perspicacité de M. de Lauzun, son habitude des aventures, flaira le vrai. Il l'interrompit par un éclat de voix, un coup de pied et un fort grand soufflet sur

la joue de Roussel, qui se trouvait la plus près de lui.

— Ce laquais venait d'un galant, s'il n'était pas un galant lui-même. Tu vas sortir d'ici comme une coquine ; je te ferai chasser à coups de balais par mes marmitons, et je te ferai couper ta robe jusqu'aux genoux. Va-t'en, ôte-toi de mes yeux, je te tuerais !

Je m'étais précipitée entre la pauvre fille et lui, la suppliant de s'en aller. Elle obéit, mais elle ne put se taire.

— Hélas ! madame, où vais-je vous laisser, et que vous arrivera-t-il ?

Je la poussai vers la porte, elle trouva moyen de m'assurer tout bas que nous nous reverrions, et s'échappa.

Alors eut lieu une scène que je renonce à décrire. M. de Lauzun s'emporta jusqu'à me frapper : il avait bien battu Mademoiselle ! Soret eut les mille peines à m'arracher de ses mains ; il voulait me faire avouer mes amours avec Chamillart ; et quant à cela, il m'eût tuée, que je n'aurais pas su en dire un mot. Enfin il s'en alla, me laissant quasi évanouie, ne pouvant plus respirer ni parler. Soret me

déshabilla, me coucha, sans appeler mes femmes. Je passai la nuit à pleurer, à appeler ma mère, sans vouloir entendre aucune consolation.

Le lendemain, M. de Lauzun eut le mot de l'énigme par le fils du ministre lui-même. Il ne manqua pas de se présenter à son ordinaire, et fut introduit chez M. de Lauzun, qui le reçut en grinçant, et s'informa de ce qu'il lui voulait. C'était tout simplement ceci. Le duc de Quintin, mon frère, avait quelque peu recherché mademoiselle Chamillart. Sur les observations de M. de Saint-Simon, son beau-frère, il avait suspendu ses visites. Mademoiselle Chamillart avait grande envie de devenir duchesse de Quintin; madame de Lafeuillade, sa sœur, et le reste de sa famille, en avaient encore plus d'envie qu'elle, et le frère venait en ambassadeur, pour gagner M. de Lauzun, s'en faire un appui et tâcher de raccommoder l'affaire.

Il fut bien sot d'abord quand il entendit cela. Ensuite il se ravisa : lui, qui mentait sans cesse, ne croyait à la bonne foi de per-

sonne; il chercha encore sous ses fines des cette explication; et comme sâ rudesse ne savait rien cacher, lorsque ses passions étaient en jeu, il alla trouver le ministre et se mit à parader devant lui en marronnant, jusqu'à lui faire peur de sa colère contre cet infâme de dix-huit ans, et à lui laisser entendre qu'il lui administrerait une leçon pour avoir osé venir chez lui, en son absence, alors que j'y étais seule et que ses visites donnaient à parler. Le père en trembla pour son fils.

M. de Lauzun profitait de tout pour sa fortune, même de ses colères et ses jalousies. Il pensa que cette alliance projetée le mettrait dans la grâce du ministre et le ferait rentrer par lui dans celle du roi, il se résolut à la servir. Il pensa aussi qu'en effrayant Chamillart sur les suites de sa colère jalouse, il en obtiendrait une aide pour réaliser une de ses visées, c'était d'aller traiter de la paix, en qualité d'ambassadeur. Pour l'éloigner et sauver son fils, le ministre entrerait dans ses vues. Il fut bien près de réussir; malheureusement le roi se rappelait, et, lorsque Chamillart lui raconta ses craintes, il ne put

s'empêcher de lui rire au nez, en lui donnant pour toute réponse :

— Vous ne connaissez pas Lauzun, ne vous tourmentez point, il ne veut pas s'attaquer à votre fils. Je n'entends pas qu'il entre dans mes affaires, vous êtes le maître de le mettre dans les vôtres, mais ne m'en parlez plus.

La même réponse qu'à mon père.

Le roi avait si parfaitement raison que, lorsqu'il se vit débouté de l'ambassade, il ne parla plus de Chamillart et de ses soupçons. Je n'en fus pas plus heureuse pour cela, ainsi qu'on va le voir. Il se battait contre les moulins et contre l'inconnu. Je ne crois pas qu'il y ait eu monde un homme tel que celui-là. Son affreux caractère, sa méchanceté, son amour de lui, le rendaient impossible à vivre. Je ne comprends pas comment mon père, et ma mère surtout, avaient-ils pu me donner à lui, sans prendre plus de soin de mon bonheur ? Si Dieu m'eut envoyé des enfants, je m'en serais inquiétée d'une autre façon. A mon sens, les parents qui sacrifient une fille à l'ambition et aux richesses,

sont responsables de sa conduite et n'ont pas le droit de la blâmer, si son âge et son malheur l'entraînent à des actions qui leurs déplaisent.

M. de Lauzun eut tout mérité de moi, car il est impossible de s'oublier au point où il le fit, envers une femme de qualité, la sienne après tout, et qui ne lui en a point fourni de sujets. S'il eut eu affaire à bien d'autres que je sais, il eut vu aussi d'autres menées, mais je n'en ai pas moins sur le cœur ce qu'il m'a fait endurer. Je lui ai pardonné, je lui pardonne, quant à oublier, c'est un autre chapitre et au lit de la mort, on n'obtiendra point cela de moi.

XIII

J'admire comment j'écris diversement, suivant que mes souvenirs dictent, suivant que je me rappelle les bons et les mauvais traitements de M. de Lauzun. Mes jugements sur lui varient sans cesse, c'est qu'il en a été ainsi toute ma vie.

J'étais toujours enfermée seule, passant

pour malade, ne voyant personne, séquestrée de ma famille, excepté de madame de Saint-Simon, bien plus occupée de son mari que de ses parents, froide, prude et incapable de comprendre mes souffrances et mon désespoir. Elle m'apportait de vive voix des nouvelles de ma mère, et refusait de se charger de mes lettres, sous prétexte qu'ayant promis à M. de Lauzun de n'en rien faire, elle ne pouvait manquer à sa parole.

Nous causions seule à seule : elle me prêchait la résignation et me blâmait de mes murmures. J'avais de la peine à accepter la punition dont j'étais frappée. Je ne voulais pas pleurer ma pauvre jeunesse qui s'écoulait si tristement, alors qu'elle aurait dû avoir d'autres destinées. Je n'avais pas assez de piété pour offrir à Dieu mes épreuves ; ma sœur voulait m'y conduire et me parla d'un abbé qu'elle avait rencontré chez madame de Chevreuse, ami particulier et disciple de M. de Cambrai, de ce Fénelon dont on parlait dans tous les coins du monde catholique, et dont l'âme tendre, la doctrine entraînante faisaient plus de prosélytes qu'on ne l'au-

rait souhaité. M. de Fénelon était alors précepteur de M. le duc de Bourgogne ; tout ce qui a éclaté depuis, couvrait sourdement, et l'on ne s'en fût pas douté à la surface.

M. de Lauzun ne me souhaitait pas trop dévote ; il était très difficile pour le choix de mon confesseur, et lorsque ma sœur lui parla de cet abbé comme de celui qui devait me conduire dans la voie du Seigneur, il demanda à le voir, avant toutes choses. Quand il se fut assuré que c'était un homme simple, tout en Dieu, fort laid, fort commun et tout à fait éloigné de la galanterie, du monde et des empressements, il me le permit. Madame de Saint-Simon ne se doutait guère de ce qu'elle entamait, ni dans quelle secte elle allait faire entrer sa sœur ; je crois que sans cela elle ne s'en fût pas avisée. Mon beau-frère, si attentif à ne se mêler de rien qu'à coup sûr, s'en est bien repenti depuis, il craignait mes indiscretions. Je n'en fis point ; M. de Lauzun sut tirer son épingle du jeu, tout se passa à merveille. Il y gagnait d'avoir vu de près un cénacle où ne pénétrait pas qui voulait, et d'avoir trouvé parmi ces élus une force qui

m'eût été refusée sans leur aide, ce fut beaucoup. Je vais essayer de raconter cet épisode sur lequel on a tant glosé sans le connaître, il offrira l'intérêt d'une chose curieuse, surtout pour le temps où il se passa.

M. de Fénelon, élève du séminaire de Saint-Sulpice, était un homme de qualité trop connu [pour que j'aie à parler de lui plus longuement qu'il n'est nécessaire en ce qui me concerne. Il n'avait pas réussi à grand' chose, malgré ses moyens de tous genres, lorsque le duc de Beauvilliers, nommé gouverneur des enfants de France, chercha un précepteur de grand mérite, et, ne connaissant personne, s'en alla le demander aux Sulpiciens, avec qui il était fort lié. On lui indiqua l'abbé de Fénelon; séduit, comme tout le monde, par son esprit, ses manières, sa figure, par cette grâce et cette onction qui découlaient de ses lèvres, il l'accepta et le fit accepter au roi.

Le duc de Beauvilliers et le duc de Chevreuse avaient épousé les deux sœurs, mesdemoiselles Colbert, filles du ministre, et jamais on ne vit une union et une amitié sem-

blables à celles de ces deux ménages. Ils ne se quittaient pas, vivaient ensemble et n'avaient pour ainsi dire qu'un cœur et qu'une âme. Intimes de tout temps avec madame de Maintenon, ils dînaient au moins une fois par semaine, souvent deux, tous les cinq ensemble, avec une clochette sur la table, afin d'éloigner les domestiques et d'être seuls, pour tout dire. Cette amitié mit les deux sœurs dans une grande faveur, tellement que personne à la cour ne pouvait l'emporter sur eux, et qu'on n'y eut même pas essayé.

M. de Fénelon, une fois bien avec M. de Beauvilliers, arriva au même degré avec M. de Chevreuse et beaucoup plus avec leurs femmes : ce fut l'affaire de fort peu de temps. D'eux à madame de Maintenon il n'y avait qu'un pas, ce pas se franchit tout aussi vite, et bientôt on apprit dans quelle posture brillante se trouvait le précepteur des jeunes princes, si parfaitement inconnus quelques mois auparavant.

L'abbé de Fénelon avait pour amie, pour guide, pour conseil, une madame Guyon, dont on parlait bien autrement

que de lui-même. C'était une mystique au premier chef, une manière de prophétesse, chef d'une secte toute en la grâce de Dieu, qui prétendait tout faire par l'amour, qui rendait facile la pratique de la religion en la poétisant, en l'entourant de tout ce que l'imagination et le cœur rêvent de plus idéal, de plus céleste. Rien de séduisant comme cette doctrine, pour les âmes tendres, surtout pour les malheureuses. Madame Guyon eut bientôt fait des prosélytes, des partisans dévoués : les deux ducs et leurs épouses furent bien vite entraînés. Ils virent madame Guyon, s'en enthousiasmèrent et communiquèrent cet enthousiasme à madame de Maintenon, elle désira la voir aussi. Elle la fit causer sur des chapitres délicats, sur sa piété, sur sa foi, toute de sublime et d'extase ; bref, elle y fut prise comme les autres.

Madame Guyon eut un petit troupeau de brebis d'élite, tout cela dans le plus grand mystère ; nul n'y fut admis que les élus, parmi lesquels il faut citer : la duchesse de Mortemart, sœur des duchesses de Chevreuse et de Beauvilliers, madame de Moroteni, sa fille,

la duchesse de Béthune, la comtesse de Guiche, L'Échelle et Dupuy, gentilshommes de la manche de M. le duc de Bourgogne, mon abbé Despris et quelques autres. Tout cela se réunissait en secret à Paris, ou à Versailles, lorsque le roi était à Marly, où les jeunes princes n'allaient pas encore; madame Guyon prêchait, madame Guyon les transportait au troisième ciel, leur faisait quitter la terre; ils adoraient Dieu avec des transports et de enivrements, qui ne se communiquent d'ordinaire que dans l'amour des créatures.

Parmi ces disciples, les uns étaient des cœurs pleins de besoin de se répandre, de désir de s'attacher. Trop pieuses pour sortir de leurs devoirs, réduites aux froides délices du ménage, elles épanchaient le trop plein de leurs passions dans cette contemplation divine, ainsi que le disait M. de Lauzun, qui se moquait de tout; c'était un caillou pour tromper leur soif. Les autres étaient des vieilles femmes, que personne ne courtisait plus, qui, dans leur jeunesse, avaient donné la première place en leur vie, à l'amour du prochain, pourvu que ce prochain fut un beau

cavalier, bien amoureux, et qu'elles pussent s'applaudir de leur choix par le bonheur qu'il leur donnait. Il vient un âge où le bonheur et ces beaux cavaliers s'en vont ; que mettre à la place ? Hélas ! c'est triste à dire, mais voilà le secret des conversions surannées. Le bon Dieu est si bon qu'il s'en contente et qu'il accepte ce qu'on lui offre, sans en sonder les motifs. Il est facile de deviner qu'une religion comme celle de madame Guyon convenait mieux que quoi que ce soit pour combler ces lacunes du passé, aussi ne s'en privèrent-elles pas, et furent-elles des plus ferventes.

Quant à madame Guyon elle-même, c'était à peu près la même chose. Sa jeunesse s'était passée comme celle de ses adeptes. Elle avait eu un mari, puis des affections, puis elle s'était à demi convertie, puis elle rencontra un jeune homme, d'une famille d'honnête bourgeoisie, nommé Lacombe, qui devint éperdu d'amour pour elle. Ce furent des combats, des résistances, des scènes de mondain et de mystique, qui la conduisirent enfin à une chute et le jeune homme au bon-

heur. Il ne fut point sans traverses; madame Guyon prit des remords, se désola, le quitta, le reprit, le quitta encore, le reprit de nouveau, mais, touchée de la grâce, elle lui déclara enfin qu'elle ne pouvait plus supporter cette vie, qu'il fallait la régulariser et qu'elle ne le verrait plus s'il ne posait un obstacle entre eux et le péché. Le tout entremêlé de tant de tendresse, de passion, qu'il n'y avait pas moyen de trouver sur la terre une consolation à un pareil amour, si on devait le perdre.

Lacombe se fit moine dans un moment de désespoir, il crut qu'il ne reverrait plus celle qui dominait ses facultés et son existence. Au premier moment il y courut. Elle le reçut avec des larmes et des sanglots à fendre les pierres; il parla d'envoyer le froc aux orties, elle cria plus fort, en ajoutant qu'elle ne voulait point être sacrilège et damnée, qu'il ne fallait plus s'aimer qu'en Dieu, confondre leurs tendresses dans son sein, se retrouver au pied de son trône et jeter loin de soi les pensées charnelles.

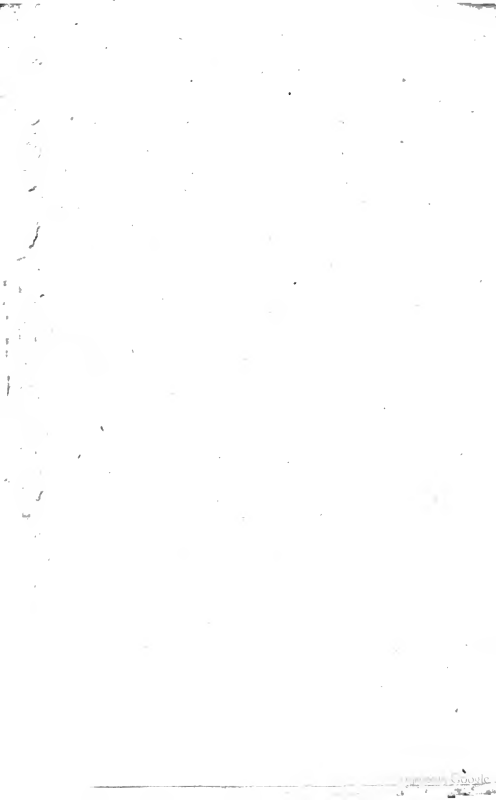
Cette doctrine se créa donc des débris d'une passion non assouvie. Elle en prit le

feu, les éclats, l'attrait; elle parla à l'âme comme un récit d'amour, elle n'en eut que plus de séduction. Ils se mirent à voyager ensemble, à chercher des disciples, et ils en trouvaient. On a prétendu que leurs résolutions s'étaient fondues, et que les pensées charnelles s'étaient converties en actions qui ne l'étaient pas moins. Je l'ignore. Ce que je puis assurer, c'est que, lorsque je connus cette prophétesse, rien n'était plus pur, plus chaste et plus honnête que ses maximes et sa conduite. Elle ne nous enseignait que des vertus, non pas à la façon ordinaire; peut-être à son insu, ses souvenirs influaient-ils sur sa morale; quant à moi, je n'y vis rien à répondre.

Madame Guyon, Fénelon et leurs adeptes, parvinrent avec l'appui de madame de Maintenon à une faveur occulte qui devait les conduire bien loin, s'ils l'avaient su gouverner. Justement à l'époque où je les connus, M. de Fénelon venait d'être nommé archevêque de Cambrai, il avait été sacré à Saint-Cyr, dans un particulier intime, en présence de la quasi-reine et de leurs amis, sacré par M. de Meaux,

le fameux Bossuet, qui depuis, son antagoniste et son rival, fut cause de sa perte. C'était certes une époque merveilleuse.

Bien plus! madame Guyon, de plus en plus entrée en intimité avec la favorite, était reçue, et séjournait dans cette maison de si difficile accès, où les plus grands de la cour, ne pénétraient qu'avec peine, et comme dans un sanctuaire. Ils en étaient là, dis-je, lorsque je fis ma première apparition parmi eux.



XIV

L'abbé Despris m'avait convaincue : J'étais du nombre de celles qui prenaient le caillou, faute d'un verre d'ambrosie. La pauvre Soret, faisait aussi de son mieux pour m'entraîner vers la dévotion, elle s'était dévouée à moi, depuis que j'avais perdu Roussel par sa faute. Je n'entendais plus

parler du prince. Malheureuse, isolée, je fus toute disposée à accepter cette doctrine, et je vis plusieurs fois M. de Fénelon chez madame de Chevreuse. M. de Lauzun me permettait cette maison, où l'on ne recevait qu'une chose : ce soit aux heures qu'il avait choisies.

Pourtant, au moment de m'engager tout à fait d'aller à Saint-Cyr voir la divine béate, je n'osai point faire cette démarche hardie sans en avoir causé avec *mon maître*, il aurait pu me la faire payer. Il m'écouta en souriant.

— Madame Guyon ! me dit-il, vous allez la voir à Saint-Cyr ?

— Oui, monsieur.

— Et madame de Maintenon est présente ?

— Oui, monsieur.

Comme toujours *le moyen* de rentrer en faveur se présenta à son désir. Une intimité avec madame de Maintenon était le meilleur de tous.

— A Saint-Cyr soit, entendez-vous ? mais non ailleurs. Je n'aime pas ces exagérations, et elles pourraient vous être nuisibles. Ma-

dame de Maintenon présente, il n'y a pas de danger. Hors d'elle, cela peut dégénérer en momeries. Allez donc à Saint-Cyr, j'y consents, et vous aurez soin de me répéter ce qui s'y sera passé, n'est-ce pas?

Je fus libre ainsi de me rendre à Saint-Cyr, et je me hâtai d'en profiter. L'abbé Despris vint dans mon carrosse. Comme nous approchions et que je lui parlais de M. de Lauzun, de son consentement, et du motif qui l'avait fait donner, il me montra quelque embarras.

— Madame de Maintenon, madame, je ne sais si nous la verrons aujourd'hui.

— Comment! est-ce que madame Guyon n'est pas avec elle?

— Sans doute, lorsqu'elles sont seules, mais non pas les jours de réunion, et c'est à une réunion que je vous conduis.

Je me tus, mais j'eus peur. M. de Lauzun me retirerait de la congrégation, s'il ne voyait pas poindre la faveur à la suite. Je n'en pouvais douter, moi qui le connaissais. Le hasard me servit mieux qu'on ne l'avait prévu.

En entrant dans la cour nous aperçûmes

une des dames, qui dit fort empressée à l'abbé Despris.

— Madame est arrivée, on ne l'attendait pas ; elle vient pour deux jours. Madame Guyon est avec elle dans son appartement.

— Voici qui change la situation, répliqua l'abbé ; il faut aller savoir si madame la duchesse de Lauzun peut voir madame Guyon, qui lui avait donné rendez-vous.

— J'y cours, monsieur l'abbé ; mais je n'en doute pas.

Cette dame me parut fort obligeante, pourtant je trouvai dans sa manière je ne sais quoi qui n'était pas naturel ; elle était certainement affectée et ne pensait pas ce qu'elle disait, en flattant mon confesseur par des égards aussi distingués. Je sus plus tard, et on le verra, que je ne me trompais point.

Elle revint, plus empressée encore, dire que nous étions attendus. Il y avait dans tout ce qui se passait un si grand mystère, que les gens de madame de Maintenon n'entraient pas chez elle lorsque madame Guyon y était, et que je n'aurais pu m'y faire annoncer comme à l'ordinaire. Nous fûmes intro-

duits. Madame de Maintenon se leva fort honnêtement, mais sans bouger de sa place, Madame Guyon vint au-devant de moi et me prit par la main, en me conduisant à la maîtresse du lieu; cette familiarité, blessante partout ailleurs, ressemblait là à une marque d'affection dont on ne pouvait qu'être flatté.

— Madame, dit-elle, je n'ai pas la prétention de vous présenter madame la duchesse de Lauzun; c'est un honneur qui ne me revient point, et puis elle a celui d'être connue de vous. Je vous prie seulement de vouloir bien accueillir une jeune créature que Dieu appelle, qui souffre et qui a besoin d'être consolée. Elle est venue à nous, nous la recevons avec bonheur. Quelque indigne que j'en suis, je m'estimerai bien heureuse si je puis contribuer à lui rendre plus légère la croix qu'elle porte, en imitation de notre divin Sauveur.

J'avais fait en entrant une grande révérence, que madame de Maintenon m'avait rendue en me regardant beaucoup. Je devins rouge en entendant ainsi parler de mes pei-

nes comme d'une chose qui ne se cachait point ; je ne demandais à personne de me plaindre. Madame Guyon s'aperçut de ce que j'éprouvais, et tout de suite essaya de me remettre en tranquillité.

— Ne craignez pas, madame ; madame de Maintenon comprend le sens de l'association qui nous lie. L'Évangile nous dit : « Aimez-vous les uns les autres. » Nous tâchons d'obéir à ce divin précepte et de lui donner autant d'extension que cela nous est possible. L'indulgence de madame, son intérêt nous sont acquis, ne craignez donc pas, madame, encore une fois. Vous n'êtes plus ici à la cour, ni dans le siècle, vous êtes avec des sœurs qui vous chérissent et qui s'estimeront heureuses de vous le prouver.

Malgré la finesse de madame Guyon, elle ne sentit pas qu'elle me blessait, elle ne sentit pas que je me trouvais mal à mon aise d'être ainsi traitée en présence de madame de Maintenon ; celle-ci le devina et voulut raccommoder les choses par un mouvement de bienveillance, auquel les services du maréchal avaient plus de part que ses senti-

ments pour une jeune femme à peu près inconnue.

— Rassurez-vous, madame, dit-elle, madame Guyon est une mère discrète, elle ne m'a pas confié quelles sortes de peines étaient les vôtres, et je me suis empressée de demander à Dieu ce que vous désiriez, sans connaître le but de vos désirs. Nous avons tous des douleurs à supporter, les femmes surtout ; je ne saurais trop vous féliciter de chercher des consolations dans la bonté suprême, en dédaignant celles que le monde apporte. Je suis particulièrement heureuse de vous voir, de vous recevoir ici. La fille du maréchal de Lorge est la bienvenue près de moi, soyez-en convaincue.

Je fus confondue de cette amabilité. Madame de Maintenon ne la prodiguait pas. Elle était rarement gracieuse, à moins que ce ne fût pour ses favorites ou ses anciens amis. Je la regardais pendant qu'elle me parlait ; je cherchais les restes de cette triomphante beauté, dont on avait tant parlé au commencement de ce siècle, et j'y retrouvais des yeux magnifiques, un sourire plein de char-

me, des traits réguliers; je retrouvais une majesté tempérée par la grâce; mais, en même temps, ce visage glacé, pâle comme ceux des morts, me glaçait aussi d'une sorte de crainte. Il était visible qu'une longue contrainte avait imposé un masque à cette physionomie, la nature ne l'avait point faite ainsi. La femme en robe couleur de carmelites, avec des dentelles plates, une coiffe noire, des airs de prude, n'était pas assurément l'amie de Ninon de l'Enclos, la veuve du joyeux Scarron. Toute jeune que je fusse, je le sentis, et je le sens bien mieux encore à présent, que je me souviens.

Madame Guyon, guidée par ces mots de la favorite, marcha sur-le-champ dans cette voie, il ne fallait que lui en montrer le chemin, elle était ensuite plus habile que les autres. Elle me prêcha plus de deux heures, avec une onction, une éloquence, dont mon âme fut pénétrée. Je pleurai, malgré moi, j'éprouvai le besoin de prier Dieu de m'entretenir avec lui, je ne pus m'empêcher de l'exprimer, et l'on me conduisit à la chapelle. Madame de Maintenon et madame Guyon y

vinrent avec moi. Peu après les pensionnaires entrèrent pour chanter des cantiques, j'ai rarement éprouvé rien de semblable. Ces voix d'anges montant vers le ciel, ces discours que je venais d'entendre, l'encens, les fleurs, le soleil dont les rayons venaient mourir sur les marches de l'autel et sur la nappe blanche qui le couvrait, tout cela me pénétra jusqu'au fond de l'âme. Je quittai Saint-Cyr enivrée, ravie, me promettant d'y revenir le plus souvent possible, et dévouée de toutes mes forces à cette inspirée qui versait sur mes plaies ce baume divin.

J'y revins en effet ; j'assistai aux réunions, je devins un disciple fervent de la prophétesse. Elle s'était beaucoup formé à Saint-Cyr, du consentement de madame de Maintenon, et parmi les plus intelligentes, les plus haut placées. C'était un bon acheminement pour s'emparer peu à peu de la fondatrice. Cambrai ne convenait pas à Fénelon, il voulait Paris, et espérait qu'en dominant madame de Maintenon, on dominerait le roi, et l'on en arriverait là, malgré vents et marées.

Cependant l'orage grondait, il grondait terrible et ne devait plus s'apaiser. Ils se croyaient au moment de la réussite, ils touchaient à une chute complète, et cela par un côté qu'ils ne soupçonnaient pas. L'évêque de Chartres, Godet, en apparence un vrai rustre, tout confit en Dieu, était, au contraire, un courtisan délié, fort pieux, fort honnête homme sans doute, mais très avant dans les bonnes grâces de madame de Maintenon, et ne souffrant pas qu'on l'en chassât. Il fit un souterrain pour détruire les rivaux qu'il commençait à craindre, et les prit dans leurs propres filets. M. de Cambrai était pour lui un compétiteur redoutable, il y avait loin des séductions de M. de Fénelon à ses rudesses, il vit qu'il fallait se hâter, et mit les fers au feu.

Diocésain de Saint-Cyr, M. de Chartres avait été consulté sur l'admission de madame Guyon, et il avait consenti. Lorsqu'il en comprit les suites, il choisit deux des dames les plus à sa dévotion, les mieux placées, les plus instruites, dont était celle que j'avais rencontrée, et leur commanda de s'introduire dans

la bergerie, de tout voir, de tout connaître, de lui rapporter fidèlement ce qu'elles apprendraient, prenant sur lui le cas de conscience, et leur répétant mille fois que le bien de la maison et celui de sa fondatrice l'exigeaient. Ces dames se mirent dans l'esprit de leur rôle, en montrant plus de zèle, plus de dévouement et de bonne volonté que les autres. Madame Guyon les reconnut au-dessus du commun de ses ouailles, les prit en affection, ne leur cacha rien, ni de son but, ni des moyens qu'elle préparait, enfin elle se livra elle-même, et M. de Chartres, instruit par ses mouches, sûr de son fait, s'en alla droit à madame de Maintenon, et lui révéla tout.

Elle tomba de son haut, en apprenant sur quels bords du sentier de l'hérésie elle avait marché ; ce qu'elle avait regardé comme des interprétations innocentes, était en réalité le bouleversement de la religion, de ses dogmes et des pratiques, du moins M. de Chartres, très zélé et très savant, le lui fit entrevoir ainsi. Elle interrogea les deux traîtresses : celles-ci lui montrèrent ce qu'elles avaient écrit des instructions de la sybille, dont elle

ne se doutait pas, elle qui n'y avait point assisté et à qui l'on devait la pilule. Elle en fit venir d'autres, de bonne foi, qui répondirent de même. Alarmée, le scrupule la prit. Elle voulut parler à M. de Cambrai; ne la sachant pas si bien instruite, il s'enferma et lui montra mieux la corde. Dès-lors son parti fut bientôt décidé, elle se rendit à Saint-Cyr, dans un moment où on ne l'attendait pas, et tomba comme une bombe chez madame Guyon, qu'elle trouva au milieu de ses adeptes, à qui elle donna l'ordre de les laisser seules.

— Madame, dit-elle, à celle qu'elle avait traité comme son amie, vous allez sortir d'ici incontinent.

— Moi, madame ! et pourquoi ?

— Parce que vous avez étrangement abusé de ma bonne foi, parce que vous avez voulu faire de moi un instrument pour la propagation de votre hérésie, parce que si je n'avais été prévenue à temps, cette maison que j'ai fondée, dont je suis responsable devant Dieu et devant le roi, eut été infestée de fond en comble. Je ne veux pas vous faire punir de

avantage ; je ne veux pas que M. de Cambrai soit ostensiblement enveloppé dans votre disgrâce : c'est un beau génie qu'il faut conserver à l'épiscopat, dont il peut devenir l'honneur ; mais pour cela, madame, il doit renoncer à toutes relations avec vous, il doit renoncer surtout aux erreurs que vous lui avez inspirées, autrement le roi ne le laissera pas longtemps près de ses petits fils, sa conscience le lui défend, et plus il a de mérite, plus il deviendra dangereux pour la foi de ses élèves. Il vous est donc permis de le recevoir encore une fois, pour lui communiquer vous-même la volonté de Sa Majesté, ensuite tout doit être terminé entre vous. Vous retournerez de suite à Paris, vous y demeurerez chez vous, vous ne recevrez personne, surtout aucuns de vos anciens disciples, et vous vivrez désormais dans la pénitence et le repentir. A ces conditions vous ne serez pas tourmentée, on vous accorde toute indulgence, on veut bien vous croire égarée, vous pouvez revenir. J'ai voulu vous parler, vous annoncer moi-même ce qui vous sera peut-être moins pénible de ma part que de

celle d'une autre. J'ai tâché de faire adoucir votre arrêt, je me souvins des sentiments que je vous portais, et je désire vivement que vous vous montriez digne de ce que l'on veut bien faire pour vous aujourd'hui.

Madame Guyon, atterrée de se voir retomber de si haut, n'eut pas la force de répondre. Elle se laissa chasser sans réclamations. On la conduisit à Paris dans un carrosse de l'évêque de Chartres, comme par une dérision; on la déposa chez elle, en la prévenant qu'elle serait surveillée, et que si elle manquait à ce qu'on exigeait d'elle, elle aurait à s'en repentir.

XV

J'avais continué mes visites à Saint-Cyr, j'avais vu chez elles et chez moi les duchesses de Chevreuse et de Beauvilliers, j'avais même obtenu de M. de Cambrai qu'il voudrait bien me confesser, et après s'entremettre entre M. de Lauzun et M. le maréchal de Lorge. A tout cela mon mari ne s'opposa point, sauf le

dernier article, qu'il ignora toujours, car les circonstances l'empêchèrent de recevoir son effet.

Le lendemain du coup d'État de Saint-Cyr, je l'ignorais et je m'apprêtais à m'y rendre, lorsque je vis paraître M. de Lauzun, qui ne venait jamais chez moi à cette heure, et qui me demanda où j'allais. Je répondis que j'allais à Saint-Cyr, comme à l'accoutumé.

— Vous pouvez vous éviter cette peine, vous n'y trouverez point votre prophétesse, elle en a été chassée hier.

— Chassée, madame Guyon ?

— Oui, madame, et sa belle doctrine es au diable ; j'espère que vous vous en abstenrez désormais, que nous ne verrons plus céans ce père Despris, l'ami de cet autre Barnabite Lacombe, lequel m'a bien la mine d'avoir avec la Guyon autre chose que l'amour de Dieu. Reprenez-moi quelque honnête jésuite, qui trouvera le secret d'être bien avec tout le monde et de ne choquer personne. Quant à moi, je n'en souffrirai pas d'autres désormais.

Je tombai de mon haut. C'était pour moi

un coup de foudre. J'aimais madame Guyon, je devais à sa doctrine, toute d'amour et d'indulgence, les seuls moments supportables de ma vie, elle allait m'être enlevée ; que me resterait-il alors ?

M. le duc de Chartres avait cherché par tous les moyens à se rapprocher de moi. Il prit des déguisements, il me renvoya Rousset, qui, par mille intrigues, obtint la permission de visiter quelquefois ses amis chez nous ; j'eus le courage de résister, soutenue par une foi vive, soutenue par la tendresse de mes coreligionnaires, par leur affection et leur dévouement. J'aurais trop rougi de démeriter à leurs yeux. Maintenant je ne serais plus assez forte pour résister seule. J'essayai de lutter pour conserver mes amis.

— Ah ! monsieur, dis-je, qu'importe qu'elle soit chassée ? Ne dois-je pas la retrouver ici ?

— La retrouver ? Pardieu ! non. Je ne l'entends pas ainsi. Ces gens sont disgraciés, et je n'ai pas envie de me mêler de leurs affaires. Si vous aviez passé dix ans dans un cachot, vous ne parleriez pas si légèrement

de ces choses-là. Qu'il n'en soit plus question, entendez-vous ?

Il fallut se taire et se renfermer de nouveau. Madame de Saint-Simon vint, qui me pria, au nom de ma mère et au sien, de ne pas persister à suivre ses doctrines. Chacun les blâmait ; la cour tout entière se retirait même des ducs de Chevreuse et de Beauvillier, pour qui madame de Maintenon se refroidissait sensiblement. Je promis ce qu'elle voulut pour avoir la paix, et puis aussi faute de pouvoir faire autrement.

Quelques jours après, Soret, un soir, revint du salut, tout heureuse ; elle m'apportait un billet de madame de Morstine. Cette fervente adepte m'apprenait que nous n'étions point vaincus, que nous nous réunissions la nuit autour de notre mère, que la congrégation me demandait à grands cris, et que si j'y consentais, comme on n'en doutait pas, Soret avait les moyens de me conduire jusqu'à eux. On juge si je me hâtai d'accepter. Ils avaient promis de mettre une échelle à la fenêtre de mon cabinet, qui donnait sur la ruelle de l'Assomption ; et si j'osais descen-

dre par là, comme M. de Lauzun, se fiant à sa duègne, bien éprouvée cette fois, et aussi à ma solitude, ne venait jamais chez moi passé minuit : je pouvais aller recueillir les paroles de consolation et de paix.

On ne me croira guère si je dis que, pendant deux mois au moins, je m'échappai ainsi plusieurs fois par semaine. Qui m'eût vue m'eût soupçonnée de toute autre intention. Voilà ce que c'est que de persécuter les gens ! Nous aurions souffert le martyre, je crois. Nous allions chaque fois dans un endroit différent, évitant les rues fréquentées et prenant toutes les précautions possibles. Je ne saurais vous raconter ce que j'ai entendu dans ces réunions clandestines. Quels fleuves d'éloquence découlaient des lèvres de madame Guyon et de celui qu'on a nommé le cygne de Cambrai ! C'était sublime. Ils nous ravissaient dans des extases et dans des transports que je n'ai point connus depuis ce temps, même en priant Dieu de toute mon âme.

Malgré tout, nous fûmes découverts. Les espions s'attachèrent à nos pas, non pas aux

miens, on ne me soupçonnait nullement, mais à ceux de M. de Cambrai, de sa sainte amie et du père Lacombe. On acquit la certitude que, malgré les défenses, le cénacle se réunissait. Madame Guyon reçut l'ordre de sortir de Paris. Elle fut conduite à Meaux, et mise aux Filles de Sainte-Marie. M. de Meaux avait demandé à l'examiner afin de la convertir, si c'était possible, ou tout au moins de bien connaître sa doctrine, et de la combattre. Cette doctrine commençait à porter le nom de *quiétisme* M. de Meaux échoua d'abord. Ensuite, la sainte se lassa de son exil : elle savait qu'en abjurant elle obtiendrait sa liberté, elle feignit de se laisser convaincre et signa une rétractation, dont M. Bossuet fit grand bruit, ce qui prêta à rire ensuite.

M. de Cambrai, en même temps et pour lui fermer la bouche, alla se confesser à lui. M. de Meaux (ce grand génie que tout le monde attrapait néanmoins, depuis le roi et madame de Montespan, qui lui firent croire à leur amour platonique, pendant qu'elle mettait au monde le comte de Toulouse, jusqu'à madame Guyon qui ne fut pas plutôt à

Paris qu'elle recommença); M. de Meaux, dis-je, s'en vengea par un beau livre, très abstrait, mais qui tuait le quiétisme. Madame Guyon, ramenée en triomphe par madame de Morstine, dans le carrosse de la duchesse de Mortemart, reprit son train de vie et de prédication, en dépit de sa signature, en dépit des ordonnances et de tout ce qui s'ensuit. M. de Cambrai répondit par les *Maximes du saint*, ce livre qui fut condamné et brûlé en cour de Rome, et qui amena la brouille complète de madame de Maintenon avec les ducs de Beauvilliers et de Chevreuse. Je recommençai mes sorties par la fenêtre. Madame Guyon, sur une seconde injonction de la police, avait de nouveau quitté Paris, mais elle y était rentrée en secret et se cachait dans le faubourg Saint-Antoine. On lui avait loué une petite maison écartée, dont elle ne sortait jamais. Ceux qui venaient chez elle avaient une manière de frapper cabalistique, sans laquelle on n'ouvrait point, et les réunions n'avaient lieu que la nuit. Cela dura ainsi assez longtemps; mais cet excès de précautions fut justement ce qui nous perdit.

On la cherchait partout, ne la trouvant nulle part. On comprit qu'elle devait être rentrée dans Paris, puisqu'on ne savait où la prendre, et on se mit en quête.

Les voisins parlèrent de ce logis où l'on pénétrait mystérieusement : ce fut une lueur. On surveilla, on reconnut les visages ; et pour parvenir chez elle, on suivit une servante qui allait chercher des légumes ; les mesures furent si bien prises qu'on entra en même temps qu'elle. Madame Guyon, trouvée dans cette mesure, fut arrêtée et conduite à Vincennes, ainsi que le père Lacombe, qui se trouva là avec elle. On les y tint quelques jours. Le père Lacombe, interrogé, se laissa aller à bien des choses, et parla, assura-t-on, de manière à se perdre et la pauvre Guyon avec lui. Quant à elle, elle y mit un esprit, une adresse, un tact, qu'on ne lui soupçonnait pas ; et comme on lui opposait les dépositions du père Lacombe, elle tournait la difficulté, le reniait sans l'accuser, et faisait de ces réponses auxquelles on n'a rien à répondre, et qui confondent.

On la mit alors à la Bastille, afin de les

séparer, et on lui donna deux femmes pour la servir. C'étaient sans doute d'honnêtes espions. Elle supporta tout avec une grande patience, une résignation angélique, même la condamnation du livre de M. de Cambrai, même son renvoi de la cour et son exil qu'on eut soin de ne pas lui laisser ignorer.

Bien longtemps depuis, pour finir ce qui la concerne, elle obtint la permission de se retirer en Touraine. M. de Noailles, l'archevêque de Paris, la fit sortir de la Bastille; elle s'en alla de Paris, seule, non pas qu'elle fût oubliée, son troupeau lui restait fidèle; mais on n'osa pas la suivre tout d'abord. Quelques-uns voulurent la rejoindre. Guerrie par l'adversité, elle ne les reçut que pour les renvoyer plus vite.

Elle ne prêcha plus, elle ne fit plus de disciples, vécut obscure et retirée, et mourut de même, survivant à ses amis, aux plus illustres du moins. Quant à moi, je ne la revis plus, mais je ne l'oubliai jamais.

Le jour où on la mit à la Bastille, M. de Lauzun vint me chanter poulle. Mon nom se trouvait mêlé à cette histoire, j'avais été vue

dans les réunions, et je faisais partie assurément de cette bande disgraciée. Il me dit des choses fort cruelles et fort dures, auxquelles je ne répondis pas ; il insista et prétendit avec raison, je l'avoue, que si je n'avais pas désobéi à ses ordres, je ne serais point dans cet embarras.

— Il n'y avait cependant pas de vraisemblance dans ces propos. Je sais ce que vous faites, je suis sûre de mes gens. Vous ne pouvez pas sortir à mon insu.

— Eh bien ! monsieur, que vous faut-il alors ?

— Il me faut la vérité, madame ; il y a dans ceci quelque chose que je ne comprends pas.

— Ni moi non plus, monsieur.

— Si ce père Lacombe, ce père Despris, et tous ces prestolets avaient seulement figure humaine, je m'en inquiéteraïs davantage. Après cela les femmes sont si bizarres !

— Ah ! monsieur, pouvez-vous parler ainsi !

— Mon Dieu ! madame, je crois à votre vertu, mais je sais par expérience ce que sont

les vertus les plus solides, il ne faut pas leur donner d'occasions. Vous êtes de grands enfants par les caprices. Quoiqu'il en soit, dites-moi ce que vous avez fait, comment on vous met dans cette bagarre, et je vous pardonnerai tout.

Ni prières, ni menaces ne me firent rien avouer. J'étais trop sûre qu'il ne me pardonnerai pas. C'était là un point qu'il ne fallait pas toucher avec lui. Il me quitta après une scène terrible. Soret tremblait dans son coin, elle fut interrogée, mais elle ne répondit rien et se contenta de pleurer. C'était son grand moyen, et je le préférais de cette façon, elle ne dirait point de sottises.

A dater de ce jour, ma vie devint plus triste encore. Ma sœur me racontait ses joies, elle en avait de grandes, et de nous deux c'était de beaucoup la mieux partagée, bien que son mari ne m'eût guère convenu. Mais elle était mère, et cette jouissance passe toutes les autres, fait oublier bien des peines. Elle est la moitié de la vie, elle est la vie tout entière. Ce bonheur me fut refusé. M. de Lauzun le désirait beaucoup ; peut-être, si je

l'avais obtenu, eussé-je trouvé en lui plus de bonté et d'indulgence. Je le crois.

En me retirant cette occupation de cœur et d'âme que j'avais dans le quiétisme, il me replongea dans les incertitudes et les regrets. Je ne savais plus où m'en prendre. Je ne pouvais même voir ma mère ma mère qui m'aimait tant et qui me l'avait tant prouvé ! Elle fit en ce temps-là bien des démarches infructueuses, il fallut nous passer l'une de l'autre, et cela, parce que le roi ne voulait pas chez lui de M. de Lauzun. Hélas ! était-ce donc notre faute ? Ne l'avions-nous pas accueilli chez nous ?

XVI

J'ai empiété sur les évènements pour finir tout ce qui regarde madame Guyon et mon penchant pour le quiétisme, auquel il me fallut bien renoncer, puisque le troupeau se dispersa, et ce fut à ma grande désolation. Revenons-en maintenant au mariage de M. le duc de Bourgogne, qui me ramena à la cour

et me rendit un peu du bonheur que j'avais perdu.

Tout était en agitation pour la place de dame d'honneur. Les intrigues se croisaient, on ne savait à laquelle entendre, ni comment s'y prendre, avec tant d'intérêts à ménager. Enfin la duchesse du Lude fut nommée et d'une singulière façon. C'était la veuve du comte de Guiche, frère de madame de Monaco, que M. de Lauzun avait tant aimée. Il était resté bien avec madame de Guiche, toujours fort liée avec les Grammont, bien qu'elle se fût remariée par amour avec le duc du Lude, grand maître de l'artillerie, qu'elle avait perdu également. Je tiens les détails que l'on va lire de M. de Lauzun, il les savait d'original.

Madame de Maintenon avait près d'elle une vieille servante nommée Nanon Balbine, qui ne l'avait pas quittée dans sa misère, et qui était devenue une puissance, elle obtenait ce qu'elle voulait. Madame du Lude avait également chez elle une autre sybille, liée de tous temps avec celle-là ; elle envoya cette mie à mademoiselle Balbine, car la servante n'était plus Nanon que pour sa maîtresse,

jusqu'aux princes et aux princesses, qui lui faisaient la révérence. La mie offrit vingt mille écus à Nanon, Nanon en fit son affaire, et la duchesse du Lude fut nommée, au grand étonnement de toute la cour, à celui du roi lui-même peut-être, qui la veille n'y pensait pas, et qui fut la première marionnette dont Nanon tira la ficelle pour les vingt mille écus. S'il s'en était douté !

On avait hésité avec la maréchale de Rochefort, à qui la place avait été promise. On prit le prétexte du train de vie de sa fille madame de Nangis, pour s'en défaire. C'était une étrange femme que celle-là, j'en conviens. La plus charmante, la plus aimable, la plus spirituelle, mais la plus méchante et la plus noire de toutes les femmes de la cour. Elle se livrait à des débauches épouvantables, avait autant d'amour que le voulaient ses caprices, avec cela elle trouva le secret de se faire compter partout, de se faire craindre, et excepté Versailles d'où on la chassa, elle allait dans les cercles les plus triés.

Les filles du roi se l'arrachaient. Elle pré-

férait madame la duchesse de Chartres, et surtout son mari, qu'elle ne manqua pas de placer sur la liste de ses élus. Elle était, je l'ai dit, méchante à plaisir, et fine comme l'ambre. Elle découvrit, je ne sais comment, le sentiment secret du prince pour moi, ma résistance et tout ce que nous cachions si bien. Un matin, M. de Lauzun était à Saint-Germain et devait y passer la semaine, on m'annonce madame de Blansac.

J'ai oublié de dire qu'elle avait perdu son premier mari, dont il lui resta un fils que nous verrons bientôt grandement paraître. Elle eut ensuite une galanterie avec M. de Blansac; on le fit revenir de l'armée pour l'épouser : il y avait urgence; la nuit même, elle accoucha d'une fille, qui est aujourd'hui madame de Tonnerre.

Je n'avais jamais eu avec elle aucunes relations que celles de nous rencontrer de temps en temps; je fus donc fort étonnée qu'elle vint me chercher ainsi, et je la reçus en conséquence.

— Madame, me dit-elle, vous ne vous attendez pas à ce qui m'arrive.

Et là-dessus une foule de compliments, auxquels je ne sus que répondre, je n'en devinais pas le but. Puis tout de suite elle me regarda :

— Madame, ne me dites pas non à ce que je vais vous demander.

— Madame, s'il est en mon pouvoir de vous être agréable, je n'y manquerai pas.

— Je sais un secret à vous.

— Je n'ai point de secret.

— Oh ! que si, vous en avez un, bien innocent, je n'en doute pas, et c'est justement pour cela que je suis ici.

— Expliquez-vous, madame, je ne vous comprends pas.

— Vous allez me comprendre tout à l'heure. Vous savez que je suis des plus particulières de madame la duchesse de Chartres et du prince son mari.

Je ne pus m'empêcher de rougir, elle était trop usagée pour ne le point voir.

— Voilà que vous devinez, c'est bien, j'aurai moins de chemin à faire. Moi aussi, j'ai deviné, et je veux vous voir heureuse, vous m'intéressez. Votre jeunesse, votre beauté,

votre caractère que chacun vante, et aussi votre malheur, tout cela m'a conduit près de vous. Avec un mari comme le vôtre, on ne peut être blâmée de suivre un noble penchant. Vous aimez M. le duc de Chartres, il vous aime, pourquoi donc vous amuser à la tigrierie, pourquoi laisser passer vos plus beaux jours dans les combats et dans les larmes? Croyez-moi, il n'y a rien de vrai dans la vie que l'amour.

Elle aurait pu parler ainsi longtemps sans être interrompue, tant j'étais confondue de cette hardiesse. A mon âge, élevée comme je l'avais été, et confinée ensuite, c'était pour moi lettres-closes qu'une telle démarche. Je rougissais de plus en plus, je pâlisais, je tremblais, j'étais dans un état à faire pitié. Cependant mon bon ange m'envoya une pensée salutaire et la force de reprendre mes esprits.

— Remettez-vous, madame, et ne vous effrayez point ainsi, me dit la Blansac, essayant de me prendre la main.

— Je tremble, en effet, madame, répliquai-je; c'est d'indignation et de colère. Je

n'ai pas l'honneur de vous connaître, mais je ne l'envie pas, je vous l'avoue. Je ne sais où vous avez pris le triste courage de venir m'insulter chez moi ; je ne comprends rien à ce que vous me dites, et si vous ne sortez incontinent, je ferai M. de Lauzun juge entre nous deux ; il vous comprendra, lui, je n'en doute pas, et se chargera de vous répondre.

Puis, me levant en pied, je lui fis une profonde révérence qu'elle dut prendre pour un congé ; elle ne s'en déconcerta pas, au contraire, elle n'en fit que rire.

— Très bien, très bien. En vérité, vous êtes ici sous le dais, et l'on ne saurait avoir une dignité plus vraie. Vous ne m'en écoutez pas moins, et...

— Je vous demande pardon, madame, je ne vous écouterai pas, je vous quitte la place.

Et tout de suite je rentrai dans ma chambre, en fermant la porte derrière moi. Elle n'osa pas me suivre. Je m'en tirai ainsi.

J'ai su depuis que cette créature était éprise follement du prince, qu'il avait médiocrement répondu à sa passion, et qu'elle avait deviné qu'il aimait ailleurs. Elle avait épié

ses paroles, ses démarches, et dans une conversation un jour sur moi, elle avait démêlé que j'étais l'objet en question. Poussée par la jalousie, elle voulut essayer cette démarche, espérant surprendre ma jeunesse et me tirer mon secret par un faux intérêt. Heureusement je fus assez forte pour me défendre.

Depuis, je n'en entendis plus parler. Il y eut quelques murmures, qui tombèrent bien vite, où mon nom fut mêlé à celui du prince. Cela venait d'elle probablement ; sa méchanceté ne me pouvait laisser en repos, non plus que les autres. Elle en fut pour sa courte honte, et, par une grâce de la Providence, M. de Lauzun n'en sut rien. Je me gardai de me plaindre : où cela m'aurait-il conduit ?

Je courus un grand péril cependant ; justement à cette époque madame de Blansac avait été chassée du Palais-Royal, je crois bien que M. le duc de Chartres ne s'y était pas épargné, qu'il avait flairé la chose par rapport à moi. Madame de Chartres fit de si beaux cris qu'on la lui rendit, elle fit mieux, elle tourmenta le roi jusqu'à ce qu'elle eût obtenu la permission de la conduire à Marly.

Le roi se laissa prendre à son esprit, à sa coquetterie, au point d'effrayer madame de Maintenon. On assure même qu'il la vit une fois en particulier, et qu'elle l'amusa singulièrement.

Jugez le danger d'une telle ennemie ! et certes elle était la mienne. Heureusement madame de Maintenon sut s'y prendre, elle lança le père de la Chaise, qui exigea le renvoi de cet engin de perdition. Ce fut un coup de théâtre, elle disparut de nouveau, et le curieux fut que la mère y consentit. Depuis, je ne sais ce qu'elle est devenue pendant plusieurs années.

Le mariage de M. le duc de Bourgogne était une telle solennité, qu'il n'y eut pas moyen de me céler en cette occasion. Le roi eut l'obligeance de dire à M. de Lauzun qu'il comptait m'y voir. Je ne me sentais pas de joie. J'allais retrouver forcément ma mère, le maréchal, mes amis et aussi M. le duc de Chartres. Dans ces cérémonies je ne serais point aussi surveillée, chacun y est un peu pour soi. Le duc, loin de moi, ne pourrait me suivre et m'empêcher de penser à ma

mère, dans tant d'endroits où les duchesses sont réunies. C'était une véritable fête pour mon cœur.

Le roi avait annoncé qu'il comptait sur une grande magnificence. Aussi chacun fit-il de son mieux et mit-on toutes voiles dehors. M. de Lauzun avait un goût exquis pour la parure. Il donna lui-même les dessins de ses broderies et des miennes. Il avait de fort belles pierreries, dont la plupart lui venaient de Mademoiselle, quelques-unes aussi de madame de Montespan et de la reine d'Angleterre. Il garda pour lui ce qui lui était nécessaire, et me prêta le reste, qu'il fit disposer admirablement, et, comme il s'y prit de bonne heure, nous fûmes servis des premiers. Il se trouva pourtant que ces habits ne servirent pas, et furent réservés pour les bals par le changement des cérémonies.

Je fus bien heureuse de revoir ceux que j'aimais, ce ne fut qu'un éclair. Pourtant la glace était rompue, M. de Lauzun n'osa plus me renfermer, on apprit que je n'étais pas incommodée, et la retraite n'était plus soutenable. Le roi avait eu la bonté de me féli-

citer sur mon visage, en ajoutant qu'il espérait me revoir souvent et bientôt. Le roi et la reine d'Angleterre, chez lesquels je n'allais pas davantage, furent encore plus aimables. M. de Lauzun ne pouvait plus reculer.

Je vis M. de Rocher, qui n'avait point pénétré jusqu'à moi dans ma réclusion. Je le trouvai avancé d'un grade. M. de Lauzun l'avait obtenu facilement. Ce fils d'Étiennette était peut-être la seule personne au monde à qui il s'interressât réellement, et qu'il ne tourmentait jamais. Il lui rappelait sa prison et les consolations qu'il avait reçues de sa mère.

Le pauvre jeune homme était en effet bien digne de ce qu'on faisait pour lui. Le roi d'Angleterre, d'après la recommandation du duc, la tenait à Saint-Germain le plus possible, il n'y fut pas trois semaines sans devenir amoureux de cette belle comtesse Harington, cette héritière, cette cousine de la reine, si loin de lui par toutes les distances, et que tant d'hommages entouraient. Il ne pouvait se dissimuler quelles difficultés existaient entre eux. La première était qu'elle ne l'aimait

point sans doute, et qu'elle ne le regardait pas autrement qu'un des domestiques de la cour.

Il le crut, et cela ne l'empêcha pas d'aimer. Il s'arrangea dans son malheur et dans son amour, regardant cette milady comme on regarde une étoile; il en fit la déesse de sa vie. M. de Lauzun s'en aperçut sur-le-champ, il ne dit rien, mais il ne désespéra pas de les réunir, on le sait. Cet enfant de son amour lui semblait devoir arriver à tout. Il avait même eu ce projet, je l'ai dû raconter, en le conduisant à Saint-Germain. Encouragé par son propre exemple, il avait coutume de dire qu'un jeune homme bien fait, spirituel, brave et adroit, devait arriver à tout, n'importe quelle fût son origine. Rocher n'était pas si audacieux, mais il aimait !

XVII

La comtesse était une de ces femmes qui ne se soucient guère de l'opinion du monde, lorsque leur conscience est satisfaite. Élevée dans la conviction qu'elle était libre, qu'elle avait une des belles fortunes de l'Angleterre, et que son état n'était surpassé par aucune autre, si ce n'est les têtes couronnées, elle en

avait pris une indépendance complète, et ne supportait pas la contradiction.

La seule personne qu'elle écoutait était la reine Marie. Celle-ci l'aimait comme sa sœur et lui confiait toutes ses actions. Quant à ses pensées, je crois qu'elle ne lui avoua pas plus qu'à une autre le sentiment qu'elle avait eu pour M. de Lauzun, qu'elle tâchait de se dissimuler à elle-même. Depuis mon mariage, elle avait évité de le recevoir en particulier, et mettait toujours un tiers entre eux. Elle se surveillait davantage et ne se permit plus ces entretiens romanesques qui trompaient son cœur et lui laissaient des chimères dont elle savait se contenter, puisque son rang et sa vertu l'exigeaient. Mais ce sentiment avait existé en dépit d'elle-même, et la disposait à l'indulgence pour les autres. La comtesse savait ses opinions là-dessus, elle ne la craignait pas. Lorsqu'elle s'aperçut de l'impression produite sur elle par le protégé de M. de Lauzun, milady Harington descendit dans ses pensées et les sonda. Elle se demanda si elle aimait assez pour avoir le courage de son amour, et, comme elle ne parvint pas à dé-

brouiller clairement ce qu'elle éprouvait, elle en conclut qu'il y avait encore du remède et qu'elle pouvait combattre efficacement.

Parmi les Irlandais fidèles qui avaient suivi le roi Jacques après la défaite de la Boyne, se trouvaient deux frères, jeunes tous les deux, beaux et braves tous les deux, parfaitement ruinés tous les deux, nobles comme les Stuarts. Ils descendaient de ces anciens rois d'Irlande, dont il se trouve encore des héritiers en assez grand nombre parmi la noblesse de ce pays, surtout dans celle qui n'est pas reçue à la cour, et qui se contente de son ancienne illustration.

Le roi et la reine d'Angleterre disaient souvent que les biens de milady Arabelle seraient le prix de la fidélité, qu'un de leurs serviteurs obtiendrait cette belle récompense en obtenant la main de la comtesse. Il ne s'agissait que de lui plaire, et tous y tâchaient. Arabelle ne les décourageait pas, au contraire. Elle disait et répétait souvent qu'elle n'accepterait aucun parti en vue de l'ambition et des richesses, qu'elle voulait le bon-

heur dans son mariage, et qu'elle s'occuperait seulement de le rencontrer.

Parmi ses soupirants, les comtes O'Heguerty étaient les plus remarquables. Sans leur donner plus d'espérance qu'aux autres, on avait cru voir en elle qu'à l'arrivée de Rocher, une disposition de bienveillance pour le comte James, le plus jeune des deux. Depuis, cette disposition s'était ralentie ; elle essaya de la réveiller, car sa raison lui disait combien il serait étrange qu'elle donnât sa main à un prétendant qui ne serait pas gentilhomme.

Ces frères O'Heguerty s'aimaient d'une de ces affections rares, que la proximité du sang n'amène pas toujours. Ils courtoisaient milady Arabelle, mais ils étaient convenus ensemble que cette rivalité n'existerait point entre eux, qu'elle ne les séparerait pas, et que le préféré céderait à l'autre, sans conserver aucun levain contre lui. Ils avaient les mêmes droits à cette conquête ; seulement leur différence de caractère et de visage devaient inspirer un goût différent. L'aîné était petit et brun,

le cadet grand et blond. L'aîné était gai, remuant, vif ; le cadet, doux et mélancolique. A cela près, leurs avantages étaient égaux.

Voilà donc la belle comtesse se reprenant à chercher le comte James, c'est-à-dire à ne le point éloigner lorsqu'il s'approchait d'elle. Ils faisaient ensemble de longues promenades à cheval dans la forêt, ces filles anglaises ayant en ce genre toutes les libertés. Ils causaient des poètes, que tous les deux aimaient fort ; ils lisaient même des livres dans plusieurs langues : milady était fort savante, et le comte James ayant servi dans différents pays, en avait retenu bien des choses. Il aimait éperduement cette héritière ; son frère commençait à se retirer, comprenant la préférence, et le roi et la reine l'encourageaient beaucoup. Ils parlaient sans cesse de lui à leur jeune amie, le vantant, le plaçant beaucoup au-dessus de leurs autres serviteurs ; ils lui devaient bien cela, car nul d'entre eux ne leur avait prouvé davantage son dévouement. Il avait perdu tous ses biens : lui et son frère vivaient sur une petite somme qu'une de leurs tantes leur avait fait passer à travers mille

périls, et ils ne recevaient rien de leur maître que le vivre et le couvert.

— Il faut que Votre Majesté donne à plus malheureux que nous, avaient-ils dit; il nous reste assez pour raccommoder nos pourpoints et nos chausses; nous pouvons même avoir un habit neuf, et ne pas faire honte à Votre Majesté, quand elle nous honore de quelque commission. Tous ceux qui vous ont suivi n'en peuvent pas dire autant.

On avait beaucoup loué ce désintéressement si rare, et ils avaient gagné l'estime et la considération de tous. Cependant, le pauvre Rocher, qui voyait mieux que les autres où marchait son bonheur, en tomba malade de désespoir, sans se plaindre et sans avouer la cause de ses maux. M. de Lauzun, juste à cette époque, poursuivait sa chimère d'ambassade, et n'avait que cela en tête. Il allait rarement à Saint-Germain, pour des instants, ne voyait pas la comtesse, encore moins son protégé qui le fuyait, craignant un interrogatoire; il ne put donc intervenir dans cette histoire, qui se tramait à son insu.

Lady Arabelle voyait bien, elle, le dépé-

rissement du jeune homme; elle comprenait l'éloquence de ses regards, tournés sur elle; elle comprenait qu'il mourrait en silence, qu'il mourrait pour elle, sans jamais laisser échapper une plainte, et cette douleur la touchait plus qu'elle n'eût voulu l'être.

Un jour, elle causait avec la reine dans son appartement. Sa Majesté vit dans le parterre le malheureux officier s'en allant, les yeux baissés, pâle, ployé en deux, semblant prêt à rendre l'âme; elle le remarqua pour la première fois.

— Mon enfant, dit-elle, n'est-ce pas là ce jeune homme recommandé par M. de Lauzun, et qui est arrivé ici avec lui? On ne le reconnaîtrait pas, tant il est changé; il est assurément fort malade.

Arabelle l'avait vu avant elle, elle répondit d'une façon qu'elle voulut rendre indifférente, qu'en effet il paraissait souffrir beaucoup.

— M. de Lauzun n'en sait rien, sans doute; son protégé se tient beaucoup dans sa chambre, et il est toujours si pressé depuis quelque temps, qu'il ne le voit point. Ce jeune

homme est fort intéressant, il serait dommage qu'il lui arrivât malheur.

— Malheur, madame! s'écria la comtesse en frissonnant. Comme vous allez vite! Il n'en est pas là, Dieu merci!

Une femme plus usagée que la reine aux choses de galanterie, eût été éclairée par ces mots, elle n'y vit que de la compassion.

— Le comte James disait hier qu'il le trouvait bien mal; je ne croyais pas que cela fût à ce point.

La conversation en resta là, mais elle se grava dans la mémoire de milady, et le spectre de ce jeune homme, se mourant d'amour pour elle, la poursuivit partout.

— Je ne puis cependant pas l'épouser, pensait-elle; c'est un mariage auquel n'entendrait pas la reine, assurément, et je combattrai jusqu'à la victoire contre lui et contre moi.

Le même soir, le roi Jacques lui parla du comte O'Heguerty, lui demanda sérieusement d'arrêter sur lui son choix, et lui témoigna la joie qu'il aurait à les conduire à l'autel.

— Je ne l'aime pas, sire, répondit-elle.

— Il ne vous déplait pas, néanmoins? continua le roi; et puisqu'il faut vous marier, autant et mieux celui-là qu'un autre. Je suis sûr que vous l'aimerez plus tard.

— Je ne le crois pas, sire. D'ailleurs, pourquoi me marier? A quoi bon? Ne suis-je pas heureuse comme je suis?

— Milady, à votre âge on ne parle ainsi que lorsqu'on aime sans espoir.

Cette observation du roi la fit rougir, elle ne voulut pas s'avouer vaincue néanmoins.

— Quand on s'appelle milady Harington, qu'on est princesse Amati, et qu'on a plus de biens qu'on n'en a besoin, il est impossible de connaître ces amours-là, sire.

— Qui sait! Quelquefois on s'adresse trop haut ou trop bas.

La comtesse affecta de rire, elle espérait en être quitte; mais le roi n'abandonnait pas son idée. Il la pria jusqu'à ce que, poussée par la reine, poussée par sa propre raison, par la nécessité de mettre une barrière entre elle et une mésalliance aussi cruelle que celle-là, elle consentit à épouser le comte James. On juge s'il fut heureux! Son frère l'aimait

trop pour ne pas s'immoler, ainsi qu'il l'avait promis : ce ne fut pas sans une vive douleur. Il tâcha de la lui cacher et de paraître comme à l'ordinaire, la vivacité de son esprit y aida.

Les Irlandais sont fort spirituels. Ils ne ressemblent en quoi que ce soit à leurs conquérants, ils tiendraient plutôt de notre caractère. Je leur ai souvent entendu dire que, ne pouvant avoir leur indépendance, ils obéiraient plus volontiers à la France qu'à l'Angleterre, surtout depuis qu'ils avaient les Hollandais. Ceci ne me regarde point.

Le lendemain, la nouvelle de ce mariage se répandit dans le château. Rocher l'apprit comme les autres : il ne dit pas un mot, monta dans sa chambre et se coucha, bien résolu à se laisser mourir, afin de n'en être pas témoin. Il n'avait pas grand'chose à faire pour cela, car il ressemblait plus à un déterré qu'à un être vivant. Depuis ce moment, on ne le vit plus. On l'oublia, la comtesse seule ne l'oubliait pas, non plus que quelques subalternes, dont il était très aimé, et qui lui donnaient le peu de soins qu'il voulait recevoir.

Milady, tout inquiète qu'elle fût, n'osait rien dire, rien demander; elle parcourait les jardins, les cours, s'aventurait même dans la partie du château habitée par les domestiques et les étrangers, espérant le rencontrer quelque part, avoir de ses nouvelles; elle ne put rien découvrir.

La semaine suivante, M. de Lauzun arriva. Il annonçait l'intention de passer quelques jours à Saint-Germain, où il avait un appartement et où il allait particulièrement quand il voulait obtenir un service du roi et de la reine. Cette fois il n'avait rien à demander par extraordinaire, j'étais avec lui et nous venions simplement faire une visite.

Après les compliments, le roi lui dit qu'il avait à lui faire part d'un mariage, et tout de suite lui nomme le comte James et milady Harington. M. de Lauzun fit un haut le corps de surprise.

— Ah ! dit-il, je croyais qu'il y avait autre chose.

Et il se tut. La comtesse baissait les yeux et était fort rouge, ce qui se pouvait attribuer à plusieurs motifs. Le duc promena ses yeux

autour de la chambre, et, tout'à coup se tournant vers le roi :

— Sire, lui dit-il, où est mon du Rocher ? L'avez-vous vu depuis longtemps ?

— Il n'est pas à Saint-Germain, sans doute, répliqua le roi, depuis bien des semaines je ne l'aperçois plus.

— Il y est peut-être malade, continua la reine. Et elle raconta la rencontre qu'elle avait faite.

— Je m'en vais m'en informer moi-même sur-le-champ, interrompit M. de Lauzun, je veux savoir ce qu'il est devenu, si Vos Majestés le permettent.

On appela les domestiques, on les interrogea. Ils allèrent s'enquérir de proche en proche ; enfin, après bien des recherches, on découvrit ce pauvre diable dans sa chambre, où il s'en allait trépassant tout seul, ayant refusé les médecins et les remèdes.

— Je vais voir à cela, dit M. de Lauzun, par forme de conclusion, et je tâcherai d'en trouver un, moi, qu'il ne refusera pas.

XVIII

Je remarquai, et je m'en souvins ensuite, que lorsque le duc sortit de la salle, milady fit un mouvement pour le suivre. Une réflexion l'arrêta sans doute, car elle reprit la conversation avec assez de sangfroid. M. de Lauzun fut longtemps absent ; il revint avec le visage triste, l'air occupé, ce qui était

fort loin de ses habitudes de plaisanteries, lorsqu'il y avait du monde, n'ayant pas la plus grande jouissance que de rire et de se moquer des gens.

Chacun le remarqua ; nous l'interrogeâmes tous, tous excepté Arabelle, qui ne souffla mot, mais qui devint très pâle.

— Eh bien ! monsieur, qu'y a-t-il ? demanda la reine, voyant qu'il ne répondait pas à notre première question.

— Il y a, madame, que le pauvre Rocher s'en va et qu'il sera probablement mort demain, si l'on n'y met ordre.

Un cri sortit du cœur de la belle fille, elle étendit les bras par un premier mouvement, que je vis seule, à cause de la position qu'elle occupait dans la chambre, les autres lui tournaient le dos. Il n'y avait de présents que le roi et la reine d'Angleterre, M. de Lauzun, la comtesse et moi, tout le monde était sorti pendant que M. de Lauzun avait été dehors. Il semblait fort distrait, fort sérieusement pensif, on ne pouvait lui arracher les paroles, tout à coup il se tourna vers Leurs Majestés, et leur dit, d'un ton de voix très ému :

— Vos Majestés m'ont souvent assuré qu'elles seraient heureuses de reconnaître mes faibles services et de me prouver la bienveillance qu'elles veulent bien avoir pour moi.

— Certainement, monsieur, et rien n'est plus vrai.

— Le peu que j'ai fait a déjà été payé mille fois par elles, mais je les supplie de m'accorder encore une grâce.

— Elle est accordée d'avance.

Nous ne savions où il en voulait venir, et nous l'écoutions avec curiosité. Il s'inclina en signe de remerciement et reprit :

— Je vous prie de me permettre de raconter une histoire, une histoire où j'ai joué le premier rôle.

Jacques II se mit à rire.

— Est-ce cela ? La grâce est pour nous, alors.

— Eh bien ! madame, eh bien ! sire, j'étais un pauvre cadet de Gascogne, je n'avais ni bien, ni dignité, un peu d'esprit peut-être, une figure passable ; à cela près, il ne fallait rien me demander que la bravoure dont un

gentilhomme ne peut pas se passer, s'il veut être véritablement gentilhomme.

Tout en parlant, il s'était retourné de façon à se trouver bien en face de milady Arabelle, de la pouvoir regarder à son aise et de suivre ses impressions.

— Je fus remarqué de quelques dames, que je n'aimais pas, et pour lesquelles je n'aurais pas sacrifié un de mes cheveux, à moins que ce ne fut par vanité. J'eus pour elles cependant, des querelles, des duels, je leur fis payer cher, je l'avoue, le bonheur qu'elles me donnèrent; tout cela dura jusqu'à ce qu'une grande princesse daignât jeter les yeux sur mon néant.

— Monsieur, interrompit obligeamment Jacques II, tout l'univers a trouvé que vous en étiez bien digne.

— Non, sire, je ne l'étais pas, et on ne l'a pas trouvé, puisqu'on l'a empêchée de suivre le vœu de son cœur, et qu'on l'a rendue malheureuse toute sa vie.

M. de Lauzun donnait ainsi, sans se gêner, des démentis, même aux têtes couronnées. Rien n'a pu le guérir de cette façon

d'être ; il s'en était bien trouvé, disait-il, et il la gardait.

— Mademoiselle me fit l'insigne honneur d'aller me chercher dans mon infinité. Elle pouvait épouser des rois, elle descendit jusqu'à un homme qui n'avait rien, elle voulut se faire son bonheur à elle toute seule, elle, la petite-fille de Henri IV, la cousine germaine de Louis XIV, elle foula aux pieds les blâmes, les discours, les propos, elle se dit : Je veux faire plus que tous les rois de la terre ne peuvent, je veux faire un heureux, et elle le fit.

— Mais, monsieur, dit milady d'une voix tremblante, il n'est pas rare de voir une princesse, et même une reine, épouser un gentilhomme de noble race.

— Cela n'est pas rare en Angleterre, milady, c'est possible, c'est fort rare en France, c'est si rare qu'à peine en cite-t-on quelques exemples, encore ces mariages sont-ils des mariages secrets. Mademoiselle le voulait public, à la face de tous, et, sachez-le, madame, il y avait plus loin de Mademoiselle, petite-fille de France, au comte de Puyguil-

hem et de sa maison sans illustration, sans biens, que d'une grande dame de tous les pays, à un pauvre garçon qui ne connaît pas sa famille.

— Vous allez un peu loin peut-être, monsieur de Lauzun, bien que je ne devine pas votre but.

— Non, sire, je dis la vérité. Lorsque Mademoiselle daigna m'élever jusqu'à elle, ce ne fut plus Lauzun qu'elle choisit, ce fut le comte d'Eu, le duc d'Aumale, le duc de Montpensier ; elle avait des seigneuries, elle m'en donna le nom pour m'élever jusqu'à elle ; par sa généreuse action, elle se fit une alliance digne des plus ambitieuses.

— Oui, ma cousine de Montpensier était une grande princesse.

— Et cependant, sire, je n'avais pas pour elle un de ces amours insensés, qui tuent ou qui rendent fous. Je me laissais faire, plus que je n'y aidais : j'épousais la princesse sans avoir de passion pour la femme. Je n'étais pas un de ces cœurs nobles et dévoués, qui donnent leur vie et leur avenir pour un sourire. Voilà cependant ce qu'a fait pour

moi Mademoiselle, votre cousine ; ainsi que vous venez de le dire, sire, beaucoup l'ont approuvée. Cependant elle était de race royale, elle avait à rendre compte d'elle-même à l'univers, qui la regardait.

La reine n'avait pas dit un mot : avec son instinct de femme, elle avait compris, dès le commencement, que cette histoire, racontée et hors d'œuvre, en apparence, devait cacher quelque projet. L'interruption de la comtesse l'avait éclairée, et maintenant elle commençait à comprendre, elle ne voulut rien influencer. Elle aimait fort Arabelle, mais elle aimait aussi M. de Lauzun et, pour rien au monde, elle n'eut contrarié ses vues quelles qu'elles fussent. Il se fit un silence, le roi le rompit le premier, il demanda à M. de Lauzun ce que signifiait cette radotterie.

— Mon Dieu ! sire, je ne le sais pas encore ; si mon histoire ne vous déplaît pas, je la continuerai, c'est-à-dire, j'en raconterai une autre partie, et peut-être celle-là, que vous ne connaissez point, vous amusera-t-elle davantage.

Alors, avec une simplicité, un son de voix plein de douceur, que je ne lui connaissais pas, il dit tout ce qui s'était passé entre lui et Étiennette, il dit la naissance de Rocher, il dit l'amour si désintéressé de sa mère. Les larmes en vinrent aux yeux de la reine, elle se retourna du côté de milady ; celle-ci pleurerait à sanglots.

— Ah ! monsieur, s'écria-t-elle, que n'avez-vous parlé il y a huit jours !

— Enfin, monsieur, enfin, milady, que signifie tout cela ! reprit le bon roi fort intrigué.

— Cela signifie, sire, qu'un jeune homme digne de tous les sentiments d'estime et d'affection, va mourir de douleur, d'amour, de regrets, si on ne le sauve, et qu'il dépend de milady Harington qu'il ne meure pas.

— Comment, Rocher ?... c'est...

— Oui, sire, c'est l'amour qui le tue, et Rocher est mon fils, le fils d'Étiennette, comprenez-vous maintenant pourquoi je plaide sa cause ?

— Et celle de mon brave O'Heguerty, qui donc la plaidera ?

— Sire, elle est toute gagnée, répliqua la comtesse, M. O'Heguerty à ma parole, et je ne connais pas de raisons, quelles qu'elles soient qui puissent me faire manquer à ma parole. Seulement je suis libre encore ; jusqu'au pied de l'autel je puis exprimer mes sentiments, et je vous prie, monsieur, d'aller de ma part dire à celui qui souffre que je souffre comme lui, avec lui, que si j'étais maîtresse de moi-même, j'en ferais un prince Amati et je lui créerais un sort digne du noble sang qui coule dans ses veines. Dites-lui que je lui ordonne de vivre, que je l'aime enfin, puisque ce mot seul peut le sauver, et qu'il est digne de lui de me consacrer sa vie, lorsque je dévoue la mienne à remplir mon devoir.

— Je vous remercie, madame, et je vais sur l'heure instruire mon pauvre enfant de son bonheur. Je ne sais si nous le sauverons, mais ce que je sais bien, c'est que si j'étais le comte O'Heguerty, je ne voudrais pas de la main sans le cœur, et que toutes vos richesses ne vaudraient pas pour moi un seul de vos sourires.

J'admirais M. de Lauzun, moi qui le con-

naissais bien, et je savais combien ces beaux sentiments étaient loin de sa pensée ; il était aussi bon comédien, et le prouvait une fois de plus. Ses autres auditeurs qui n'étaient pas au fait comme moi de ce qu'il savait faire, s'y laissèrent prendre. Le roi Jacques, dont la jeunesse s'était passée à aimer, et qui était resté fort tendre, se sentit tout ému ; il dit avec une onction véritable :

— Ah ! si j'avais encore une cour et des trésors, je payerais cher le moyen de les rendre tous heureux.

Ce moyen, Dieu l'envoya et de la façon qu'on attendait le moins. La reine vit que sa protégée aimait Rocher et qu'elle obéissait à regret à la nécessité de la parole donnée. Le soir, à la promenade, elle retint près d'elle le comte O'Heguerty, l'ainé. Chez ces étrangers, il n'est pas facile de se reconnaître, ils ont souvent le même titre dans toute une famille. Elle savait avec quelle générosité il s'était dévoué pour son frère, elle pensa qu'il la comprendrait mieux, et, sans périphrase, lui demanda ce qu'il penserait d'un homme

épousant une femme dont le cœur apparten-
drait à un autre.

— Moi, madame, je regarderais cet homme
comme un misérable, s'il le savait et passait
outre; comme un malheureux bien à plaindre,
s'il le découvrirait trop tard.

— Vous considéreriez donc comme un
service l'avis qui lui serait donné?

— Comme le plus grand de tous, madame.

— Vous avertiriez donc votre frère en
pareil cas?

— Ah! madame, s'il s'agit de mon frère,
je vous en conjure, ne me faites pas languir.
Je le sauverai, il en est temps encore; mon
amitié le consolera de tout, mais elle ne le
consolerait pas d'avoir accepté une femme
malgré elle.

La reine alors lui raconta ce qui s'était
passé le matin. Le comte l'écouta avec une
douleur très vive et très marquée. Il n'ac-
cusa personne néanmoins, et se garda de se
répandre en plaintes, on sut seulement alors
le sacrifice qu'il avait accompli.

— Ce que j'ai fait pour mon frère, mon
frère le fera plus facilement encore pour sa

fiancée, nous souffrirons ensemble, nous irons au loin pendant quelque temps, le pauvre James n'assisterait pas comme moi au bonheur d'un autre, il n'a pas ma gaieté et ma philosophie. Vous pouvez d'avance, madame, rendre sa parole à milady, mon frère ne me démentira pas.

En effet, le soir même la parole fut rendue. Ces gens-là furent admirables, il n'y parut pas ; ils partirent bientôt après. M. de Lauzun s'en alla prévenir du Rocher avec des ménagements, il en serait mort de joie. Dès le lendemain, le chancelier du roi d'Angleterre fit rédiger la donation de la principauté à ce garçon venu de si loin pour la chercher. Il crut faire un rêve, mais, lorsqu'il eût signé, il n'en fut pas moins prince Amati dans toutes les règles et reconnu comme tel ; on lui donna un appartement plus convenable, on l'entoura de soins, en huit jours il fut rétabli.

Je laisse à penser si les discours allèrent leur train. M. de Saint-Simon en pensa faire une maladie ; ce duc du Maine au petit pied lui parut d'une audace à décapiter. Quelle

mésalliance pour une paire de d'Angleterre.

Nous assistâmes au mariage, que le roi et la reine d'Angleterre firent sans cérémonie, à la demande des époux : ils étaient trop heureux pour chercher le bruit.

Le soir, en rentrant chez lui, M. de Lauzun me dit, en se frottant les mains :

— Je place presque aussi bien mes bâtards que le roi de France.

XIX

Il était question, en ce temps-là, de deux grandes intrigues, qui tenaient la cour occupée, et dont j'ai remis à parler, parce que je n'y jouai pas un rôle personnel ; mais il est bon, cependant, que cela soit connu : ce sont des choses capitales et intéressantes. Je veux dire d'abord les amours de mademoiselle

Chouin et de Monseigneur, et ceux non moins connus de M. le prince de Conti et de madame la duchesse. Le commencement de ces deux commerces eut lieu lorsque j'étais encore enfant et chez ma grand'mère Frémont. Je ne les ai pas vus naître, je les ai trouvés tout établis, mais il n'était personne à la cour qui n'en connût l'origine. Cette cour avait d'étranges façons. Elle était en même temps prude et galante, selon l'expression de M. Lauzun, qui en avait de salées et qui ne se gênait pas pour les dire ; on mettait un masque sur son visage et on montrait le reste. La vertu du roi et celle de madame de Maintenon n'étaient que des regrets, beaucoup d'autres venaient de la même source, d'autres encore se contenaient de leur mieux à Versailles et s'en allaient faire la débauche à Paris, en secret. Tous les yeux étaient fixés sur le règne de Monseigneur : on attendait de lui cette délivrance d'une grande contrainte. Il laissait comprendre, dans ses particuliers, qu'il en était aussi las que les autres, et ne se privait pas de plaisirs et de maîtresses.

Madame la princesse de Conti, déjà veuve

à cette époque, était sa sœur favorite ; il ne la quittait guère ; ils se voyaient à tous les instants, et ses filles d'honneur avec elle. Parmi les moins jolies, pour ne pas dire plus, se trouvait mademoiselle Chouin, grosse, commune, provinciale. Monseigneur ne la trouva point telle ; il en devint amoureux, et elle n'était pas fille à le refuser. En fort peu de temps l'intimité se forma ; madame la princesse de Conti en fut la première instruite et ne s'en plaignit point ; c'était une très bonne raison d'attirer Monseigneur chez elle. Tout alla bien pendant quelques mois ; le roi ne le trouva pas mauvais, du moins n'osa pas le dire. Monseigneur était veuf, et, toutes les fois qu'on le prêchait sur ses maîtresses, il parlait de se remarier, ce que le roi ne voulait point souffrir. Une dauphine l'eût embarrassé pour madame de Maintenon ; elle pouvait n'être pas d'humeur à supporter son rang énigmatique et ses exigences.

Monseigneur ne fut pas le seul à se prendre aux attraits énormes de cette grosse Chouin, et, pour cette fois, ce fut plus extraordinaire. Le comte de Clermont-Chatte était

l'amant de madame la princesse de Conti, la plus ravissante, la plus délicieuse personne qui se puisse voir. Il la trompa pour sa fille d'honneur, aux pieds de canard, et cela fut découvert par le secret des lettres, que le roi se faisait lire. On fit mieux, on lui remit celles de M. de Clermont, où il ne se gênait pas de parler d'elle en des termes peu flatteurs, disant qu'il en était *assommé*. Le roi fit venir sa fille et lui montra cette belle correspondance. La Chouin fut chassée et envoyée au couvent de Port-Royal, à Paris.

Monseigneur ne voulut pas être éclairé ; il donna tort à la princess^e, soutint que mademoiselle Chouin était sa victime, et se refroidit beaucoup pour sa sœur qui, de la sorte, perdit en même temps ceux qu'elle aimait le plus.

Elle n'osa pas s'en plaindre, et peu à peu mademoiselle Chouin fut à peu près libre : seulement, elle ne revint pas à la cour. Elle resta à Paris et à Meudon, où nous la retrouverons bientôt d'une étrange manière.

Madame la princesse de Conti ne s'amusa pas à pleurer longtemps son infidèle, elle le

remplaça, et par plusieurs autres, sans se gêner ailleurs que devant le roi. Madame de Maintenon, lorsqu'elle en était informée, la faisait venir et la grondait d'importance, et les princesses ses sœurs tout comme elle. La seule qui osât lui tenir tête était madame la duchesse de Bourbon, dont le caractère et l'esprit, si semblables à ceux de sa mère, lui donnaient un aplomb qui ne se démentait jamais.

Elle avait pour mari un nain contrefait, hargneux, méchant, jaloux, débauché; elle ne pouvait pas l'aimer, elle ne l'estimait pas davantage; au lieu de cela, M. le prince de Conti (alors prince de la Roche-sur-Yon, et qui devint prince de Conti à la mort de monsieur son frère, mari de mademoiselle de Blois, dont nous parlions tout à l'heure), M. le prince de Conti était un prince accompli en toutes choses, auquel il ne manquait aucune qualités, ni brillantes, ni solides.

Il se laissa séduire par madame la duchesse de Bourbon, dont la beauté et l'esprit étaient bien capables de lui tourner la tête. Cette princesse l'aima aussi, ne le cacha

guère et introduisit une guerre intestinale entre M. le duc et elle. Celui-ci alla se plaindre au roi, le roi manda sa fille et commença par faire de la morale.

— Sire, lui dit la princesse, vous m'avez donné un mari que je ne puis pas aimer ; je suis jeune, je suis la fille de vos amours avec madame de Montespan, j'ai dans les veines toutes les ardeurs de votre sang, à l'un et à l'autre. Si j'ai choisi un prince digne de ce choix, ne m'en blâmez pas, tant d'autres n'en ont pas fait autant. Laissez-moi me mêler avec M. le duc, je ne vous demande pas de me soutenir, mais soyez neutre, et n'ajoutez pas au malheur que vous m'avez imposé, celui de vous désobéir.

Le roi la connaissait par expérience, il la savait capable de quelque folie, il ne voulut pas la pousser à bout, et la laissa libre ou à peu près. M. le duc ne se plaignit plus, elle réussit à le calmer par des menaces de faire pis.

Méchante pour ceux qu'elle n'aimait pas, maligne pour tout le monde, elle remplaçait à la cour madame de Montespan.

J'ai ouï dire au maréchal de Lorge, que lorsque la maîtresse du roi était à une fenêtre et qu'il fallait absolument marcher devant elle, les plus braves reculaient, elle emportait la pièce. Les courtisans appelaient cela *passer par les armes*. Madame la duchesse faisait de même. Elle avait de plus que sa mère une grande facilité pour les vers, et inondait la cour de chansons, sur le tiers et le quart. On les savait par cœur, elles couraient la ville, comme les pont-neuf.

M. le prince de Cóni fut choisi pour roi par les Polonais, à la mort du grand Sobiesky. Il n'avait rien fait pour briguer cet honneur, et son premier mouvement fut de le refuser. Son amour le retenait en France, il ne supportait pas l'idée de vivre loin de sa maîtresse, et il se jeta aux genoux du roi pour le supplier d'éloigner de lui cette couronne d'épines.

Le roi ne le pouvait souffrir, il en était jaloux pour le duc du Maine, dont sa conduite et ses qualités étaient une censure vivante. Il était charmé de s'en débarrasser en ayant l'air de le servir. Il lui représenta l'éclat d'un

refus, et lui ordonna de se préparer à partir. Lorsque cette nouvelle fut connue, la cour et le public s'en réjouirent, et néanmoins le pauvre prince faisait pitié. Si on lui adressait des compliments il ne pouvait pas répondre, les larmes lui venaient aux yeux. Mon père lui parla de la gloire de sa maison, de la sienne, de la France, honorée par ce choix.

— Ah ! lui répondit-il, je ne vois pas la gloire, je vois seulement que je pars.

Madame la duchesse ne se montra point les derniers jours, elle ne se contraignit pas. Leurs adieux furent déchirants. On en eut des nouvelles par le duc d'Antin, fils légitime de madame de Montespan, et frère de madame la duchesse, qui y assista. La princesse se trouva mal, et il profita de ce moment pour emmener l'amant au désespoir, qui ne l'eût jamais quittée sans cela et n'aurait pu résister à ses larmes.

XX

M. le prince de Conti partit pour la Pologne, sur une flotte de Sa Majesté, commandée par le célèbre Jean-Bart. Il fut conduit jusque dans ces pays à demi-sauvages ; mais arrivé là il se trouva qu'on l'avait trompé, que son concurrent, l'électeur de Saxe, l'avait emporté sur lui de diligence, qu'il était sacré,

et que pour reconquérir les droits que lui donnait son élection, il fallait combattre.

Sans l'attrait qui le fixait en France, nul doute que ce prince, un vrai héros, n'eût trouvé la couronne mieux assaisonnée par cette nécessité de la conquérir; mais il ne cherchait qu'un prétexte, il le saisit bien vite et s'en retourna.

Jamais on ne vit un prétendant si aise d'être déçu. Il arriva d'une gaieté, d'une liberté d'esprit dont on ne pouvait revenir. Le roi le reçut fraîchement. Madame la duchesse ne put dissimuler sa joie, elle fut ce soir-là d'un brillant qui tua tous les autres, il n'y en avait que pour elle. Madame de Maintenon lui en fit l'observation aigre-douce.

— Madame, vous êtes donc bien heureuse?

— Madame, je suis ravie, lui répondit-elle. Le roi a reconquis le plus fidèle de ses sujets, et la France un héros, qui la dédommagera de beaucoup d'autres.

La pierre tombait juste dans son jardin. Elle ne la ramassa pas. Les pierres que lançait madame la duchesse étaient tou-

jours entourées d'orties, il n'y fallait pas toucher.

M. le duc était si furieux qu'il ne vint point à Versailles, et alla s'emfermer à Chantilly, avec ses coquines. Madame sa femme en riait aux larmes, et fit là-dessus quelques couplets les plus plaisants du monde. Elle les chanta tout haut un soir chez Monseigneur, et ce bon prince les lui fit répéter. Depuis l'histoire de mademoiselle Chouin, il l'avait prise à la place de madame la princesse de Conti, elle l'amusait bien plus, elle avait infiniment plus de gaieté.

Le roi lui avait donné une jolie petite maison dans le parc de Versailles, tout près de Satory, qu'elle appelait le désert, et qu'elle avait fort bien arrangée. Elle y allait souvent, avec madame la duchesse de Chartres, pour y faire des collations, y souper et s'y divertir, toutes les deux étaient très gourmandes et buvaient fort. M. le prince et M. le duc se fâchèrent de ces débauches, s'en plaignirent au roi, et le roi défendit qu'on allât au désert autrement que pour y jouer quelques heures dans la journée. Il

ordonna qu'on fût de retour chaque soir à l'heure où il recevait les princesses dans son cabinet, et défendit surtout certaines compagnies, dont était madame de Saint-Geran. Je n'allai point à ces sortes de parties, je n'étais pas à la cour sur ce pied-là.

Un matin cependant, M. de Lauzun était allé à Paris pour huit jours, madame la duchesse se promenait dans le parterre de l'orangerie, je m'y promenais aussi, il faisait un temps admirable, elle me fit l'honneur de me parler la première et de me proposer d'aller ensemble jusqu'au désert. Je refusai de premier mouvement, elle me promit d'être de retour pour le souper du roi, et ajouta :

— Madame la duchesse de Chartres doit m'y attendre, M. le duc de Chartres y vient aussi, j'ai promis d'y mener bonne compagnie, je n'en puis choisir de meilleure que vous, madame, et vous viendrez.

Elle avait prononcé un nom auquel je ne résistais pas, j'étais jeune, j'aimais à m'amuser, j'en avais rarement l'occasion, je me laissai entraîner. Madame de Saint-Simon

n'était pas là pour m'arrêter par ses froides raisons. Nous partîmes toutes deux, avec quelques personnes de sa maison et de sa particulière intimité. La défense du roi m'était inconnue, je n'aurais pas d'ailleurs été plus difficile que les autres.

Lorsque M. le duc de Chartres m'aperçut, il se fit une révolution sur son visage. Il était en même temps content et fâché. Content de me revoir et fâché de me revoir en ce lieu-là.

Il tenait beaucoup à ma réputation, et il savait comment on traitait les repas de madame sa femme et de madame la duchesse. Cependant la joie prit le dessus. Nous n'étions pas gênés en cette compagnie, il me trouvait librement pour la première fois depuis la scène avec Roussel. Il m'entraîna dans le parterre, mais je voulus rester en vue, seulement hors de la portée de la voix. Madame la duchesse tenait ses convives en haleine par ses bons mots et ses saillies, et madame de Saint-Germain, que madame de Chartres avait conduite, afin que la désobéissance fut complète, lui donnait la réplique de façon à ne rien gâter.

On ne s'occupait pas de nous, il nous fut loisible de causer à notre aise. Le prince fut le premier à me parler de sa conduite, dont le bruit m'avait vivement blessée, je l'avoue, bien que je ne voulusse pas en avoir l'air vis-à-vis de lui.

— Vous m'avez chassé de votre présence. madame, vous m'avez défendu de vous aimer, et je ne suis pas de caractère à me consoler facilement. Je mesuis jeté dans des distractions indignes de moi, j'en conviens, je n'en pouvais supporter d'autres. Si vous l'eussiez voulu je serais devenu digne de votre amour, il y avait en moi, je le sens, autre chose qu'un libertin et un coureur de ruelles. Ce n'est pas ma faute, c'est la vôtre.

— Singulière excuse, monsieur, repris-je. Vous pouviez vous consoler par la gloire, ce me semble, par le devoir rempli, par la réputation qui vous en serait revenue, par l'attachement de vos proches.

— Non, madame, ni gloire, ni réputation, ni attachement de mes proches ne pouvaient me faire oublier que je vous aime.

— Et vos orgies y parviennent plus sûrement, je vous en félicite, monsieur.

— Ah ! madame, si vous m'aimiez, si vous saviez ce que c'est qu'un sentiment tel que le mien, vous ne m'accableriez pas sous l'amertume de vos paroles. Oui, je me suis jeté dans tous les désordres, parce que vous m'avez repoussé, parce que pour vous oublier, il m'a fallu d'abord m'oublier moi-même. Jamais vous ne saurez ce que j'ai souffert pour en arriver là, ce que je souffre maintenant que j'y suis tombé. Rejeté loin de vous, marié malgré moi à une femme que je ne puis ni ne dois aimer, banni de la faveur du roi, écarté par cela même des affaires et des armées, privé des droits de ma naissance, si je ne courbe pas le front devant des bâtards qui nous déshonorent, que me reste-t-il, je vous le demande ? J'ai essayé de la science ; mais la science m'a ouvert des horizons défendus à un homme de mon rang, on s'en est alarmé, on m'a presque interdit la science, je ne puis étudier qu'en cachette. Les arts, que j'aime et que je cultive par goût, sont au-dessous de ma dignité, prétend-on. La poli-

tique ? on m'en chasse. La guerre ? on m'ordonne d'y renoncer, ou si l'on m'y envoie, c'est dans une situation indigne d'un petit fils de France, je ne l'accepte pas. Ma famille ? Vous savez quelle est ma femme, vous savez que ma mère ne vit qu'en son écritoire et devant les portraits des princes allemands, ses aïeux. Monsieur ? hélas ! je n'ai pas besoin de vous le dire, vous le connaissez, madame, et maintenant vous voyez comme moi dans ma vie. Accusez-moi, si vous le pouvez, ou bien plaignez-moi, si vous avez quelque charité, quelque compassion dans l'âme ; je suis trop malheureux.

Je me sentis émue et troublée, je me sentis entraînée à le plaindre, en effet, à le consoler ; je l'écoutai longtemps, et ses paroles me pénétraient d'une pitié bien dangereuse.

Nous ne songions plus qu'on nous regardait, qu'on nous attendait, qu'on pouvait former des conjectures sur une conversation aussi longue et aussi particulière, nous ne nous souvenions plus que de nous-même, et nous nous aimions !

XX

Nous fûmes obligés de rentrer dans la maison ; madame la duchesse nous rappela et fut très gaie, très aimable ; on parla de tout et on oublia l'heure, si bien que lorsqu'on s'en souvint, le coucher du roi était fini depuis longtemps.

— Puisqu'il en est ainsi, dit madame la

duchesse, ne nous en occupons plus, et divertissons-nous toute la nuit, il n'en sera pas davantage. Le roi me grondera, on va peut-être m'interdire les visites prolongées à ma chère petite maison ; si c'est pour la dernière fois, au moins n'y épargnons rien.

Je me fis les mêmes réflexions en moi-même, je m'attendais à un beau branle, je voulais le mériter, les autres pensèrent comme moi, et nous voilà à rire, à banqueter, à chanter des chansons et à courir comme des enfants dans le jardin, à nous poursuivre. Il y avait là beaucoup d'amoureux à qui ce jeu fut très favorable. Je ne puis nier que M. le duc de Chartres ne m'ait embrassée derrière un bosquet. Madame la duchesse et M. le prince de Conti ne se quittèrent point ; excepté la vieille Saint-Geran, qui portait le deuil de son mari, et à laquelle personne n'eut songé pour autre chose que la conversation, chacun était pourvu. Elle allait de celui-ci à celui-là, on la recevait bien partout, parce qu'elle était fort amusante. Son mari avait été connu par ce procès sur sa naissance, que tout le monde

sait. On ne voulait point qu'il fut Saint-Ger-
ran et fils de son père et de sa mère; la chose
n'a pas en effet été bien prouvée, mais enfin,
malgré tout, il l'est demeuré, par arrêt de la
cour. Sa femme avait été charmante, elle en
avait beaucoup profité, on la citait parmi les
plus aventurées, aussi madame de Mainte-
non fit-elle la prude à son égard, et défendre
aux princesses d'avoir de trop grands parti-
culiers avec elle. Il arriva par cela même
qu'elle paya les pots cassés de notre escapa-
de, elle fut exilée : le roi pardonna aux au-
tres, madame la duchesse en eut un savon
modéré de son auguste père, et ce fut tout.

Quant à moi, je devais être ce même jour
à Paris, M. de Lauzun y revenait pour quel-
ques heures et voulait me voir. Il avait dit
cette nécessité à madame de Chartres, elle y
retournait ainsi que monsieur son mari, et
m'offrit une place dans son carrosse, j'eus la
faiblesse de l'accepter.

Ce voyage me charma. Au jour naissant,
par une belle matinée, les oiseaux chantant
leurs amours sur les branches, toutes les sen-
teurs des plantes embaumant l'air, la culèche

roulant à travers les bois, car nous revînmes par Ville-d'Avray et Saint-Cloud, par pure fantaisie, tout cela me parlait au cœur. Je ne disais mot, appuyée au fond du carrosse, M. le duc de Chartres n'ayant pas voulu souffrir que je prisse le devant. Il était en face de moi, nous nous regardions, les autres dormaient, fatigués de l'orgie. Nous nous bornions aux regards, mais ils étaient plus éloquents qu'un long discours.

En arrivant sur le Cours-la-Reine, nous fûmes tirés de nos songes éveillés, et le reste de la carrossée de son sommeil, par des cris épouvantables, des cliquetis d'épée et des hommes qui s'enfuyaient en courant, pendant que deux autres se chargeaient avec furie. M. le duc de Chartres donna ordre d'arrêter, et il envoya ses gens voir ce qui se passait. Comme on était là sans étiquette, il n'avait avec lui aucuns de ses officiers, ils étaient restés à Versailles, où il devait retourner le soir.

Les gens revinrent en poussant des cris plus haut que les autres, nous regardions à la portière et nous voyions ; ces inconnus se

battaient avec une rage sans égale, tandis que deux ou trois filles, fort débraillées, levaient les bras et semblaient au désespoir. Le vêtement de ces hommes indiquait des gens de qualité. Au moment même où les domestiques accouraient effarés, une femme sortit d'une petite maison, cachée par le feuillage, elle arriva à ces deux champions, en faisant pour ainsi dire un seul bond jusqu'à eux, et se mit entre les épées, au risque de se faire traverser. Ils étaient trop éloignés de nous et il ne faisait pas assez clair sous les arbres pour que nous pussions distinguer leurs traits, cependant M. le duc de Chartres dit d'un ton d'étonnement :

— En vérité, je crois que c'est là mademoiselle de Soissons.

— Impossible, monsieur, répliqua la duchesse ; que ferait-elle en pareil lieu ?

— Ah ! madame, vous ne la connaissez pas, et vous ignorez la vie qu'elle mène.

Le premier piqueur du prince lui dit, respirant à peine :

— Monseigneur, c'est M. le bailli d'Auvergne et M. le chevalier de Quailus, qui se

chargent pour des gueuses avec lesquelles ils ont passé la nuit au cabaret que vous voyez là ; ils se sont pris de querelle, et ils s'escriment à se pourfendre.

— Retournez-y, Geromi, et dites-leur que je leur ordonne de tirer à quartier sur-le-champ, autrement je vois là-bas les carabiniers de la maréchaussée et je les ferai prendre ; le roi ne me pardonnerait pas de ne pas faire respecter ses édits. Du reste, les cavaliers s'approchent, et ils n'ont que le temps de se sauver, hâtez-vous !

Le piqueur s'élança, nous vîmes en cet instant un des deux hommes jeter son épée, et s'enfuir pendant que l'autre le poursuivait et que les femmes s'attachaient à lui pour l'en empêcher, celle que nous prenions pour mademoiselle de Soissons était mêlée avec elles. Elles parvinrent à l'arrêter, lui prirent son arme malgré lui et le firent rentrer dans la maison, dont les lumières brillaient, malgré le jour, à travers la feuillée des ormes.

— Allons, dit M. le duc de Chartres, voilà qui est fini, j'espère. Si vous m'en croyez, mesdames, nous n'en dirons rien, puisque

mon piqueur ne les a pas rejoints, Dieu sait ce qui en pourra résulter, et il vaut autant ne point nous mêler de cela ; n'est-ce pas votre avis ?

Madame de Chartres assura qu'elle ne demandait pas mieux, les autres dames et moi tout de même, cela se conçoit de reste. Nous nous remettions en marche, lorsque nous vîmes le même homme qui s'était sauvé revenir prendre son épée, faire des rodomontades de toute espèce en face du logis, et puis courir à toutes jambes du côté de la ville.

— Je ne comprends rien à cela, reprit M. le duc de Chartres. Voilà un fou qui a envie de se faire prendre. Les cavaliers l'ont vu et mettent leurs chevaux après lui. Il en va résulter une mauvaise affaire. Estimons-nous heureux si l'on ne nous reconnaît pas.

— Et les livrées, monsieur, dit la princesse.

— J'espère en l'ignorance de ceux-ci et en l'éloignement. Hâtons-nous de remettre ma-

dame de Lauzun chez elle et de rentrer au Palais-Royal.

Je descendis chez moi. La princesse voulait faire entrer le carrosse dans la cour, je m'y opposai absolument. Je faisais bien assez de bruit, je ne voulais pas en mener davantage et réveiller tous mes gens. C'était bon de mon suisse. Rentrer seule, à pareille heure, il y avait de quoi faire parler toutes les commères du quartier, déjà si occupées de moi, de ma retraite forcée et de la jalousie du vieux seigneur. J'eus le bonheur que tout se passa bien. Je rentrai dans mon appartement, je me fis déshabiller et je me promis de dormir quelques heures, pour refaire mon visage. M. de Lauzun, s'il m'eût vue ainsi, n'aurait pas voulu croire à la vérité, il eût soupçonné bien plus qu'un souper et de simples propos d'amour.

Il arriva l'après-dîner, j'étais levée et habillée depuis longtemps, j'avais mangé dans ma chambre, à mon petit couvert. Il me trouva, comme à l'ordinaire, et ne me fit aucunes questions. Il devait aller souper chez madame d'Heudicourt, sa bonne amie, venue

à Paris pour quelques jours, car elle ne quittait pas Versailles, où elle était en grande faveur près du roi et de madame de Maintenon. Il méditait déjà de me mettre intime avec elle et m'y conduisit. Nous trouvâmes la compagnie en rumeur d'une aventure, dont j'aurais pu parler mieux que personne, puis, que j'y avais assisté; je restai bouche close, bien entendu, et le beau c'est que cela ne se sut pas, M. le duc de Chartres ayant ordonné le silence à ses gens, sous peine d'être chassés : ils le gardèrent.

— Savez-vous ce qui s'est passé cette nuit? dit aussitôt madame d'Heudicourt à M. de Lauzun. Une belle histoire, allez, et qui aura de belles suites. Je la sais d'original du lieutenant de police, que j'ai vu ce matin. Il venait de recevoir les rapports, il les a envoyés de suite au roi, maintenant on doit en savoir les suites.

— Eh bien! qu'est-ce qu'il y a? demanda le duc, j'arrive de Saint-Germain, madame de Lauzun de Versailles, nous ignorons tout.

— Il y a que mademoiselle de Soissons

avait une belle intrigue avec le chevalier de Quailus, et que ce charmant garçon avait la faiblesse d'en être amoureux. Il a été le plus malheureux du monde pendant ce commerce: vous connaissez l'humeur de la demoiselle, ses déportements honteux, qui lui ont fait interdire la cour et tous les endroits où sa naissance l'appelait. Elle n'était vraiment pas digne de lui, en aucune façon.

— Pour cela, j'en demeure d'accord.

— La preuve, c'est qu'après lui avoir donné tous les rivaux les plus éloignés de lui, à bout d'infamie elle en a imaginé une dernière, elle a pris le bailli d'Auvergne, dont les dernières créatures ne veulent qu'à prix d'argent. Cette nuit, ils sont allés ensemble faire la débauche chez un baigneur, qui tient cabaret au Cours-la-Reine, ils ont entendu dans la chambre à côté des coquines qui buvaient ensemble, sans aucuns cavaliers. Il s'en est trouvé de la connaissance du bailli : plus d'à moitié ivre, il est entré chez elles, il s'est diverti, et, comme mademoiselle de Soissons était toute seule, qu'il ne pouvait la laisser et qu'il voulait en même temps

s'amuser avec ces femmes, il lui a persuadé qu'elle s'amuserait infiniment elle-même à les voir et à les entendre pour la curiosité du fait, lui jurant qu'elles ne la connaissaient pas, qu'on n'en saurait rien et que cela serait une bonne partie.

Mademoiselle de Soissons n'est pas fille à s'effaroucher de rien, elle accepta, et les voilà tous à boire ensemble. Ils se trouvaient au mieux, lorsqu'on entendit du bruit sur l'escalier, des voix d'hommes et parmi elles celle du chevalier de Quailus. Mademoiselle de Soissons ne prit que le temps de se jeter dans un cabinet noir et de s'y enfermer. Le bailli, poltron, comme personne ne l'ignore, pour plus de sûreté tourna la clé en dehors, au grand ébahissement des donzelles.

— Voilà une jolie compagnie pour une fille de ce nom, pour la sœur du prince Eugène, la cousine de madame la duchesse de Bourgogne, reprit la vieille madame de Chiveryny, dans son indignation.

— Quant à cela je ne la défendrai point, poursuivit madame d'Heudicourt, c'est une vilaine, qui mérite tout ce qui lui arrivera.

Le pauvre Quailus entra dans la chambre ; malheureux par sa passion, il courait pour se distraire et se guérir de cette ingrante. En le voyant, M. d'Auvergne commença à le piquoter, les filles se mirent pour le chevalier, qu'elles trouvèrent bien plus gentil et plaisant que ce crapuleux ; il se piqua, la dispute vint, s'envenima, une des filles y mit le comble en disant au chevalier qu'il y avait là une belle demoiselle, qu'elle la connaissait bien, malgré qu'elle n'en eût pas fait semblant, qu'il devrait la faire sortir pour la voir : elle valait mieux qu'elles toutes, c'était mademoiselle de Soissons.

A ce mot le chevalier bondit comme un lion, se jeta sur cette fille et lui commanda le silence, en ajoutant qu'il lui ferait rentrer ses paroles dans le gosier, si elle se permettait d'insulter ainsi une noble demoiselle, en se permettant de prononcer son nom.

Le bailli d'Auvergne ricana, les épées se tirèrent ; après force injures, ils se jetèrent dans l'escalier et de là dehors, où les créatures les suivirent en criant. Le combat commença furieux, d'Auvergne était en colère, il

n'avait pas peur d'abord, le feu lui sortait par les yeux. Il fit les deux ou trois premières passes assez bien.

Mademoiselle de Soissons, qui à force de frapper s'était fait ouvrir, excitée par le vin, par un reste peut-être d'intérêt pour ce pauvre Quailus, ou peut-être par un sentiment pour le bailli, ne calcula point ce qu'elle allait faire, descendit le degré quatre à quatre, et se précipita entre eux. Ce mouvement rendit à d'Auvergne sa couardise, il se mit à fuir, pensant qu'à la vue de sa maîtresse chérie, en pareil équipage, Quailus serait sans pitié.

Celui-ci le poursuivit un peu, mais le lâcha sur ce que les femmes le retenaient, et qu'il ne voulait pas laisser là son indigne infante toute seule. Je ne sais ce qui s'est passé entre eux, bien entendu, ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il l'a ramenée chez elle, l'y a laissée et s'est mis à l'ombre.

Pendant ce temps, le bailli a couru partout dans les rues l'épée à la main, la maréchassée l'a poursuivi, des bourgeois l'ont caché, on ne sait où il est. La famille le fera

sauver, s'il ne l'est déjà. Le roi furieux a envoyé l'ordre à mademoiselle de Soissons de quitter la ville. Elles sont insatiables de hontes et d'humiliations. Après avoir été chassées de la cour, après qu'on leur a défendu de voir madame la duchesse de Bourgogne, en dépit de leur proche parenté, les voilà qui se font mettre à la porte.

On parle beaucoup d'un carrosse revenant de Versailles, avec de belles livrées et des piqueurs. Il y avait dedans des dames et des seigneurs, et ils ont envoyé leurs gens voir ce qui se passait. La maréchaussée les aperçut de loin, sans pouvoir les reconnaître, et ils ont disparu pendant qu'on poursuivait le bailli. On ne sait qui ce peut-être. Ils se taisent, et ils font bien. Il paraît qu'on ne les recherchera pas.

Je me taisais en effet, et je me suis toujours tue. Voici ce qui advint de l'affaire : Le bailli d'Auvergne fut pendu en effigie, en place de Grève, et sa maison ne se s'employa point pour en empêcher, ils étaient dégoûtés de son horrible conduite. Il se retira à Malte, et y mourut obscur et méprisé. Du reste, nous

vimes encore pendre en Grève un peu plus tard, le prince d'Auvergne, de cette même maison; ils étaient coutumiers du fait. Celui-là, ce fut pour avoir déserté à l'ennemi.

Quailus se sauva en Espagne, et y fit sa fortune.

Mademoiselle de Soissons s'en alla à Bruxelles, près de sa mère, l'autre resta à Paris, où elle obtint la permission de rentrer. Toutes les deux continuèrent tant et si bien leur train de vie, que M. de Savoie s'en lassa. Il pria le roi de faire enlever mademoiselle de Carignan de l'hôtel de Soissons. Elle fut emmenée par un lieutenant des gardes, dans un carrosse de l'ambassadeur de Savoie. Le même jour, à Bruxelles, mademoiselle de Soissons fut prise de la même manière chez sa mère, l'une fut jetée aux filles de Sainte-Marie-du-Faubourg, et l'autre dans je ne sais quel couvent de Flandres. M. de Savoie voulait les faire venir dans ses États, pour les resserrer davantage. Elles obtinrent, après force soumissions, de retourner près de leur mère, et de partager son

obscurité. De cette famille, le prince Eugène eut une vie digne de son rang. L'aîné, le comte de Soissons, courut toute l'Europe, personne n'en voulut, il fut chassé de partout. Ces manières ont fini singulièrement.

XXI

M. de Lauzun n'apprit rien de notre souper chez madame la duchesse, ou du moins il ne lui en vint qu'un écho fort affaibli, que je pus assoupir. Il était en ce temps-là presque toujours à Saint-Germain, et se relâchait beaucoup de sa surveillance. Il a toujours tout fait par caprice et soubresauts. C'était

le moment de la reconnaissance du prince d'Orange comme roi d'Angleterre, on en était comme fou dans la cour du roi exilé, M. de Lauzun restait beaucoup avec eux et m'y emmenait souvent.

Un jour, je m'en souviens par la singularité du fait et par le bruit qu'il fit en ce temps-là, nous nous promenions à pied dans la forêt, la reine et M. de Lauzun marchaient un peu en avant, moi à quelques pas, avec le roi, milady Harington et quelques serviteurs anglais. Nous allions lentement, il faisait chaud. Nous croisions une route conduisant aux Loges, lorsque nous aperçûmes une espèce de carrosse de louage, prêt à nous croiser, et qui s'arrêta en nous voyant. C'était un piètre équipage. Il en descendit un homme fort mal mis, prenant de grands airs sous les guenilles, et allant droit à la reine, qu'il salua profondément, pour revenir ensuite au roi, lequel était resté en place. Cet homme était suivi d'un autre, plus proprement mis et paraissant fort empêché.

Quand il s'approcha, nous reconnûmes le comte d'Aubigné, le frère et la croix de ma-

dame de Maintenon et le plus étrange gentilhomme de la cour de France. Le roi d'Angleterre eut bien voulu l'éviter, il n'osa pas, mais il se promit d'abrégér l'entrevue; ce n'était pas le compte de l'autre.

— Sire, dit-il, je sais combien Votre Majesté est bonne, et je veux lui demander d'avoir pitié de moi.

— Vous, monsieur ! Et que puis-je faire ?

— Vous pouvez beaucoup, sire, vous pouvez tout près du beau-frère et de ma chère sœur.

— Monsieur, je ne sais ce que vous voulez dire.

Et le roi se recula fort dignement ; c'était un congé. M. d'Aubigné ne se rebutait pas pour si peu.

— Sire, je vous en conjure, un mot; le hasard m'amène sous vos pas et j'en dois profiter. Je suis bien malheureux, on m'a attelé à ce brave monsieur que vous voyez là, M. Madot, un prestolet, qui me suit comme mon ombre, ma chère sœur me craint et...

— Assez, monsieur, interrompit le roi

Jacques, je n'ai ni le droit ni l'envie de me mêler de vos affaires.

Et tout de suite, se retirant un peu à gauche, il continua sa marche. La reine avait déjà poussé en avant ; mais M. de Lauzun n'était pas homme à abandonner la bonne fortune d'une conversation avec le comte d'Aubigné, bonne fortune fort rare, depuis qu'on l'avait éloigné de la cour.

— Sire, dit-il, j'entendrai M. le comte, si Votre Majesté le permet, et j'aurai l'honneur de lui dire ce que j'aurai appris.

Je n'avais jamais été à même de voir de près ce singulier personnage, je restai donc avec le duc, pendant que le reste de la compagnie continuait son chemin. M. de Lauzun le trouva bon, ce qui m'étonna.

Le comte d'Aubigné était un homme de beaucoup d'esprit, et du plus charmant, avec des saillies et des remarques salées. Il a suivi la fortune de madame de Maintenon, car pour lui, il n'en savait pas le chemin. Simple capitaine d'infanterie, sans bien, il épousa, du temps que sa sœur était la veuve Scarron, sans sou ni maille, une made-

moiselle Pisière, fille d'un petit médecin de province, qui lui semblait un excellent parti, puisqu'elle lui donnait du pain.

Cette femme était une bourgeoise sans beauté ni esprit, enchantée de prendre le nom d'un homme de bonne condition et d'approcher de la cour par les petites portes. Madame de Maintenon était alors gouvernante des enfants du roi et de madame de Montespan.

D'Aubigné n'était pas capable de se contenter d'une pecque de cette sorte. Il prit la dot, se mit à courir les ruelles et à manger de son mieux ce qu'elle lui avait apporté. Il devint l'ami, le commensal de toutes les gueuses de Paris, il avait fort à faire. Pendant ce temps, madame Scarron se transforma en madame de Maintenon, et M. d'Aubigné obtint le gouvernement de Cognac, celui du Berri, et devint chevalier de l'ordre. Il ne s'en gênait pas plus pour cela et racontait à tous venants ce qui lui passait par la tête.

Après mille discours, mille leçons, après l'avoir chapitré sur tous les tons et tous les airs de la musique, madame de Maintenon,

voyant que rien n'y faisait, se décida à le calfeutrer quelque part, où on le tiendrait bien et où il ne viendrait pas s'étaler sur son compte et celui du roi. Par Saint-Sulpice et les abbés qui y tenaient, elle dénicha un M. Doyen, tenant une maison où des gentilshommes se retiraient pour prier Dieu et vivre dans l'exercice des bonnes œuvres. Elle y fit entrer son frère, du consentement de sa femme, qui s'en alla parmi les bavardes de son espèce se plaindre de ce qu'on lui ôtait son mari, avec lequel elle ne pouvait pas vivre et dont elle désirait tant être débarrassée lorsqu'il était près d'elle. C'était encore une autre curiosité que cette madame d'Aubigné, mais une curiosité grotesque. Il n'y avait jamais eu moyen d'en tirer parti, madame de Maintenon y avait essayé de toutes les manières, sans y pouvoir réussir, elle y renonça, la laissa libre de ses compagnies, et se chargea seulement de sa fille, qu'elle prit, qu'elle fit élever avec elle et qu'elle maria depuis à M. de Noailles, comme chacun sait.

Le comte d'Aubigné se tint quelque temps assez tranquille chez M. Doyen; il s'y ennuya

bientôt ; un beau jour il décampa sans rien dire à personne et retourna à ses plaisirs.

Ce n'était pas le compte de son *auguste* sœur. Elle le fit prendre au milieu d'une orgie et ramener dans sa retraite, où on lui donna pour gardien ce Madot, espèce de tartufe payé, avalant des couleuvres du matin jusqu'au soir. Ce fut dans cette condition que nous le rencontrâmes avec son *cornac*, selon sa propre expression à lui-même. Je ne sais où il avait puisé ce mot-là, il paraît qu'il signifie un gardien et un montreur de bêtes.

M. de Lauzun se hâta de lui faire compliment sur sa conversion et sur la vie exemplaire qu'il menait.

— Moi, monsieur, je ne suis point converti ; c'est ma sœur qui, après l'avoir persuadé au monde, veut me le persuader à moi-même, à quoi je n'entends pas, vous le comprenez. Non, je ne suis pas dévot, je ne suis pas converti, dont j'enrage, car on me force à faire comme si je l'étais. Le magot me suit partout, me conduit aux églises, m'empêche d'aller au cabaret et voir les joyeuses créatures qui font le charme de la vie. Mille

pardons, madame la duchesse, je suis un vieux soldat ; j'ai fait de grandes guerres ; j'ai l'habitude des camps et mon langage s'en ressent quelquefois.

Je ne pus m'empêcher de rire.

— Je parle ainsi devant *sa solidité*, ma sœur ; vous savez que le beau-frère l'appelle ainsi lorsqu'il la consulte en conseil. Il faut bien qu'elle m'écoute, et je ne souffre pas qu'elle m'impose silence. C'est une singulière personne que madame de Maintenon, convenez-en. Elle a fait un drôle de chemin, depuis ses airs de mademoiselle de Navailles jusqu'à Versailles, en passant par ce pauvre Scarron et la liste de ses successeurs. Encore elle se plaint.

— Monsieur, vous êtes un bon frère, répliqua M. de Lauzun avec sa voix nazillarde et traînante qu'il prenait pour dire ses méchancetés.

— Je suis un excellent frère, monsieur, recommença l'autre du plus grand sangfroid, pourtant je ne peux pas plaindre ma sœur lorsqu'elle me dit qu'elle est malheureuse, qu'elle s'ennuie, qu'elle voudrait mourir. Je

lui ai demandé l'autre jour si elle avait promesse d'épouser le Père Éternel.

M. de Lauzun était capable de comprendre ce mot et de ne le répéter qu'à bon escient. Pour moi, je pensai éclater.

— Monsieur, je n'ai demandé qu'une chose, c'est qu'on ne me tourmente point, c'est qu'on me fit duc et pair, et qu'on me permit de ne me mêler de rien, de n'aller jamais au parlement. Que diable, madame de Montespan, une concubine, a bien fait créer son frère duc de Vivonne et maréchal de France, moi je veux être seulement duc, je préfère mon bâton en argent.

— Monsieur, c'est beaucoup plus sage.

— Ne le pensez-vous pas ? Je désirerais avant tout d'être débarrassé de ce Madot, c'est-à-dire de ce magot qui me hante. N'a-t-il pas l'air d'un spectre ? Regardez-le. Croyez-vous qu'il y ait moyen de vivre avec ce cuisinier derrière mes talons ? Je vous conjure, monsieur, de parler au roi et à la reine d'Angleterre ; vous êtes leur sauveur, ils ne vous refuseront pas, ils vous ont bien donné leur parente pour votre bâtard, et je n'en

demande pas tant. Un seul mot au roi, qu'on me délivre de Madot, que je sois débarrassé de Madot, ce cauchemar, cette ombre vengeresse qui me poursuit et me rappelle la transformation de ma sœur si jolie, si accorte, si spirituelle, en une prude dévote, la pire espèce des créatures de Dieu. N'est-ce pas, monsieur, que vous parlerez au roi d'Angleterre?

— Monsieur, je m'engage à lui répéter mot à mot votre conversation.

— Et je vous en remercie, monsieur, vous pouvez compter sur moi, si j'étais capable de vous servir en quelque chose. Je ne vous offre pas mon crédit, je n'en ai point, ma sœur est dénaturée, mais à cela près tout ce que vous désirerez, ne m'épargnez pas.

Et là-dessus des révérences, et Madot ne soufflant pas plus qu'une borne : coups, injures, il recevait tout. Il en fut ainsi jusqu'à la mort de M. d'Aubigné, arrivée quelques années depuis. Il parut cependant au mariage de sa fille, avec le comte d'Ayen et la comtesse aussi. Elle chercha à se dissimuler, à se cacher, elle s'intimidait de cette repré-

sensation. Quant à son mari, ce fut le contraire. Il parla à se faire chasser, si le roi en avait été prévenu. On en rit, tout en le fuyant, on l'écoutait de loin. Il aperçut M. de Lauzun et lui cria :

— Eh bien, monsieur, j'ai encore Madot. Vous ne m'avez pas fait enlever Madot ! Ce soir, grâce à Dieu ! on l'a laissé dans la rue, mais il reviendra demain. Ma foi ! j'ai résolu qu'il paierait double alors.

M. de Lauzun lui répondit par un sourire et se faufila comme une anguille. Ce fut la curiosité du jour que ce père. On ne le revit plus après.

Il s'en alla à Vichy, toujours en puissance de Madot, et il y mourut. On ne le pleura pas. Madame de Maintenon ne se drapa point, elle en porta à peine le deuil, le roi détestait ces appareils lugubres. Elle ne s'occupa plus de sa femme, depuis sa mort. Elle eut une pension et vécut selon ses goûts. Sa fille ne la chercha pas, et rien ne fut si vite oublié que cette pauvre femme ; il est vrai qu'elle ne valait pas mieux.

XXII

Le moment du mariage de madame la duchesse de Bourgogne arriva, et le roi ne voulut pas attendre un jour après ses douze ans. Comme pour sa réception il ordonna un luxe d'habits merveilleux, c'eut été lui faire mal sa cour que de lésiner. Aussi il y eut assaut entre toutes les femmes et tous les hom-

mes, ce fut à qui l'emporterait les uns sur les autres. La lutte pour les brodeurs fut bien plus violente que dans les autres occasions. Madame la duchesse du Maine en envoya prendre chez le duc de Rohan par des hoquetons, de quoi le roi se montra fort mécontent, et ordonna que les brodeurs retourneraient à leur première pratique.

Il avait choisi lui-même un dessin pour les habits de madame la duchesse de Bourgogne ; en le donnant aux ouvriers il défendit qu'on quittât rien pour elle, en ajoutant que si cela n'était pas prêt, elle prendrait un autre habit. Chacun fut touché de cette attention, qui ne lui était pas ordinaire.

M. de Lauzun fut obligé de me laisser aller à Versailles, tenir ma place ; il aurait fait crier toute la France après lui sans cela. Mais, il voulut au moins que j'y fusse des plus remarquées. Rien ne peut rendre la magnificence de mes habits et des siens. Nous étions littéralement couverts de pierreries et de dorures. Nous avions les points d'Espagne les plus beaux de la cour, plus beaux que ceux des princesses. Mademoiselle les avait eus de

la reine Anne, qui, dans un moment où elle renonça aux parures, les lui donna un jour qu'elle était contente, et le roi les a bien regrettées. Il ne pouvait les voir sans soupirer; on n'en fait plus de cette espèce. M. de Lauzun les portait rarement, n'oi je les mettais pour la première fois. Le roi les reconnut et les montra à madame de Maintenon. Le duc aurait pu faire bien sa cour en les rendant, mais il fallait voir son air, lorsqu'il disait :

— J'ai trop de respect pour la mémoire de Mademoiselle pour ne pas conserver ses présents. J'ai déjà bien des remords d'avoir consenti à me défaire de tant de *bagatelles*. Et si elle n'y avait pas accédé elle-même, le château d'Eu, le château d'Aumale et ces autres mièvreries me pèseraient sur la conscience, au point de m'empêcher de dormir.

Nous eûmes un service complet. Ma sœur et son mari, quoique fort bien habillés, ne nous allaient pas à la cheville. Je fus nommée pour danser, et ce fut un grand honneur, on dansa peu. Il va sans dire que M. de Lauzun n'était pas parmi les danseurs. Il se

moquait fort d'eux et prétendait qu'ils n'y entendaient rien.

— Il fallait voir dans ma jeunesse, le marquis de Locmarit, un breton, que M. de Chautuns avait amené ici, comme il arrivait juste à la cadence. Comme les révérences étaient faites et comme le pas se faisait bien. Tous ces messieurs, excepté les princes, ressemblent à des marionnettes.

Le jour du mariage, on ne dansa point. Le roi tint le portique, après lequel il y eut feu d'artifice. Le roi et la reine d'Angleterre étaient venus, ils allèrent au coucher des mariés, chacun dans l'appartement désigné. C'est-à-dire que dans la chambre de madame la duchesse de Bourgogne, pas un homme n'y demeura, mais toutes les dames y furent. La reine d'Angleterre donna la chemise, que lui présenta la duchesse du Lude. Pendant ce temps, M. le duc de Bourgogne se déshabillait sur un pliant dans l'antichambre, devant le roi et tous les hommes. Le roi d'Angleterre lui donna la chemise, présentée par le duc de Beauvilliers.

Ensuite on les coucha devant toute la cour,

M. le duc de Bourgogne à la droite du lit. Rien n'était plus drôle que ces deux têtes d'enfant sur ces oreillers, ils avaient l'air fort embarrassés d'eux-mêmes. M. de Beauvilliers resta près de son élève et madame du Lude à côté de la princesse. Puis tout le monde se retira, excepté les personnes de leur maison et monseigneur, qui voulut rester à causer et à rire avec eux, pour les dérider. Après une demi-heure on fit relever le prince. Monseigneur voulut qu'il embrassât sa femme, madame du Lude s'y opposa, mais le père y tint absolument, ce que le roi trouva mauvais. Enfin on le reconduisit à son appartement, après qu'il se fut réhabillé dans l'antichambre. M. le duc de Berri, plus jeune que monsieur son frère de deux ans, prit un air capable et gaillard, en disant qu'à sa place il ne se serait pas laissé renvoyer ainsi, et qu'il eût voulu montrer qu'un homme marié n'est plus un petit garçon. On en rit fort.

Il y eut, tous les jours suivants, appartement, portique, comédie, collations, et puis les deux bals, dont le premier fut si mal

ordonné qu'on s'étouffa les uns sur les autres, le branle fut assez mal conduit par M. le comte de Toulouse. Ce fut une confusion épouvantable. Le second, au contraire, alla très bien. J'y vis pour la première fois une jeune femme avec laquelle je me liai beaucoup par la suite, parce qu'elle était charmante. C'était madame de La Varenne, mademoiselle de Tessé, et aussi mademoiselle de Lillebonne, très en faveur près de M. le Dauphin, princesse de Lorraine, d'une étrange façon que je ne puis m'empêcher de raconter ici ; il y a de quoi faire un roman de cette histoire, et je disais que madame de Lafayette eût dû l'écrire plutôt que *Zénaïde*, c'est d'un tout autre intérêt.

Le duc Charles IV de Lorraine était une manière de fou, avec de grandes visées. Il fut de tous les partis l'un après l'autre, vint en France, du temps de la Fronde, y fut très amoureux de la fille d'un perruquier, qui appartenait à Mademoiselle : elle eut le bon esprit de le refuser. Il épousa la duchesse Nicolle, sa cousine germaine, avec laquelle il

ne vécut point et dont il n'eut pas d'enfant; à peine la voyait-il.

Dans ses courses, il s'en alla à Bruxelles, y fit connaissance avec la comtesse de Canturoix, qui était veuve, et née mademoiselle de Cusance. Celle-ci se trouva ou honnête femme ou fine mouche, et ne voulut entendre parler d'aucunes privautés. Il en perdait la tête. Il fit alors une magnifique invention, digne d'une tête comme celle-là.

Un jour, il était chez la comtesse avec nombreuse compagnie, on annonce un courrier de Nancy, le duc commanda qu'on le fit entrer, et se fit dire, devant tout ce monde, la mort de la duchesse Nicolle. Affectant des air de confiture, il s'en alla incontinent prendre le grand deuil, en faire part à tout Bruxelles et se placer en homme qui n'a des regrets que de convenance. Dès le lendemain, il se rendit en pleureuses chez madame de Canturoix, et lui demanda sa main, quelle lui accorda, bien entendu, et quatorze jours après, ils furent mariés à Besançon dans l'église des Minimes. On reconnut, dans la ville, la comtesse pour duchesse de Lor-

raine, on la traita comme telle, et, bien qu'elle ne fût nullement dupe de la comédie, elle fit comme si elle l'était.

La duchesse Nicolle se portait à ravir, elle n'avait même pas été malade. Cela fut bientôt su universellement. Madame de Canturoix éclata, elle fit semblant d'être furieuse et de vouloir se retirer, mais elle n'en avait aucune envie et n'en fit rien. Elle était dans une grossesse déclarée et se calma. Ce qui fut inouï, c'est que depuis lors, ils se regardèrent comme duement mariés et se firent traiter comme tels, bien que la duchesse vécût, bien qu'elle fût nécessairement l'épouse légitime, et cela sans qu'il fût question le moins du monde de rompre son mariage et sans que le duc de Lorraine lui eût fait dire un mot de quoi que ce soit. Elle se retira à Paris où elle vécut toujours depuis ce temps, et où elle est morte.

Le duc eut de ce faux mariage, M. de Vaudemont et madame de Lillebonne, qui se posèrent, eux et leurs descendants, en princes lorrains, et n'acceptèrent point la bâtardise. Madame de Lillebonne eut deux filles, la prin-

cesse d'Espinois et mademoiselle de Lillebonne, mon amie, qui a amené cette digression. J'ai dû raconter ceci, car nous retrouverons plus d'une fois ces deux personnes.

Plusieurs jours après le mariage, je demeurai à Versailles, et ma sœur et moi nous fûmes parmi les femmes nommées pour accompagner la princesse, et c'était un honneur fort désiré, fort rare, on était d'une difficulté presque ridicule. Je n'ai point dit qu'aux fêtes du mariage j'avais rencontré M. le duc de Chartres, mais je l'avais évité ; j'étais en ce moment, je l'avoue, indignée contre lui, je trouvais qu'il poussait un peu loin les *distractions*. Il se montrait passionnément amoureux de Florine, une comédienne, dont il eut un fils, qu'il reconnut. On ne parlait que de ces amours, qu'il affichait tout haut, au point que le roi lui en fit la mine.

Quant à moi, je ne lui pardonnais pas. Je me souvenais de cette soirée, passée chez madame la duchesse, de tout ce qui s'était dit entre nous, de ces extases, de ces protestations, qui m'avaient ravie, et je me dis

qu'il les avait bien vite oubliés. Il me vint parler plusieurs fois, mais je ne lui répondis pas, ou du moins juste assez pour la convenance, et pour que ceux qui nous écoutaient ne se pussent apercevoir de rien.

XXIII

Dans une des promenades que nous fîmes avec madame la duchesse de Bourgogne, au voyage de Fontainebleau, qui suivit les fêtes du mariage, nous allâmes à un petit couvent de Moret, lequel vaut la peine qu'on s'y arrête. Ce couvent était cependant un des moindres de son ordre, c'est-à-dire des Bernardines. Rien de plus simple que son appa-

rence, et, lorsque nous y fûmes rentrées, rien de plus cossu, de plus propre que le parloir où l'on nous introduisit. La maison était gaie, saine, aérée, les jardins très soignés et très entretenus, de beaux arbres, de charmantes allées, un ruisseau empoissonné, des fleurs en quantité et des plus belles, même des plus rares, les religieuses bien vêtues, l'église richement décorée, enfin un bien-être qu'on ne trouve pas souvent dans les plus célèbres abbayes.

Madame la duchesse de Bourgogne, après avoir vu la supérieure et quelques profès, demanda la sœur Thérèse, et s'étonna qu'elle n'eût point paru encore. On lui répondit qu'elle était retirée dans sa cellule depuis le matin, dans ses humeurs noires, mais qu'on allait essayer de la faire descendre.

— Dites-lui, ajouta la princesse, que je viens lui faire une visite de noces, et que, si elle refuse de me recevoir, j'irai la chercher moi-même.

Un quart d'heure après nous vîmes entrer dans le parloir, une personne d'un fort

grand air, d'une taille admirable, paraissant âgée de trente ans à peu près. Son pas et sa démarche avaient quelque chose de majestueux, et elle salua la princesse, non pas comme une petite-fille de France à qui une simple religieuse rend ses devoirs, mais comme une égale, si ce n'est une supérieure. Son voile était baissé, nous ne pûmes voir ses traits; une chose me frappa aussi : Ses mains fort belles, étaient d'un jaune tirant sur le noir, ce n'était pas la peau d'une européenne assurément. A ma grande surprise elle ne montra pas son visage; c'était manquer à madame la duchesse de Bourgogne. Les princesses de la maison royale ayant le droit d'entrer partout, même dans les couvents les plus cloîtrés, et de faire lever les voiles, même des ordres les plus sévères.

La princesse accepta ses étranges façons, sans en paraître étonnée. Elle fit donner un siège à la sœur, qui l'accepta comme un droit, et qui, tout de suite, lui demanda d'un ton bas et mélancolique, des nouvelles du roi, de celles de monseigneur et des princesses fils. Madame la duchesse de Bourgogne

lui répondit avec des détails, et une déférence qui ne sembla étrange à personne, excepté à moi, la seule nouvelle venue.

— Oh ! madame, dit la religieuse, le roi ne viendra-t-il pas encore ce voyage-ci ?

— Je ne sais, Sa Majesté ne m'en a pas prévenue, mais madame de Maintenon vous annonce sa visite très prochaine.

— Je serai charmée de la voir. Cependant ce n'est pas le roi.

Et elle fit un gros soupir.

— Le roi est bien occupé, il a des devoirs nombreux, et puis...

— Et puis il ne m'aime pas ! poursuivit la recluse, soupirant plus fort.

Il y avait peu de personnes dans le parloir : exactement la princesse, madame du Lude, la supérieure, la religieuse inconnue et moi, qui me tenais en dehors dans le jardin, avec madame de Mailly, dame d'atour. Nous pouvions entendre et voir. Le reste de la suite était resté à côté de l'église, où se trouvait une grande pièce pour les étrangers. J'étais confondue de tout cela, je ne disais rien cependant. A la cour les paroles se pèsent

comme les diamants. Une longue conversation s'établit entre madame de Bourgogne et la religieuse, elles parlèrent à voix basse. Celle-ci semblait se plaindre, et la princesse l'apaisait, nous nous écartâmes un peu; cependant, la religieuse élevant la voix, nous entendîmes.

— Enfin, madame, on me réduira au désespoir, je ne puis plus vivre ainsi et je ne veux plus garder de mesure si je n'obtiens ce que je demande. Rien de plus facile, à moins qu'on n'ait juré de me pousser à bout, vous devez le comprendre et vous pouvez le dire.

En achevant ces mots, elle releva son voile, par un brusque mouvement, comme si elle étouffait, et nous vîmes un visage assez bien fait, mais presque nègre. De beaux yeux, mouillés de larmes, de belles dents, une tristesse immense répandue sur les traits, quelque chose d'intéressant et pourtant de hautain dans la physionomie; quant à moi je lui trouvai sur-le-champ des airs du roi, d'une façon à ne pas méconnaître; on comprend que ma curiosité en redoubla.

Après une visite assez longue, la princesse

se leva ; nous étions allées nous asseoir au fond du jardin, dans un joli cabinet, qu'on nous dit être celui de la sœur Thérèse. On nous fit appeler ; quand nous revînmes, le voile était retombé, les adieux s'échangeaient, et la religieuse répétait avec insistance :

— Surtout, madame, souvenez-vous de ce que vous avez entendu.

La princesse lui fit mille assurances et nous remontâmes en carrosse.

Arrivée à Fontainebleau, je cherchai M. de Lauzun, j'étais impatiente de lui raconter ce que j'avais vu. Il savait bien des secrets d'autrefois par Mademoiselle, par madame de Montespan et même par le roi qui, pendant un temps, le mit de toutes ses confidences. Pendant la route pour revenir de Moret, pas une allusion à ce qui venait de se passer n'avait été faite ; je brûlais de curiosité. Il était justement dans sa chambre à s'ajuster, ce qui était toujours très long, tant il y prenait de soin.

Il m'écouta sans m'interrompre, et lorsque j'eus terminé mon récit, il resta un instant en silence, puis me dit en souriant :

— Ah ! vous avez vu la Mauresse ? Vous êtes plus avancée que moi, je n'ai jamais pu l'apercevoir.

— Vous la connaissez donc ?

— Parbleu !

— Qui est-elle ?

— Elle est la sœur Thérèse, vous l'avez entendu nommer.

— Et sa famille ?

— Sa famille ! sa famille ! C'est là le nœud de l'affaire, et je ne sais si l'on peut vous raconter cela à votre âge.

Je le priai tant qu'il y consentit. Il savait d'ailleurs que j'étais fort secrète, et ce jour là il était de bonne humeur, il avait fait un de ses tours que je vous conterai ensuite, dont il était coutumier, et qui le rendaient la terreur des courtisans. Voici ce qu'il m'apprit :

— La feue reine était la plus honnête, la plus sainte femme qu'il y eût au monde ; il fallait que cela fût ainsi pour qu'on ne l'eût pas soupçonnée dans l'aventure que vous allez lire. Elle aimait le roi à l'adoration et Dieu sait ce qu'il lui fit endurer, pendant un

grand nombre d'années. Elle n'eut ni plaintes ni murmures, et souffrit tout. Il fit à sa mort la plus belle oraison funèbre, il disait en la pleurant :

— Voilà le premier chagrin qu'elle m'ait donné.

Le roi et la reine eurent plusieurs enfants, qui moururent tous, excepté monseigneur, excepté celle qui aurait dû mourir. A ce sujet on cite un mot remarquable de Fagon. Le roi lui disait :

— D'où vient que je ne puis élever les enfants de la reine, tandis que mes enfants naturels sont tous forts et bien portants ?

— Sire, c'est que Votre Majesté n'apporte à la reine que la rinçure des verres.

Tant il y a qu'ils ne passèrent pas le premier âge et que plusieurs moururent en naissant.

Le roi d'Espagne avait envoyé à la reine, sa sœur, deux petits Maures africains, fort jolis dans leur espèce. Un de ces Maures, c'était la fille, ne put s'acclimater en France et succomba ; l'autre, un garçon, resta nain.

et prodigieusement malicieux et intelligent. La reine s'y attacha comme à un sapajou, à un épagneul, un peu plus amusant que les autres, puisqu'il parlait. Il ne la quittait point, on ne se gênait pas devant lui, on ne prenait même pas garde qu'il fût dans la chambre, c'était un jouet, une chose et non un homme.

Il atteignit de la sorte ses dix-huit ans. La reine n'était pas belle, mais elle avait des yeux et des dents superbes, une très jolie taille, elle était d'une belle carnation et son visage offrait beaucoup d'agréments; et puis elle était d'une bonté adorable, gaie, pleine de grâce; on pouvait l'aimer, personne n'y songea, si ce n'est ce misérable nain, qui prit pour elle une passion terrible et qui eut la force de la concentrer pendant si longtemps. Néanmoins on s'apercevait d'un changement en lui, il pleurait souvent; son caractère devint inégal et brusque. Plein de dévouement pour sa maîtresse, il ne respectait qu'elle, et fut plusieurs fois fouetté pour s'être permis des insolences envers le roi, qu'il ne pouvait souffrir.

— Oh! je l'empoisonnerai, dit-il un jour en colère.

On l'avait baptisé ; il était chrétien de nom, car il ne l'était guère de fait. Il fallait le mener de force à l'église et, quant aux sacrements, il n'y avait pas d'apparence qu'il en approchât. La reine, si pieuse, lui pardonnait cependant ses irrégularités.

— A-t-il une âme ? demandait-elle un jour à M. de Meaux ; pour moi je suppose qu'il en a tout au plus la moitié, encore est-elle bien petite.

La reine commençait une grossesse, elle était souvent incommodée et restait sur un petit lit étendue, lorsqu'elle n'était pas forcée de paraître ou de recevoir. Un jour elle dormait à moitié, il faisait fort chaud, on était justement à Fontainebleau, il n'y avait personne dans sa chambre que son nain, accroupi près de la fenêtre et la veillant à l'ordinaire. Elle ouvrit les yeux et s'aperçut qu'il pleurait. Touchée de compassion, elle l'appela. Il se hâta d'accourir.

— Qu'as-tu, Pedro ? lui demanda-t-elle.

— Rien, madame. Votre Majesté veut-elle

que j'aille chercher mon luth et que je lui chante une chanson ?

Il était fort habile musicien et avait une petite voix toute grêle, mais très singulièrement agréable.

— Non, mon pauvre enfant, je ne veux pas te faire chanter quand tu souffres. Je veux que tu me dises la cause de tes larmes, et si je puis te soulager, je le ferai.

— Vous ne le pourriez pas, madame.

— C'est donc au-dessus du pouvoir humain.

— C'est du moins au-dessus de la volonté humaine.

— Tu veux peut-être revoir ton pays ?

— Je mourrais plutôt que de quitter Votre Majesté.

Ces paroles et le ton avec lequel il les prononça eussent éclairé tout autre que la reine, si parfaitement innocente en ce genre, et qui d'ailleurs ne se doutait pas qu'on pût avoir une pensée d'amour avec une figure comme celle de son nain.

— Je veux que tu me racontes tes peines, mon petit Pedro, je te promets qu'elles ces-

seront, lors même que tu me débiterais les plus incroyables folies de l'univers.

En parlant elle passait ses doigts sur la tête du nègre et jouait avec sa laine, comme avec les soies d'un petit chien. Il frémissait dans tout son corps. Tout à coup il se redresse, et, s'échappant de sa main, il lui demanda avec une passion qui ne se contenait plus, si c'était donc bien vrai qu'elle l'aimât.

— Sans doute, lui répondit-elle, je t'aime beaucoup.

Alors ce petit misérable, éperdu, hors de lui, ne se connaissant plus, se jeta sur la reine et voulut l'embrasser, en même temps qu'il essayait d'écarter son corsage, entr'ouvert sur sa poitrine. Marie-Thérèse, épouvantée, indignée surtout, jeta un cri terrible, envoya d'un coup le nain rouler au milieu de la chambre, et de l'émotion qu'elle ressentit, perdit connaissance. Sa dame d'honneur, la duchesse de Noailles, entra précipitamment et trouva ce spectacle. Le nain était comme un fou. La duchesse l'interrogea, il ne répondit rien, sortit de la chambre

en courant, s'en alla dans la sienne, et cherchant un petit couteau à manche de pierreries, dont il se parait pour suivre la reine, il se porta un coup dans le sein, un coup si sûr, qu'il en mourut sur-le-champ.

La Molina, une des femmes de la reine, sa favorite, qu'elle avait amenée d'Espagne, se tenait dans un petit cabinet à côté de celui du nain, elle entendit du bruit et il lui sembla même un grand soupir, comme un gémissement. Elle aimait cet enfant, elle eut peur et entra chez lui. Elle l'aperçut baigné dans son sang, et son premier mouvement fut de courir chercher du secours, ne se doutant pas de ce qui arrivait, et, avec l'impétuosité de son pays, elle se mit à crier :

— Pedro s'est passé sa lame à travers la corps, il est là tout sanglant !

Juste au moment où la reine commençait à revenir à elle : elle l'entendit et retomba dans l'état d'où elle sortait, se tordant en des espèces de convulsions, si bien qu'il fallut aller chercher Fagon sur l'heure, et que le roi s'empressa de venir après lui. On ne

comprenait rien à cela, la reine eût pu l'éclaircir, elle ne parlait point et ne parla pas de la journée, on se perdait en conjectures. Pedro, qu'on avait voulu secourir, était bien mort, on emporta son petit cadavre pour l'enterrer mystérieusement. Lorsque Marie-Thérèse fut un peu remise, elle raconta l'histoire, mais seulement au roi, à Molina, à Fagon et à ses plus intimes. Madame de Montespan le sut bien vite et le raconta à son tour à M. de Lauzun, alors en grande privance avec elle. Cette grossesse malheureusement continua, sans que la reine pût bannir de son esprit le souvenir de cette scène et l'horreur qui l'avait suivie. Elle y songeait nuit et jour et voyait toujours ce nain, se permettant sur sa personne ce manque de respect qui, aux yeux timorés de cette sainte, était presque un crime.

Les médecins s'en inquiétèrent, sans lui en rien dire, ils recommandèrent au roi des distractions à l'infini, de ne point la laisser seule et de l'empêcher de penser le plus possible. Jamais on ne vit tant de cercles et de comédies à la cour. Cela n'y fit rien, elle se

sentit de plus en plus malade, arriva à ne pouvoir se lever, finalement accoucha à sept mois d'une fille, noire comme Pedro, ayant les traits du roi, mais impossible à montrer, à cause des conséquences et des conjectures, Elle était forte et vigoureuse, malgré la souffrance de sa mère, et annonçait vouloir vivre. On l'emporta à peine née. Bontemps la plaça dans une campagne écartée, chez des paysans, sans rien qui pût révéler sa naissance, comme la fille d'une riche Américaine et de son esclave.

On publia que la reine avait fait une fausse-couche, elle le crut elle-même, jusqu'à ce qu'elle fût assez bien rétablie pour supporter cet assaut. Après cela on remit encore, et elle n'apprit la vérité que quatre ou cinq ans après, lorsque le roi devint dévot et qu'on lui fit un scrupule de la lui cacher. Elle voulut voir cette enfant, lui fit quitter ses paysans, la fit placer, toujours par Bontemps, confident de tout le monde, chez les Bernardines de Moret où on l'éleva, en payant pour elle une grosse pension. Cette pauvre fille devint fort intéressante par son esprit et par son

cœur. La reine l'aimait énormément, elle exigeait qu'elle ne manquât de rien et faisait tenir le couvent sur le pied où je l'avais vu pour lui en rendre le séjour agréable, à quoi elle réussit médiocrement.

Thérèse n'avait aucune vocation religieuse, pourtant le roi ne voulait à aucun prix qu'elle sortît de là. On ne pouvait la montrer à personne, ni songer à la marier pour nous faire de petits princes nègres. Il n'y avait pas, en effet, d'autre asile pour elle, elle s'y refusait constamment; enfin le roi lui fit dire qu'il l'abandonnerait si elle ne lui obéissait. La Mauresse, ignorant les liens qui les unissaient, répondit que cela lui était bien égal, et que pourvu qu'on lui ouvrit les portes, elle ne demandait rien de plus.

XXIV

La bonne reine menacée de perdre sa fille, prit sérieusement l'alarme. Elle voulut lui parler elle-même et se rendit au couvent désolée. Pour voir cette Mauresse en particulier, il fallut de grandes précautions afin de ne pas éveiller les conjectures. Déjà la disparition du nain avait fait beaucoup parler

dans le temps, bien qu'on lui eût donné le plus possible une couleur naturelle. La reine avait accoutumé ses dames à de longs entretiens seule à seule avec la prieure, on y appelait Thérèse par des corridors secrets, lorsqu'on voulait la garder davantage, pourtant c'était rare ; cette fois l'entretien étant surtout avec elle et pour elle, la supérieure alla la chercher dès que la reine fut arrivée et les laissa ensemble. Elle se retira dans le fond de son oratoire, où nul ne pouvait pénétrer et se mit en oraison.

La reine demanda à Thérèse les raisons de son refus, celle-ci donna la meilleure de toutes : c'est que la vie religieuse lui était insupportable, qu'elle s'y damnerait dans le dernier désespoir et qu'elle n'y resterait point. La reine la pria, la supplia avec larmes, la conjurant de vaincre son antipathie, et de demeurer là, ajoutant qu'elle ignorait la conséquence de son obstination et qu'elle s'en repentirait toute sa vie.

— Madame, je me repentirais beaucoup davantage si j'y restais, ou plutôt je n'en au-

rais pas le temps, car je serai morte avant trois mois.

— Vous ne m'aimez donc point.

— J'ai pour Votre Majesté le plus profond respect, la plus affectueuse reconnaissance ; mais je ne saurais lui obéir en ce qu'elle me commande ; à cela près, ma soumission est sans bornes.

— Je ne commande pas, je prie ; je ne demande pas d'obéissance, je demande de l'amitié.

— De l'amitié, madame ! moi, pauvre orpheline, sans patrie, sans nom, sans appui sur la terre, et vous la plus grande reine de l'univers, cela ne se peut.

— Et si vous connaissiez votre mère, l'aimeriez-vous ?

— Si j'aimerais ma mère, madame ! Ah ! je l'aimerais bien plus que les enfants heureux n'aiment la leur.

— Heureux ! vous êtes malheureuse, hélas ! reprit la bonne princesse en pleurant. Et si votre mère vous suppliait de rester ici, si votre mère vous disait qu'en quittant ce couvent vous ne la connaîtrez jamais et qu'en y

demeurant vous la verrez quelquefois, la refuseriez-vous ?

— Je verrais ma mère, madame ! Oh ! mon Dieu ! parlez-vous en son nom ?

— Peut-être. Répondez-moi à ce que je vous demande.

— Pour connaître ma mère, madame, pour la voir quelquefois, ainsi que vous me l'annoncez, j'accepterais tout. Cependant ma mère m'aimerait bien peu, si, en échange du bonheur de l'embrasser, elle me forçait à accepter le malheur de ma vie.

— Votre mère n'est pas sa maîtresse, Thérèse, votre mère n'a pas de volonté, elle ne s'appartient pas ; ce qu'elle vous impose lui est imposé à elle-même par une de ces forces, une de ces nécessités qu'on ne brise pas.

— Madame ! madame ! je vous en conjure, quelle est ma mère ? quand la verrai-je ?

— Promettez-vous de ne plus quitter ce couvent ? promettez-vous...

— Ah ! madame, je promettrai tout à ma mère !

La reine ne put résister davantage. Elle prit la pauvre fille dans ses bras, la couvrit

de caresses et lui avoua sa naissance, au milieu de ses larmes. Elle lui montra la raison d'État qui les dominait toutes deux, et lui fit toucher du doigt les nécessités implacables auxquelles elle était condamnée. Ce fut une scène terrible et touchante. La Mauresse faillit mourir de douleur et de joie ; elle resta plus d'une heure aux pieds de la reine, la suppliant de l'emmener, et celle-ci se retranchant sur la volonté expresse d'un roi et d'un père :

— Mon enfant chérie, lui dit-elle enfin, vous ne sortirez pas de ce cloître ; soit que vous y consentiez ou non, la décision en est prise, le roi ne le veut pas. Seulement, si vous y restez de bonne volonté, il me sera permis de venir près de vous ; je vous amènerai monseigneur et ses enfants, on aura pour vous les égards, les soins que vous méritez. Si vous êtes rebelle, on vous séparera, on vous...

— N'en dites pas davantage, madame, ce seul motif me détermine ; qu'on fasse de moi ce que l'on voudra.

La reine la remercia par mille tendresses.

La pauvre fille essaya de sourire, mais, malgré elle, ses larmes coulaient.

— Ah ! madame , que je vous plains ! lui dit-elle, vous êtes contrainte à un cruel sacrifice , et Dieu nous éprouve cruellement toutes deux.

En rentrant au château , Marie-Thérèse avoua au roi ce qu'elle venait de faire. Elle savait d'avance qu'elle n'en serait pas approuvée, mais elle avait sauvé son enfant.

— Maintenant qu'elle est instruite, madame, elle sera plus exigeante; elle demandera qu'on lui rende certains devoirs qu'on ne pourra lui refuser, par respect pour moi-même. Et puis sera-t-elle discrète? Quant à moi, dites-le-lui bien, je ne la verrai jamais.

— Quoi ! sire, jamais ?

— Non, madame. Je me le reproche; mais elle est pour moi un objet d'horreur et de dégoût. Elle me rappelle sans cesse une insulte faite à vous, madame, à vous, la reine de France, à vous, ma femme; et je ne puis y songer sans colère et sans honte.

— Ah ! quelle injustice !

— Si c'était une autre que vous, madame,

si vous n'étiez pas au-dessus de tous les soupçons, ce serait un autre sentiment encore. Mais, je le sais, cette fille est ma fille, je n'en doute pas, je ferai en sa faveur tout ce qu'il me sera permis de faire; seulement je ne la verrai point.

La confiance de la reine en entraîna une autre à monseigneur; il la prit avec sa bonté ordinaire, et voulut de suite aller à Moret. Depuis cette époque, la religieuse vécut régulièrement, quoique tristement. Elle avouait quelquefois ses combats et ses regrets. Jusqu'à sa mort, la reine la vit. Bontemps ne manqua jamais une semaine. Il prenait ses ordres sur ce qu'elle désirait, et rien ne lui fut refusé que de voir le roi, qu'elle désirait passionnément, et qui n'y voulut pas consentir, même lorsqu'elle se désespérait, comme on l'a vu.

Après la reine, madame de Maintenon, à qui elle recommanda instamment sa fille, lui rendit les mêmes soins. On y conduisit M. le duc de Bourgogne et les princes, ses frères; nuls autres de la cour, excepté les personnes de leur suite et de leurs maisons, qui encore,

la plupart du temps , ne restaient point , comme on l'a vu.

Cette histoire transpira peu. Je n'en avais point entendu parler lorsque la princesse me conduisit au couvent de Moret. M. de Lauzun me raconta ce que je viens de vous dire, et j'ai su depuis encore que quelquefois la religieuse se souvenait de son rang , qu'il lui échappait des demi-mots, même des phrases très significatives, telles que ceci.

Un jour, on entendait dans la forêt le bruit des cors et tout ce train des équipages du roi.

— Ah ! dit la Mauresse avec distraction, c'est mon frère qui chasse.

Elle a vécu assez vieille, il n'y a pas longtemps qu'elle est morte. Le roi Louis XV ne l'a point vue ; mais M. le Régent l'a envoyé complimenter cinq ou six fois. On m'a assuré qu'elle était devenue indifférente à tout, hors aux fleurs , qu'elle a toujours aimées extrêmement.

XXV

Le prince d'Orange envoya milord Portland en ambassade extraordinaire et le roi le reçut aussi extraordinairement, jamais on ne vit tant de pompes, de luxe, de fêtes, pour un envoyé même de puissances amies. Les courtisans, à l'exemple du maître, y déployèrent tous leurs efforts, et ce fut réellement

un scandale, lorsqu'on avait à Saint-Germain Jacques II, la reine Marie et le prince de Galles, qu'on reconnaissait comme tels.

M. de Lauzun, autant par amour de fronder que par égard pour le roi Jacques, s'en alla à Saint-Germain et moi avec lui, pour bien marquer qu'il n'abandonnait pas la cause de la maison des Stuart. Nous les trouvâmes fort affligés de la conduite du roi et aussi de la mort de la duchesse de Berwick, une charmante femme que le duc avait épousée par amour, qui s'était fait aimer de tout le monde et que tout le monde regrettait.

Nous fûmes ensuite obligés de revenir pour plusieurs mariages, entre autres, celui d'une personne à laquelle mon père tenait, pour avoir eu avec elle des relations d'affaires et dont les suites se doivent remarquer. C'était mademoiselle de Montgomery, veuve de M. de Quintin. Mon père lui acheta la terre dont je portais le nom, et dont on fit un duché pour mon frère. Elle avait une excellente maison, recevant la meilleure et la plus nombreuse compagnie ; chaque soir on

y soupait, c'était un grand honneur que d'y être admis. Elle ne sortait point, ne rendait pas de visites, et recevait jusqu'aux princesses du sang, avec la même hauteur que si elle eût été une reine. Elle avait des soupirants en quantité et ne les accueillait pas, ou leur permettait à peine de lui conter leur martyre, enfin nulle ne se trouvait en meilleure posture pour faire un bon choix et se placer aussi haut qu'il est permis de monter.

Parmi ses *mourants* (ainsi qu'on disait du temps de la Fronde), on citait le comte d'Autvergne, le marquis de la Feuillade, qui venaient souper chez elle et s'en retournaient à Versailles, avec des relais, pour le coucher du roi. Ils étaient d'une jalousie féroce l'un de l'autre ; elle se divertissait à les exciter. Les autres ne soupiraient pas moins ; ce train de vie dura vingt ans.

Le comte de Fiesque, que l'on appelait le *petit bon*, sans doute parce qu'il avait une fabrique d'épigrammes et qu'il ne respectait personne, s'impatientsa de la façon dont madame de Quintin se faisait adorer et obéir,

sans rien rendre à qui que ce fut, pas même à madame de Bouillon, qui venait chez elle, et qui cependant avait sa cour aussi ; pas même à Madame, si haute et si fière de ses ancêtres palatins. Il fit une chanson qui amusa tout Paris, et fit afficher sur sa porte, comme au temps des indulgences dans les églises :

— « Impertinence plénière. »

Cela fit rire, mais cela ne corrigea rien.

On alla de la même manière chez madame de Quintin, tant que sa maison ne baissa pas, tant que l'avarice ne s'empara pas d'elle, ce qui arriva lorsqu'elle en eut fini avec la galanterie. Elle avait chassé le comte d'Auvergne, pour Lafeuillade ; Lafeuillade mourut, les autres amoureux s'éloignèrent ; bref, il lui resta le comte de Mortagne, qui l'aimait depuis vingt ans, sans oser le dire. Il n'était ni beau ni séduisant, elle était vieille et laide, ils se marièrent, parce que, disait-elle, elle était touchée d'une si pure et si constante flamme. Le monde en rit et les délaissa ; ils se mirent à recommencer l'*Arcadie* et à s'adorer comme les bergers de *l'Astrée*.

Nous assistâmes à cette noce, et je ne la puis oublier, par la circonstance qui la suivit.

On nous dit que milord Portland insistait de toutes ses forces pour faire renvoyer le roi Jacques de Saint-Germain, et que le roi s'était prononcé d'une façon irrévocable pour n'y vouloir pas consentir. M. de Lauzun ne cherchait qu'une occasion de suivre le torrent, s'étant aperçu qu'on lui faisait froide mine d'avoir protesté par son voyage, contre cet engouement sans raison pour le Hollandais devenu seigneur anglais par la grâce de l'usurpation.

Il quitta donc de bonne heure la maison de madame de Mortagne et me laissa avec madame de Saint-Simon, pour s'en aller faire une visite à cet ambassadeur, qui s'était fait écrire chez lui comme chez tous les ducs et pairs.

M. de Lesdiguières, ce charmant jeune héritier, mari de ma cousine, mademoiselle de Duras, sortit avec lui pour aller à la comédie, la duchesse demeura comme nous et nous étions excessivement gaies. Nous riions fort des mariés, dont la bouche en cœur et les yeux en coulisses étaient véritablement

grotesques. Madame de Lesdiguières était amoureuse de son mari comme s'il eût été son amant, il le méritait bien.

Ce soir-là, elle me dit, malgré nos rires, qu'elle se sentait triste, qu'elle ne pouvait laisser M. de Lesdiguières s'éloigner d'elle sans être inquiète et qu'elle voudrait déjà être rentrée et l'avoir revu. Je me moquai d'elle, madame de Saint-Simon plus encore, il n'en fut autre chose jusqu'au moment de nous retirer.

Ma sœur avait son mari et son carrosse, elle partit de son côté. Ma cousine me proposa de renvoyer mes gens, et de nous retirer ensemble. J'acceptai. Nous allâmes d'abord chez elle, son mari n'était pas rentré, elle le fit demander à la porte. Elle me proposa de nous rendre à la comédie pour savoir si elle était finie, et nous informer de ce qui pouvait retarder le duc. Il faisait un clair de lune superbe, j'y consentis volontiers.

Comme nous approchions du théâtre, nous entendîmes beaucoup de bruit, des cris, des piaffements de chevaux.

— Ah! M. de Lesdiguières est dans ce

bouleversement, et il lui est arrivé quelque malheur, me dit-elle éperdue.

Et tout de suite elle appela un de ses gens, et lui ordonna de faire avancer son carrosse le plus près possible, puis, de s'informer de ce qui menait si grand tapage, et de revenir le lui dire immédiatement. En attendant elle se penchait à la portière, et je fus obligée de lui rappeler qu'il ne fallait pas se montrer ainsi en pareil lieu, et sans avoir près de nous, son mari ou le mien, pas même un écuyer, rien que des laquais.

Le sien revint bientôt tout effaré, il ne savait quel compte rendre à sa maîtresse, qui semblait si effarée, puisqu'il s'agissait justement de son mari.

— Eh bien ? lui demanda-t-elle, voyant qu'il restait là planté comme le cierge pascal.

— Madame, il y a du bruit, à cause d'une comédienne, de mademoiselle Florence, la maîtresse de M. le duc de Chartres.

Ce fut à mon tour de rougir et de trembler, en me cachant dans le fond du carrosse.

— Qu'est-ce qui t'a dit cela, et de quoi te mêles-tu ? répliqua la duchesse avec beaucoup de hauteur.

— Mon Dieu ! madame, cette demoiselle l'a crié elle-même au peuple qui la huait, je ne croyais pas qu'il y eût de mal à le répéter.

— Pourquoi la huait-on ? On a bien de la peine à te comprendre, parle donc clairement.

— Madame, elle est sortie avec un jeune seigneur, qui lui donnait la main, elle est allée pour monter dans son vis-à-vis, en même temps celui de madame de Noailles s'approchait, et un autre seigneur donnait la main à cette dame, la Florence a voulu faire couper l'équipage de madame de Noailles par le sien, le seigneur qui conduisait cette dame s'est mis en colère, celui de la Florence également, ils se sont attaqués de paroles, ils ont tiré l'épée, on les a séparés, mais on dit qu'ils doivent se battre. C'est alors qu'on a hué mademoiselle Florence, et qu'elle a crié : Je suis la maîtresse de M. le duc de Chartres. Alors on l'a huée plus encore.

— C'est M. de Lesdiguières qui a défendu madame de Noailles, j'en suis sûre, madame, allons vite chez mon père, qu'on mette la connétablie après eux, qu'on les sépare.

— Eh! vous oubliez que les ducs ne reconnaissent pas la connétablie, madame.

— Que m'importe! elle les séparera toujours, on les reconnaîtra après si l'on veut.

— Madame, reprit le laquais, j'ai aperçu monseigneur, et je puis vous assurer qu'il est rentré.

— Chez moi donc alors! et vite!

Nous ne prononçâmes pas un mot pendant la route, elle songeait et moi aussi. J'avais reçu un coup dans le cœur, il me semblait avoir perdu mes espérances et mon bonheur, et pourtant je n'avais ni l'un ni l'autre. Il existe quelquefois au fond du cœur des choses cachées qui se découvrent lorsqu'on nous les enlève.

Nous trouvâmes M. de Lesdiguières à l'hôtel, car je voulus entrer pour apprendre des

détails, j'en étais avide. Où était donc tombé cet homme que j'aimais, pour qu'une créature sans vergogne se déclarât sa maîtresse publiquement, lui marié, lui père, lui le neveu du roi, le fils de Monsieur. Le duc était pâle, mais calme. La querelle qu'il venait d'avoir avec M. de Lambert, colonel d'infanterie, ne l'avait que fort peu touché, il était très brave. Les premiers mots de sa femme lut apprirent d'où nous venions. Il la vit instruite quoique pas entièrement, et espéra lui cacher le reste. A ces questions répétées, il répondit qu'il avait été témoin de la dispute, il inventa des noms que ma cousine ne connaissait pas, en ajoutant que tout cela n'aurait pas de suites, que M. le duc de Chartres ne le permettrait pas, qu'on étoufferait l'aventure, et qu'il n'en fallait plus parler.

La duchesse en fut moitié dupe. Elle voyait son mari près d'elle et voulait se persuader qu'il ne la trompait pas. Quant à moi je compris tout, je compris surtout que le prince allait se trouver compromis plus que jamais, et si je l'accusai beaucoup, je l'aimai encore

davantage, en supposant qu'il serait malheureux.

L'heure avançait : le temps tournait à l'orage, la belle lune était éclipsée, il fallait rentrer chez moi, M. de Lauzun s'étonnerait peut-être de mon absence. Je remontai dans un carrosse qui avait ramené M. de Lesdiguières, un carrosse avec des grisons, sans armoiries, à cette heure, c'était sans conséquence. La pluie commença. Il y avait loin de l'hôtel de Lesdiguières, près de l'Arsenal, chez moi, rue Saint-Honoré. Le duc avait voulu me reconduire, mais je l'avais supplié de n'en rien faire, très convaincue que sa femme s'en inquiéterait. C'était l'heure où on quittait les assemblées, je trouverais encore beaucoup de carrosses par les rues. D'ailleurs, j'avais trois laquais de M. de Lesdiguières, deux à moi et le cocher, j'avais de quoi faire bonne contenance.

Je me sentais un besoin impérieux de solitude, je m'étais trop contrainte, j'étouffais. En dépit de l'eau qui tombait par torrents, je laissai la glace de la portière ouverte, heureusement ! car en tournant une rue

étroite, le cocher prit mal ses mesures, et l'es-sieu se brisa, je fus renversée brusquement, je me serais défigurée si la glace eut été ouverte.

Ce fut un grand moment de confusion. On ne pouvait arrêter les chevaux, qui me traînaient dans ce coffre en éclats, mes laquais couraient après, en criant, ce qui les effarouchait davantage. Je ne sais ce qui serait advenu, si un gentilhomme, dans le carrosse qui croisait le mien, ne fût sauté en bas et ne se fût mis à la tête de ces bêtes maudites en leur donnant une secousse, qui les força de reculer. Quant à moi, j'avais recommandé mon âme à Dieu, et j'étais plus morte que vive.

— Il y a une dame dans ce carrosse, dites-vous ? s'écria mon sauveur, dont la voix retentit jusqu'au fond de mon âme.

— Oui, monsieur, madame la duchesse de Lauzun.

Il jeta un cri perçant et en une seconde il fut placé sur le côté du carrosse, il eut forcé la portière et il m'eut tendu les deux mains,

en me demandant d'une voix déchirée par l'anxiété :

— Êtes-vous vivante, madame ? Au nom du ciel, répondez-moi ?

— Je suis vivante, je ne suis pas blessée ; seulement j'ai eu bien peur. Je vous en supplie, retirez-moi de là !

Ai-je besoin de dire à qui je parlais ? Ne l'a-t-on pas reconnu comme je l'avais reconnu moi-même ? Il m'aida, je me fiaï à lui, et je fus bientôt sortie de ma boîte ensorcelée. Il était si ému qu'il ne me parla plus, moi j'avais grande envie de pleurer. La pluie tombait toujours à flots. Je ne pouvais rester là, en parure, à attendre qu'on eut relevé la machine.

— Madame, me dit-il, avec une timidité que je comprenais bien, daignerez-vous monter dans mon carrosse ? J'aurai l'honneur de vous remettre chez vous.

Nos gens étaient là, je ne pouvais refuser. Cet accident, par un temps semblable, ne me laissait pas de prétexte. Il était seul et moi aussi. Il nous fallait rester tête-à-tête bien longtemps, et puis je le détournais de sa

route. Je voulus y faire des façons, il n'y avait véritablement pas moyen d'y penser, avec une averse semblable. Je montai donc. Il s'en allait aussi dans un carrosse *de muraille* à une petite maison qu'il s'était fait bâtir et meubler admirablement, justement derrière la Bastille, au faubourg Saint-Antoine. La Florence l'y attendait, il arrivait de Versailles exprès. Ce prince, différent de ceux de son rang, aimait, comme son aïeul Henri IV, auquel il ressemblait tant, à courir sans suite, à passer pour un simple gentilhomme, à se conduire comme tel, ainsi qu'il venait de le faire en arrêtant mes chevaux emportés. Il n'était pas de ceux que leur *grandeur attachait au rivage*. Je le surprénais dans un de ses moments de liberté, il en était heureux et honteux. Il ne savait quel prétexte prendre à se trouver si tard en pareil équipage, loin du Palais-Royal et lui tournant le dos. J'avais montré dans nos dernières rencontres une froideur et des dédains qui me laissaient supposer instruite, et ce n'était pas le moyen de m'ôter mes préventions. Aussi n'y essayait-il point et se contenta-t-il de me montrer sa joie, en

me sauvant d'une façon si inattendue et en me revoyant après une si longue contrainte.

J'avais eu le temps de me remettre, je ne le laissai pas aller plus loin.

— Je vous demande pardon, monsieur, dis-je au lieu de lui répondre, je vous détourne de votre chemin, vous alliez à vos affaires ou à vos plaisirs d'un côté tout opposé. S'il eût été séant que je restasse dans la rue, je n'aurais pas accepté l'offre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser.

— Ah ! madame ! quel changement, je le vois bien, on m'a perdu auprès de vous, vous ne m'aimez plus.

— J'ai du moins pour votre auguste maison le dévouement que je dois à celle de nos rois, et je me permettrai de vous engager à vous faire rendre un compte exact de ce qui s'est passé ce soir à la sortie de la comédie. afin que vous sachiez bien jusqu'où le nom de Votre Altesse Royale a été compromis, et jusqu'où il lui convient de laisser aller les choses entre M. de Lesdiguières et M. de Lambert au sujet de mademoiselle Florence.

— On vous a trompée, madame, je ne sais

ce que signifie ce discours. Je n'ai compromis ni M. de Lesdiguières, ni M. de Lambert et je ne connais pas mademoiselle Florence.

— C'est cependant une créature bien osée, car pour apaiser le peuple qui la huait à la sortie de la comédie, elle a crié sur le plus haut ton qu'elle était votre maîtresse et que vous la vengeriez.

— Chansons ! cela ne peut être,

— Monsieur, j'y étais, j'arrive tout à l'heure de chez madame de Lesdiguières. Le carrosse brisé dont vous m'avez tirée est à son mari, et je vous prie, entendez-vous ? de vous occuper de cette affaire, elle est fort grave, je ne sais comment le roi la prendra.

— Ah ! madame, madame, s'écria-t-il, vous abusez de ma situation, c'est une cruauté.

Et tout de suite changeant de discours, il se mit à me parler de son sentiment, de sa douleur, dans de tels termes, que je ne savais plus où j'en étais, en vérité. Je ne me doutais pas qu'on pût parler ainsi à une femme. Il se montra dans le dernier désespoir, et sa passion était si violente qu'il en perdit presque la parole. Quant à moi, j'é-

tais ébahie, mon cœur battait : je le plaignais malgré moi, j'acceptais des excuses sur le besoin impérieux de le distraire par tous les moyens, pour ne pas mourir de douleur. Folle que j'étais ! je le crus, je m'attendris, je le relevai, je lui jurai que mon amitié ne diminuait pas, que mon devoir seul y posait des bornes, mais que j'étais aussi malheureuse que lui, surtout de le voir perdre l'estime du monde, la faveur du roi, par la misérable conduite qu'il tenait et par les sociétés auxquelles il s'abandonnait. Je l'exhortai au courage, je lui fis promettre qu'il laisserait tout cela, qu'il s'occuperait sérieusement de devenir un héros, digne de sa naissance et de son nom. il n'avait pour cela qu'à le vouloir.

Il me jura tout ce que je voulus, ne me demandant qu'un peu d'espérance et la faveur de ne pas l'éviter à la cour. Il allait tancer la comédienne, la laisser là, sans abandonner son fils qu'il ne nie pas. Ce fils est aujourd'hui archevêque de Cambrai, par parenthèse. Il ne me refusa rien, et, en effet, pendant quelque temps il se ralentit. Il étouffa l'affaire de la comédie. M. de Duras,

par ordre du roi, arrangea M. de Lesdiguières et M. Lambert, et il n'en fut autre chose.

Ces rencontres ne me valaient rien, elles ranimaient ces feux que je m'efforçais d'éteindre, et me faisaient avancer dans cette voie qui pouvait me perdre. M. de Lauzun sut qu'un inconnu m'avait reconduite après mon accident. Mes gens ne l'avaient pas reconnu. J'assurais toujours que j'ignorais son nom, et que j'avais à peine vu son visage.

— Comment, madame, il ne s'est pas nommé ? Il n'a pas cherché à se prévaloir du service qu'il vous avait rendu ! C'est un homme étrange, et vous êtes bien hardie de vous confier à lui, car ce pouvait être un voleur ?

— Monsieur, valait-il mieux rester dans la rue à recevoir la pluie ! Cet homme est un croquant, c'est vrai, mais fort honnête et fort poli. Beaucoup de seigneurs voudraient lui ressembler.

— Vous ne l'avez point engagé à venir recevoir mes remerciements ?

— Ah ! monsieur, il court encore. Jugez donc ! il demeure près de la Bastille, et je l'ai fait venir rue Saint-Honoré, à plus de minuit.

XXVII

M. de Lauzun s'était tout à coup relâché de sa surveillance, on l'a vu. Il était redevenu traitable, et me laissait à peu près la liberté de tout le monde. Son caractère était ainsi. Il capriçait d'une façon inouïe. Je le connaissais bien maintenant et je ne m'en étonnais pas. Ainsi, il y eut un mariage où

la cour fut très brillante et où j'allai comme les autres : celui de mademoiselle d'Aubigné, nièce de madame de Maintenon et du comte d'Ayen, depuis duc de Noailles. M. de Lauzun m'y fit remplir tous ses devoirs avec la plus grande assiduité, et je dirais presque de la courtoisie. Personne ne l'était plus que lui ; mais il avait beau faire, le roi ne l'aimait plus, et madame de Maintenon ne l'aimait pas. Je commençai à faire amitié à cette noce avec une charmante personne, qui marqua beaucoup par la suite, mademoiselle de Villette, une autre nièce de madame de Maintenon, mais plus éloignée. Jamais plus aimable et plus ravissante créature n'attira les regards d'un roi ; cependant le nôtre ne la pouvait souffrir. Il se contenait à cause de la tante : mais il avait la persuasion que la jeune Villette s'était moquée de lui, qu'elle ne l'admirait pas avec l'exagération qu'il exigeait, il ne put jamais en revenir et lui prouva tant qu'il put.

Elle avait épousé le comte de Quailus, frère de celui du duel : c'était un ivrogne, un débauché, avec lequel elle ne vécut pour

ainsi dire point, et que l'on tenait aux frontières afin qu'il restât loin d'elle. Je ne sais pourquoi on le lui avait donné. Nous demeurâmes ensemble, toute cette journée, à rire et à causer beaucoup, excepté aux temps où mon rang me donnait des places qu'elle n'avait pas : tel que le souper, par exemple, où je fus assise et elle debout. Nous assistâmes au coucher de la mariée, nous vîmes madame la duchesse de Bourgogne donner la chemise, son mari vint ensuite et toute la cour les examiner dans ce lit, pendant quelques minutes ; à leur place je n'eusse pas aimé cela. Le roi tira lui-même les rideaux, et fit sortir tout le monde.

On parlait sourdement ce jour-là d'une pauvre femme qui venait de mourir, et dont le mari était à tout cependant, ce qui blessa fort ses proches, en particulier madame la princesse de Conti, sa cousine. C'était la duchesse de Choiseul, sœur de M. de La Vallière, neveu de la sœur Louise de la Miséricorde, cette belle duchesse qui fut tant aimée du roi et mère de madame la princesse de Conti.

Elle était belle et charmante. Son mari,

beaucoup plus âgé qu'elle, l'aimait aveuglément ; mais elle ne l'aimait pas, et cela se conceit, elle eut le grand tort de se montrer tout haut, de se perdre et de se galvauder dans des amours publiques, tant et si bien que madame de Maintenon la fit chasser de la cour. Elle s'en alla à Paris où elle continua la même vie, toujours avec son mari, qui ne cessait de la soutenir et qui n'y voulut rien voir du tout. Les bonnes âmes ne manquaient pas de le prévenir et de lui donner des avis, dont il se moquait, disant que cela n'était pas vrai, qu'on calomniait sa femme, qu'elle était jeune et belle, que les autres en étaient jalouses et qu'elles essayaient de la perdre, mais qu'elles ne réussiraient pas.

Madame la princesse de Conti, sa cousine, qui la voyait intimement, venait de Versailles à Paris exprès pour la mettre de ses parties, elle approuvait hautement le duc de Choiseul, cela fit deux partis ; la jeunesse se mit pour la duchesse, sinon ouvertement, pour ceux qu'on dominait, au moins du fond de leurs pensées et sans oser l'avouer tout haut, tant la conduite de la duchesse était signalée.

Le roi, inquiet pour sa fille, lui fit parler par des matrones. Elle répondit avec beaucoup de sangfroid, que son mari ne trouvait rien à redire à ses manières, et que le roi, tout roi qu'il fût, n'avait rien à y voir, attendu qu'elle était sa maîtresse, devant obéissance à son mari, la devant aussi au roi, sans doute, dans tous ce qui touchait ses devoirs de bonne Française qu'elle remplissait assiduellement, le reste était une affaire entre sa conscience et M. de Choiseul.

Il fallut s'en contenter, on l'avait chassée de la cour, on ne pouvait faire pis sans le consentement du mari, et il ne le donnerait certainement pas. Madame de Conti eut défense de la voir. Elle la vit en cachette, le roi le sut et se fâcha : il lui signifia qu'il la renverrait dans ses terres si elle persistait ; elle céda, mais les messages allèrent leur train.

Enfin le roi s'en lassa : il trouva un moyen infailible, selon lui, mais qui ne réussit point, avec un homme du caractère de M. de Choiseul. On allait faire des maréchaux de France, M. de Choiseul, par son nom, ses services, son caractère, avait tous les droits

possibles à cette dignité, elle lui était promise depuis longtemps. Le roi lui envoya M. de Larochefoucauld, son ami, pour lui dire de sa part qu'il allait le nommer le premier, à une condition : c'est qu'il se séparerait de madame de Choiseul et la ferait mettre dans un couvent : le bâton était à ce prix. Le bonhomme n'était pas de calibre à accepter.

— Monsieur, répondit-il, reportez au roi de ma part que je n'ai jamais ouï dire qu'on donnât le bâton à un honnête homme, pour avoir chassé sa femme et l'avoir enfermée sur les mauvais propos de ceux qui l'envient. Si mes services ont mérité la première dignité militaire, on doit me l'accorder, sans s'inquiéter de mes affaires domestiques, dont je suis le seul juge ; si je n'ai pas de droits, la prison de madame de Choiseul ne m'en donnera pas. Je refuse donc de moi-même, pour éviter à Sa Majesté l'injustice de me refuser le bâton. Vous pouvez, s'il vous plait, le lui annoncer de ma part.

Cette conduite était certainement d'un homme de cœur, le roi et sa femme auraient

dù l'en récompenser tous les deux, l'un en le faisant maréchal de France quand même, l'autre en se conduisant honnêtement : ils ne le firent point. Le roi était poussé par madame de Maintenon, dont la prudence tardive voulait faire oublier les libertés de sa jeunesse. Quant à la duchesse, elle avait le malheur d'aimer sérieusement un homme qui ne le méritait pas et qui la perdit.

C'était même M. de Lambert, dont j'ai parlé tout à l'heure. Fort jeune encore, il aspirait à se faire un nom dans la galanterie et rien ne pouvait mieux se trouver pour cela que cette pauvre femme, accablée par tous. Il gagea qu'il la ferait venir chez lui, en plein soleil, avec ses livrées. Il savait combien il avait de pouvoir sur elle, et il était certain d'y réussir. Ce ne fut pas difficile.

Un jour elle était au Cours, dans son carrosse, fort entourée. Elle vit venir vers elle un laquais de Lambert, tout effaré, paraissant chercher quelqu'un, et s'empressa de le faire appeler, en lui demandant ce qu'il voulait.

— Madame, c'est que mon maître se meurt

d'un coup d'épée qu'il a reçu tout à l'heure, et je cours après M. de Chiverny, qu'il attend avec impatience.

— Mon Dieu ! et moi donc ! ne m'a-t-il pas demandée ?

— Il parle de vous, madame, mais il ne m'a pas commandé de vous quérir.

— J'irai donc de moi-même.

Elle donna l'ordre à son cocher, tout haut, de s'en aller dans la rue Saint-Honoré, où demeurerait Lambert, et qui, à cette heure, était remplie de toute sorte de monde qui la verrait assurément. Elle n'y pensa même pas.

Madame de Choiseul arriva chez son amant, plus morte que vive ; elle comptait le trouver à l'agonie, et monta droit à sa chambre, sans s'occuper des valets qui la regardaient. En approchant, elle entendit du bruit et des éclats ; elle les prit pour les désolations des amis de Lambert, et ne courut que plus vite. Elle ouvrit la porte et se trouva en face de cinq ou six jeunes hommes, buvant et riant, qui l'accueillirent par des révérences profondes, et lui offrirent la main pour la conduire au lit du malade.

Il était en effet étendu dans une robe de chambre magnifique, couvert d'un couvre-pieds brodé en or, tenant à la main un miroir et s'admirant. Elle resta comme une statue, par la surprise et la honte. Il la vit si pâle, qu'il en eut pitié en maintenant qu'il avait gagné la gageure; il tâcha de ne pas trop affliger sa maîtresse. Il lui fit un conte qu'il voulait la voir, qu'il était incommodé, qu'elle ne serait pas venue pour si peu de chose, qu'alors il l'avait effrayée par excès d'amour. Il lui demanda pardon, lui jura qu'il l'adorait, et prit ses amis à témoins; on finit la comédie par se jeter à ses pieds et la conjurer d'excuser son action, dont il se repentait, si elle en avait été blessée.

— Monsieur, lui dit-elle simplement en s'asseyant à côté de lui, vous m'avez fait bien du mal.

Il n'en fut pas davantage. Elle se laissa entraîner à demeurer en le voyant si tendre. Les amis satisfaits s'en allèrent à petit bruit conter la chose et les laissèrent ensemble. Il la retint jusqu'au soir, le carrosse et les gens toujours à la porte, et la moitié des

jeunes seigneurs, instruits par les témoins de cette folie, passant devant pour se le montrer et s'assurer qu'il y était encore. La pauvre duchesse avait tout oublié. A la fin, il y eut foule, on l'attendit; et lorsqu'elle sortit, si elle ne fut pas huée, elle fut au moins accueillie par mille regards. Pour combler la mesure, Lambert la conduisit jusqu'à son carrosse, avec force révérences. Elle en pensa mourir à l'aspect de tout ce monde.

On juge de l'éclat. M. de Choiseul ne put l'ignorer, et pour cette fois il fut frappé au cœur. Sans hésiter, il envoya appeler Lambert, lui faisant dire qu'il lui accorderait l'honneur de se mesurer avec lui, bien qu'il ne méritât autre chose que d'être bâtonné par ses gens. Le moment fut fixé pour le soir même, mais le roi avait été prévenu. Connaissant Choiseul, il se douta de ce qui arriverait, et il avait donné ses ordres en conséquence.

M. de La Rochefoucauld fut renvoyé à son ami; il lui représenta l'indignité de cette cause, lui transmit de la part du roi la dé-

fense de donner suite au duel, sous peine d'être jeté à la Bastille, et, pour plus de sûreté, y envoya Lambert, qui le méritait trop.

— Maintenant, ajouta M. de La Rochefoucauld, vous voyez clairement quelle est cette personne que vous avez préférée aux bonnes grâces du roi. Vous allez sans doute faire de vous-même ce que vous avez refusé à mes sollicitations. Vous retrouverez votre maître disposé à vous rendre justice; il me charge de vous en assurer de sa part.

— Ce que j'ai refusé, je le refuse encore, monsieur; je le refuse plus que jamais. Je ferai vis-à-vis de madame de Choiseul ce que je croirai devoir faire, mais j'ai horreur d'une récompense que l'on veut me faire acheter si chèrement. Présentez au roi mes respects, mon dévouement, mon obéissance en toutes choses, excepté celle qui touche de si près à mon cœur.

Madame de Choiseul, dont la santé n'était point forte, fut abattue par ce coup; elle sut toute l'infamie de son amant, et en tomba dans le désespoir. Son mari ne l'avait point vue depuis cet éclat, elle en attendait les

suites en frémissant. Il resta huit jours sans paraître : enfin il vint près de son lit , avec un visage désolé , ayant peine à retenir ses larmes.

— Madame, lui dit-il, je vous ai bien aimée, je vous ai défendue et je vous aurais défendue encore, si vous ne m'en aviez ôté vous-même les moyens. Je ne veux pas cependant user envers vous des rigueurs que l'on me conseille, que l'on m'impose même. Je ne vous enverrai pas au couvent. J'ai, rue Notre-Dame-des-Champs, une petite maison, propre, aérée, avec de beaux jardins : vous allez vous y retirer tout à l'heure et y faire soigner votre santé. Je vous enverrai exactement le revenu de vos biens et huit mille livres que j'y ajoute : avec trente mille livres, vous pourrez vivre heureuse. Quant à moi, je ne vous reverrai jamais, fût-ce au lit de la mort. Je vous pardonne, je tâcherai de vous oublier, et j'espère que j'y parviendrai, car je ne veux pas vous haïr. Un dernier conseil d'ami : changez de conduite, repentez-vous, revenez à Dieu et à vos devoirs. Je vous le demande comme la dernière chose que vous

puissiez m'accorder. Vous ne manquerez de rien : si vous n'avez pas assez, demandez ; mais surtout demandez au ciel la grâce de la contrition, et, encore une fois, soyez heureuse.

Elle se jeta à ses pieds, le conjura de ne pas l'abandonner, de lui permettre au moins de la revoir lorsqu'elle se serait amendée.

— Jamais, répliqua-t-il, pardon et oubli, c'est ce que vous devez attendre de moi désormais.

Il s'arracha à ses larmes, à son désespoir, et donna des ordres pour qu'on la transportât à sa maison des champs, elle n'était pas à même d'y aller sans cela.

Depuis lors elle ne fit que languir, les médecins la déclarèrent pulmonique. Elle fut entourée de soins, elle eût encore beaucoup d'amis qui la visitèrent ; madame la princesse de Conti même obtint du roi de la voir quelquefois. Je ne voudrais pas jurer qu'elle tint bien exactement sa promesse de ne plus avoir de galants, on prétendit qu'elle ne pouvait s'en passer. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle mourut, bien jeune encore, et que son mari

refusa de la voir, malgré les prières qu'on lui en fit. Il ne porta pas son deuil et ne cessa d'être de tout à la cour, absolument comme s'il n'eût point été marié et que cette malheureuse n'eût point été au monde. Plus tard il se remaria et fut heureux.

XXVIII

Nous eûmes cette année-là un bien beau et bien fatigant spectacle : le camp de Compiègne, établi pour donner à M. le duc de Bourgogne une idée de la guerre et lui faire voir l'armée qui devait lui appartenir un jour. Le roi dit qu'on lui plairait en s'y mon-

trant magnifique; aussi nombre de gens s'y ruinèrent. Des officiers en restèrent presque sans pain, pour avoir habillé leur troupe de façon à se faire remarquer, ce fut un assaut. Je ne crois pas qu'on ait jamais rien vu de si éblouissant. Les dames eurent la permission de venir et elles en profitèrent, se promettant un grand plaisir, tandis qu'elles ne rapportèrent qu'une grande fatigue.

Les colonels, les capitaines même tinrent table ouverte, mais le maréchal de Boufflers fit de telles merveilles que le roi ne voulut pas permettre à M. le duc de Bourgogne d'avoir une maison à lui; quoiqu'il fit, il eût été éclipsé, le maréchal ne laissait pas le moyen de rien essayer à côté de lui. Il dépensa plus de cinq cent mille livres à nourrir tout le monde, pendant la durée du camp. Les princes, les officiers, les courtisans, les dames, jusqu'aux bâilleurs qui venaient pour s'extasier, tout fut substanté, depuis le matin jusqu'au soir et depuis le soir jusqu'au matin, car il en est qui firent la débauche la nuit. Et cela avec un ordre incroyable, le plus grand luxe en linge, en argenterie, en servi-

teurs, sans embarras, sans avoir l'air d'y toucher. Il ne se vit rien de semblable, je le répète.

J'allai avec madame de Saint-Simon dans le carrosse de madame la duchesse. Elle nous en avait fort honnêtement priée. Madame de Saint-Simon eût désiré être dans celui de madame la duchesse de Bourgogne, mais cela ne s'arrangea point, et comme on se pressait, il fallut accepter cela, faute de mieux.

M. de Lauzun enrageait de n'avoir pas de troupes à montrer, et il ne savait à qui s'en prendre ; M. de Tessé en subit les éclaboussures, et il lui fit un de ces tours, si redoutés du temps, auxquels on se laissait prendre cependant, tant il avait la malice naïve, et dont il ne fallait pas se fâcher, sous peine de faire rire à ses dépens.

M. de Tessé était colonel-général des dragons, charge créée exprès pour M. de Lauzun, dans le temps de sa faveur, et qu'il n'aimait pas à voir remplir par un autre. Deux ou trois jours avant la revue, rencontrant

M. de Tessé, il lui demanda d'un air paternel, s'il avait bien tout ce qui lui était nécessaire pour saluer le roi à la tête de sa troupe.

— Sans doute, répondit l'autre.

Et il lui fit le détail de son habit, de son cheval et du reste.

— Et le chapeau ? demanda Lauzun.

— Comment le chapeau ? J'ai mon bonnet.

— Vous avez un bonnet ! Vous ignorez donc les prérogatives de votre charge ? Vous porterez un bonnet, comme les autres, un colonel-général !

— Et que porterai-je ?

— Il ne m'appartient pas de vous donner une leçon, cependant je ne puis revenir de ma surprise. Un homme comme vous ne pas savoir ce qui lui est dû !

— Monsieur, dites-le moi.

— Pour cela, non, je ne le puis, ni ne le veux, je ne me mêle plus de rien. Mais le colonel-général des dragons avec un bonnet !

— Monsieur, ayez pitié de moi, ne me laissez pas faire une lourde sottise qui me

nuirait fort et dont le roi, si bien instruit en toutes choses s'apercevrait sur-le-champ.

M. de Lauzun se fit prier une heure, enfin vaincu par ses instances, il eut l'air de se laisser violenter.

— Eh bien ! monsieur, je vous le dirai, mais il faut bien que ce soit vous ! Comme la charge a été créée pour moi, je la connais. Sachez donc que lorsque le roi voit les dragons, la prérogative du colonel-général est d'avoir un chapeau gris.

— Ah ! monsieur, qu'allais-je faire, et de quel embarras vous me tirez. Il n'y a pas d'apparence d'en trouver un à Compiègne, mais il me reste le temps de dépêcher un de mes gens à Paris et d'en rapporter un pour après-demain

— Allez, monsieur, et hâtez-vous, car le roi remarquerait votre ignorance.

Le matin de la revue, tous les courtisans étaient au lever du roi, et les officiers dans leurs belles parures que l'on regardait. M. de Tessé y parut des premiers, enchanté de lui-même, affichant le chapeau, le montrant, et

en attendant des félicitations, cela se voyait sur son visage. Il avait une plume noire, une grande cocarde, rien n'y manquait. Il faut savoir que personne n'en portait plus depuis longtemps, parce que le roi avait le gris en horreur, et qu'il l'avait témoigné.

Au bout d'un instant, il avisa cette singularité d'autant plus facilement que M. de Tessé y tâchait de tout son pouvoir.

— Qu'est-ce cela, monsieur ? lui demandait-il, et où avez-vous pris cette coiffure ?

— Sire, je l'ai fait venir de Paris.

— Ah ! Et dans quel but ?

— Parce que Votre Majesté nous fait l'honneur de voir aujourd'hui ses dragons.

— Eh bien ! qu'a de commun la revue que je vais passer, avec ce chapeau ?

— Votre Majesté oublie-t-elle que la distinction du colonel-général est d'avoir un chapeau gris, lorsque le roi passe ses dragons en revue.

— Et qui diable a pu vous dire une pareille chose ?

— M. de Lauzun, sire, vous avez créé pour lui cette charge, et il sait tout ce qui la regarde.

— M. de Lauzun s'est moqué de vous, monsieur, à son ordinaire, comment êtes-vous le seul à la cour qui le connaissiez assez peu pour vous fier à ses avis. Envoyez le chapeau au général des Prémontrés, et reprenez votre bonnet de dragon, vous n'avez que cela à faire.

Ce furent des éclats de rire et des plaisanteries, dont personne ne se gêna, et dont M. de Tessé fut bien confus. Il n'osa se fâcher. M. de Lauzun était sur le pied de tout dire et de tout faire. Le roi en avait ri, dès-lors il fallait en rire aussi, sans se plaindre. J'avoue que, quant à moi, je m'en amusai fort.

Le grand scandale du camp, qui retentit dans toute l'Europe, ce fut la manière du roi avec madame de Maintenon, et celle dont elle l'accueillait ; il ne se peut rien de semblable, surtout lorsqu'on se représente le caractère de Louis XIV, ce soleil, dont les

rayons devaient tout éblouir, et que nul n'osait regarder en face. Certainement la reine n'eut pas agi ainsi, et qui que ce fût des plus hardis. Je vivrais cent mille ans que je n'oublierais pas ce spectacle.

On donnait l'assaut à la ville de Compiègne une partie des troupes défendait et l'autre attaquait, chacun avait son rôle. Le roi voulant offrir ce spectacle aux dames et aux courtisans, s'était placé sur la terrasse, avoisinant sa chambre et le rempart. En avant, près de lui, dans une chaise à porteurs, se tenait madame de Maintenon, madame la duchesse de Bourgogne, assise sur le bâton, autour les princesses, les duchesses, toute la cour debout. Les glaces de la chaise étaient levées, madame de Maintenon les baissait de deux ou trois doigts pour parler à Sa Majesté, encore quelquefois elle ne les baissait point. Il y frappait, elle ne daignait pas s'en apercevoir. Le roi restait découvert, son chapeau posé sur la chaise, il avait enfin avec elle l'attitude du respect et de la déférence, on en était confondu.

Quant à madame la duchesse de Bourgo-

gne, madame de Maintenon ne daignait pas se déranger pour elle. Elle lui répondait par signes, même souvent pas du tout, et cependant la princesse employait tous les moyens d'attirer son attention. Ce fut, je le répète, un scandale. Un officier qui vint prendre les ordres du roi, en fut tellement stupéfié, qu'il en perdit la parole.

Madame de Maintenon se lassa vite, comme elle se lassait de tout, car il n'existait pas de personne plus facilement ennuyée, elle voulut s'en aller avant la fin, le roi aussitôt de s'empresser, et de demander lui-même :

— Les porteurs de madame !

Cela fit un train dont l'univers retentit. Une femme venue de si bas, oublier de la sorte, en face de l'armée réunie, qui elle était et qui était le roi de France ! Il fallait qu'elle le méprisât bien !

Ce fut vers ce temps à peu près qu'arriva la fameuse aventure du maréchal-ferrant, venu de Salon, en Provence, pour parler au roi des choses les plus secrètes, et cela, di-

sait-il, par ordre de la feue reine, qui lui était apparue par trois fois. Il y parvint avec quelque peine, et l'on n'a jamais su bien exactement le fond de tout ceci. Ce qu'il y a de sûr c'est que le roi fut étonné. Cet homme lui parla d'un spectre qu'il avait vu dans la forêt de Fontainebleau, ce que Sa Majesté n'avait avoué à qui que ce fût.

Quoiqu'il en soit, le maréchal perdit son temps, si, comme on l'assure, il vint pour essayer de faire déclarer publiquement le mariage secret. Le roi tint bon, malgré les ordres des aïeux. Le chef de ce mystère pourrait bien être dans une certaine madame Arnoul, femme de l'intendant de marine, à Marseille, amie intime de madame de Maintenon, avec qui elle avait un commerce ignoré. Cette madame Arnoul avait eu des aventures de l'autre monde, elle avait trouvé le moyen, vieille et laide, d'avoir des amoureux en quantité, de se faire adorer des hommes, et de mener toute la province. On la disait sorcière, on racontait sur elle des choses étranges, et on prétendit qu'elle avait manigancé l'histoire du maréchal-ferrant.

dans l'espoir de voir son amie arriver au trône de France, qu'elle remplissait bien, par le fait, mais où on ne lui rendait pas les honneurs que son ambition rêvait.

Je ne m'étendrai pas davantage là-dessus, les histoires et les gazettes du temps en sont pleines.

Je me souviens qu'on parlait fort de ce maréchal chez la pauvre vieille comtesse de Fiesque, qui se mourait, à quatre-vingt-huit ans, et qui recevait toute la cour, à ses derniers moments. Elle avait été fort des amies de Mademoiselle, et par conséquent de M. de Lauzun; aussi nous y allions souvent l'un et l'autre. C'était une manière de folle, je l'ai dit, mais d'un esprit plein de saillie, qui amusait tout le monde.

Elle avait mangé presque tout son bien à des extravagances. On cite d'elle qu'elle avait un jour acheté une de ces belles glaces, si chères, et que peu de personnes osaient se donner. Comme on lui en témoignait de l'étonnement :

— Ah ! dit-elle, c'est bien facile à com-

prendre, j'ai vendu une sottte petite terre, qui ne me rapportait que du blé, dont je me soucie bien. Ne vaut-il pas mieux cette belle glace?

C'est ainsi qu'elle administrait, aussi son fils trouva tout en désordre, et eut fort peu. Sa rage était de le faire marier, il s'y refusait, elle voulait qu'il épousât la fille d'un traitant, elle était, disait-elle, belle, charmante, vertueuse, fille unique, tout ce qu'il lui fallait. Enfin elle la détailla des pieds à la tête, avec un soin minutieux.

— Et quelle est cette fille si accomplie, madame? demanda enfin le comte de Fiesque.

Elle la lui nomma, il se trouva que ce traitant n'avait jamais eu de fille, et qu'elle n'existait point.

Un instant avant sa mort, nous la vîmes, elle dit à M. de Lauzun :

— Je parlerai de vous tout à l'heure, Mademoiselle m'avouera bien maintenant qu'elle n'a cessé de vous aimer, et, soyez tranquille, j'en lui dirai rien de cette jolie petite femme-

là, dans la crainte de la rendre jalouse. Elle vous recevra bien quand vous viendrez et vous aura à elle toute l'éternité ; madame de Lauzun ne lui disputera rien là-dessus, elle aura assez de ce monde-ci.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

75713

TABLE DES CHAPITRES.

	<u>Pages</u>
Chapitre I.	1
— II.	15
— III.	29
— IV.	43
— V.	59
— VI.	71
— VII.	83
— VIII.	93
— IX.	107
— X.	121
— XI.	133
— XII.	147
— XIII.	159
— XIV.	171

—	XV.	185
—	XVI.	197
—	XVII.	209
—	XVIII.	221
—	XIX.	235
—	XX.	243
—	XXI.	251
—	XXII.	267
—	XXIII.	299
—	XXIV.	289
—	XXV.	305
—	XXVI.	313
—	XXVII.	331
—	XXIX.	345

FIN DE LA TABLE.





